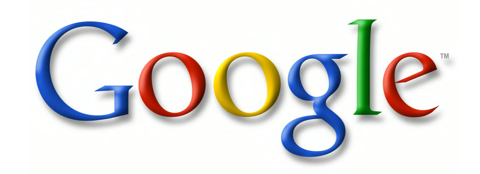
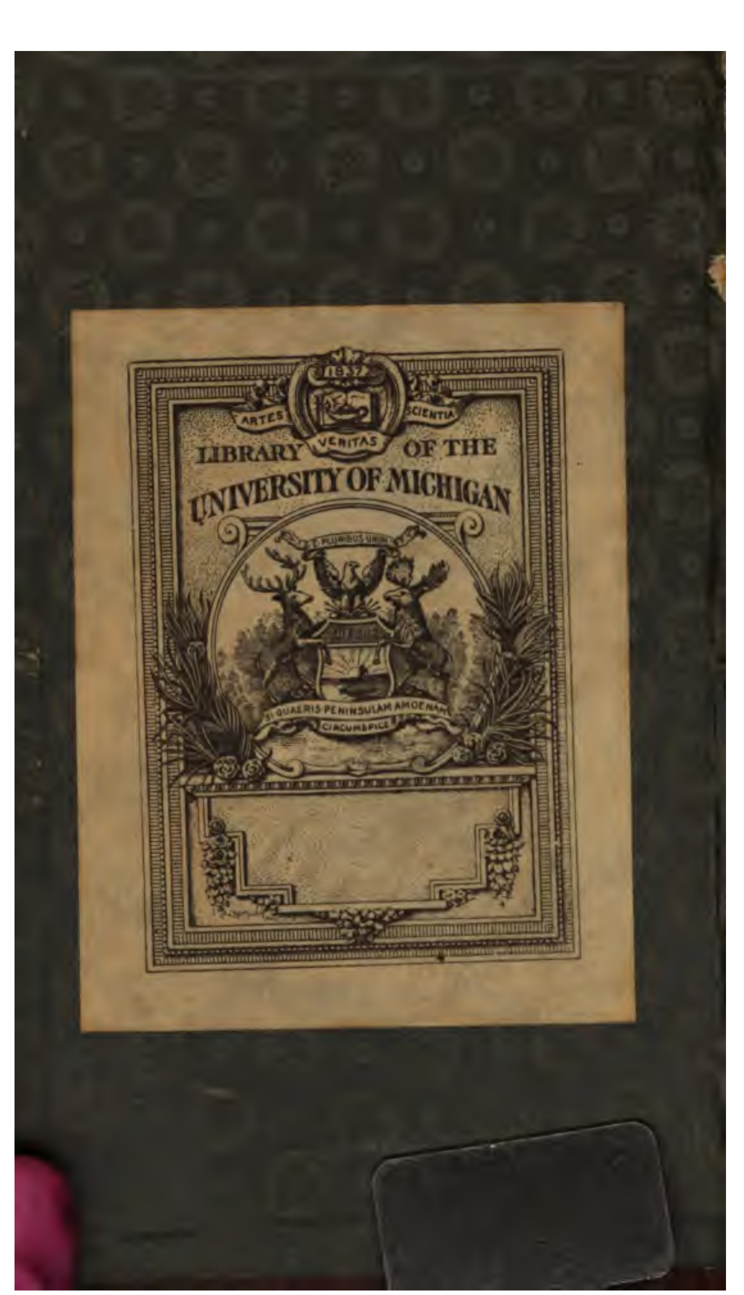



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES DE PIRON.

ŒUVRES COMPLETTES D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.



TOME SEPTIÈME.



A LIEGE,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur de Messeigneurs les Etats.

M. DCC. LXXVI.

ALLÉGORIES.

ALLÉGORIE.

Soleil, deſcends; ton char eſt fait pour moi!
Place au Démon de l'Encyclopédie!
De ce grand nom l'éclat te congédie,
Et le Deſtin me nomme à ton emploi.

Le Soleil dit : monte, éclaire, & ſieds-toi :
Mais tiens-toi bien, l'entrepriſe eſt hardie.
Le Ciel te voit; la terre t'étudie :
Au moindre écart, tout eſt en déſarroi.
Ne nous vas pas, roulant à l'étourdie,
Au lieu de jour, donner la Comédie;
Comme, à ſon dam, ſe fiant trop à ſoi,
Fit autre fois le galant de Lydie.

A tout cela, traité de rapſodie,
L'Encyclopéde arrogamment répond :
Fiat lux ! gare ! il dit & le Coq chante.
La Lune au loin ſe retire expirante :
Son feu l'éteint, la diſſout, & la fond.
Lumineux ſeul au centre du grand rond;
De ſes Courſiers l'agilité l'enchante :
Il ſe promène en Aſtre vagabond,
Il fait claquer ſon fouet en furibond;
Et cette aubade imprévue & tranchante;
Frappe des airs l'éco vaſte & profond :
Les Courſiers même en prennent l'épouvante;
Le premier tire en bas, & le ſecond

Veut s'élancer au céleste plafond.
Un limonier s'abat ; l'autre se cabre :
Ils ne vont plus que par saut & par bond.
Char, roue, essieu, timon, tout se délabre.
Nuit, crépuscule & jour, tout se confond.
Le Lapon sue, & l'Amériquain gèle.
Bientôt la peur devient universelle.
Le chaos voit son règne rétabli.
Jupiter vient au secours de Cybèle :
Un trait de feu fend la voûte éternelle ;
De sa lueur tout le globe est rempli.
Sur l'insensé, dont le bras affoibli
Reste inactif, éclate enfin la bombe.
Du char alors notre Phaëton tombe,
Plonge, & se perd dans le fleuve d'oubli.

ALLÉGORIE 1.

DAns un poulailler solitaire ;
Quinze Coqs observoient le vœu de chasteté ;
Et remplissoient toute la terre
Du bruit de leur austérité.
Si, dès l'aube du jour, du Dieu de la lumière ;
Leurs chants annonçoient le retour,
Ce n'étoit point pour vaquer à l'amour,

1 Après un soupé fort gai, où j'étois, les Dames proposèrent d'aller à une Abbaye, à deux lieues de Dijon, & de partir sur le champ. Ce qui fut accepté. On arriva de très-grand matin à l'Abbaye, où nous passâmes trois jours.

C'étoit pour se mettre en prière.
L'on n'avoit jamais vu rien de plus exemplaire.
Ennemis de ce jeu vanté,
Dont le beau Sexe fait sa principale affaire,
Et dont le nom seul doit déplaire,
Ces Coqs dans ce réduit, du grand monde écarté
Vivoient comme en un Monastère.
On ne leur voyoit point ce fier ajustement,
Dont leurs pareils se font distinguer d'une lieue:
Les crêtes sur le bec tomboient modestement,
Le Cochet, le vieux Coq, tous laissoient humblement
Pendre leur longue & belle queue.
Une nuit que sur l'oreiller,
Ils dormoient, attendant Matines,
Cinq ou six charmantes Gelines
Vinrent frapper au poulailler.
Je les vis, & jamais je n'en vis de si belles;
Un plumage éclatant relevoit leur beauté;
Tous les feux de Paphos étoient dans leurs prunelles,
Et l'on voyoit briller en elles
La jeunesse, ou la majesté.
Mon ame à l'aspect d'une entre autres, fut émue!
Qu'elle avoit de beaux yeux! que je lui vis d'appas;
Pour jamais elle est disparue.
Graces, Plaisirs, Amour, ne l'abandonnez pas!
Je ne la verrai plus, & peut-être qu'hélas!
Je me repentirai long-temps de l'avoir vue!
La belle troupe entra dans la Communauté.
Les droits de l'hospitalité
Ne s'accordent que trop avec les loix divines.
Par la molesse, & par la volupté

Un gîte, auprès des Coqs, fut bientôt apprêté
A nos aimables Pélerines.
Auffitôt dans le chafte enclos,
Du Démon de la chair on vit jouer les mines;
Contre la pureté de nos faints Animaux,
On vit dreffer partout fes horribles machines.
Ah! difoit un Cocher, je ferois un grand fot
De n'ofer une fois en paffer mon envie!
Frais, difpos, vigoureux, pafferai-je ma vie,
Sans avoir fait coquericot!
Duffai-je, difoit l'autre, être un peu facrilége;
Je prétends m'en donner, tandis qu'il y fait bon.
Foin de la règle! eh quoi! ferme & jeune, attendrai-je
Que l'âge m'ait rendu Chapon?
Mon Dieu! difoit un Coq, dont la plume étoit grife,
Mon Dieu! fecourez-moi contre un corps mutiné;
Car encore à la friandife
Mon bec, mon vilain bec, comme un autre eft tourné.

Mon efprit, que l'objet, pour qui mon cœur foupire,
Ne forçoit que trop à veiller,
Courant de pailler en pailler,
Alloit bientôt tout voir, tout entendre & tout dire;
Quand un Dieu nommé le refpect,
Dieu qui fait impofer le filence à merveilles;
M'arrête-là tout court, & de fon feul afpect,
Sut me fermer les yeux, la bouche & les oreilles.
Je ne dis donc plus rien, finon, qu'en vérité
L'Amour eft un fubtil apôtre,

Et je crois, ſans difficulté,
Que tant de charmes d'un côté
Laiſſa peu de vertu de l'autre.
Quoi qu'il en ſoit, le ſéjour étoit doux,
Et nos voyageuſes laſſées.
Mais deux nuits y furent paſſées;
N'eſt-ce pas trop d'une entre nous!
Les Belles ſeroient offenſées
Que leurs amants, ou leurs époux
Oſaſſent en être jaloux;
Et ſans doute ils ſeroient des têtes peu ſenſées.
Les loix de la pudeur n'y furent point bleſſées:
Cupidon jusques-là ne pouſſa pas ſes coups.
Mais deux nuits y furent paſſées,
N'eſt-ce pas trop d'une entre nous!
On y dit quelquefois: fi donc! finirez-vous!
Et quelques Poulettes pincées
S'en mirent ſi vîte en courroux,
Que les ardeurs des Coqs furent bientôt glacées,
Et les pardons demandés à genoux.
Mais ces deux nuits furent bientôt paſſées;
N'eſt-ce pas trop d'une entre nous?
Tout n'aboutit enfin qu'à de vains badinages;
L'on y vécut enſemble, ainſi que frère & ſœur,
Et l'honneur & les pucelages
En furent quittes pour la peur.
L'on pécha, mais du moins ce ne fut qu'en penſées,
Et le Diable camus eut enfin le deſſous:
Enfin ſans coup férir, l'on battit la retraite;
On le veut ainſi, je le croi;
Oui, chacun s'en revint la conſcience nette;
Que l'on m'appelle encore homme de peu de foi.

LA PINCETTE.

AMour a dans son carquois,
Une Pincette invisible,
Qui le rend plus invincible,
Plus triomphant mille fois,
Que ni le brandon funeste,
Ni l'arc, ni le trait fatal,
Ni tout l'attirail céleste
Qu'il a dans son arsenal.

L'aimant incompréhensible,
Présente au plus dur métal,
Un attrait moins infaillible;
Et la pente imperceptible
Du petit ruisseau paisible,
Qui sur un sablon charmant
Rallentit sa promenade,
Entraîne moins constamment
Les jouets qu'à la Nayade
Les vents ont abandonnés;
Que la Pincette ne mène,
Et tout doucement n'entraîne
Ceux qu'elle a pris par le nez.
Ce nez tint-il au visage
Du plus grave, & du plus sage
Des heureux infortunés,
Qu'à l'amoureux esclavage,
Leur étoile a condamnés!

Tel que la Pincette pince,

Eſt ſujet, qui ſe croit Prince,
Tant l'enchantement eſt fort ;
Et du magique reſſort
La violence eſt ſi douce,
Que, ſous le pied garotté
Du Chevalier enchanté,
L'épine ſe change en mouſſe ;
Et que, de quelque côté,
Qu'on veuille qu'il ſoit porté,
Il croit que ce qui l'y pouſſe
C'eſt ſa propre volonté.

Ce joyau de conſéquence,
Fut l'ouvrage de Vulcain.
Le Machiniſte divin
Y mit toute ſa ſcience ;
Mais manqua bien de prudence
Quand déſaiſiſſant ſa main,
D'un bijou de cette eſpèce,
Il en enrichit l'écrin
De la joyeuſe Déeſſe
A qui l'unit le Deſtin.
Il s'en repentit ſoudain ;
Car aux dépens du Manœuvre,
Sur un Dieu brave & bien fait,
Elle eſſaya le chef-d'œuvre.
Vulcain ſe douta du fait :
La ſuite, aucun ne l'ignore ;
Le pauvre époux, comme on ſait,
De moins en moins ſage encore,
Retournant à ſon ſouflet,
De ſa forge fit éclore
Le ridicule filet,
Où fut priſe la parjure ;

Mais, où le Dieu des combats,
Qui fut bien ſot, ne fut pas
Le plus ſot de l'aventure.

Le petit fripon d'Amour,
Ayant, de ſa mère, un jour,
Gaîment plié la toilette,
Se rendit maître à ſon tour,
De la fatale Pincette;
Et n'eut ceſſe, ni repos,
Qu'il n'eût, par la main badine,
De mainte & mainte Héroïne,
Emmuſelé maint Héros.

Cette Pincette fatale
Étoit à la main d'Omphale,
Lorſque le fils de Vénus,
De mille monſtres connus,
Foulant aux pieds la dépouille,
Au monde étonné fit voir,
Pour ſa deviſe, en ſautoir,
La maſſue, & la quenouille.

Du ſang de Rome en fureur,
Actium voit rougir l'onde;
Et qu'Antoine y ſoit vainqueur,
Antoine eſt Maître du monde.
Ce prix l'aiguillonne en vain:
D'Amour la malice noire,
Met la Pincette à la main
D'une Beauté, dont l'Hiſtoire,
A, pour l'orgueil féminin,
Éternisé la mémoire;
Et l'ambitieux Romain,

Laiſſant bientôt la victoire,
Prend tout un autre chemin,
Que le chemin de la gloire.

On auroit plutôt compté
Ceux que de la Faculté
Ont enterré les recettes :
Qu'ici l'on n'auroit nombré
Ceux dont le nez fut livré
A l'inſulte des Pincettes.

Friſon 1, l'eſpoir des Coquettes,
Friſon, le Roi des toilettes,
Qui, ſous ſon ſceptre de fer,
Tient tant de têtes fallotes,
Friſon, le Friſeur ſans pair,
N'a jamais, le coude en l'air,
Pincé tant de papillotes.

Mais que l'on ne penſe pas
Que la Pincette, ici-bas,
A qui rien n'eſt impoſſible,
Soit toujours en main nuiſible ?
Il eſt parmi les humains,
Gens plus enviés que plaints,
Pour qui le Ciel en diſpoſe,
De façon qu'Amour pour eux
Exprès, pour le rendre heureux,
En ſages mains la dépoſe.

Les bonnes gens ſont menés,
Quand il avient de la ſorte,
En Paradis, par le nez.

1 Fameux Coeffeur.

Et sur ce, je vous exhorte,
Nez aquilins, & camus,
De vous livrer sans réserve
A la Pince de Vénus;
Quand elle est loin des abus,
Et dans les mains de Minerve.

LA ROSE,

Pour Mademoiselle DE RICHELIEU,
Aujourd'hui, *Madame d'*EGMONT 1.

SOus les yeux d'une Nymphe ornement d'un séjour
Où du profane & fol Amour,
On ignore la tyrannie,
Nymphe, de qui le cœur est plus pur que le jour,
De ces Nymples sans art, ainsi que sans atour,
Dont la chaste Diane, & Vénus-Uranie,
Composent leur céleste Cour;
Sur un joli rosier, des fleurs croissoit la Reine,

---

1 Elle n'avoit alors que huit ou neuf ans. Ce fut sa Tante, Madame l'Abbesse du Trésor, qui l'élevoit & l'aimoit en mère, qui me pria de faire des vers pour elle. Il est vrai qu'à son âge, elle offroit le plus joli spectacle du monde aux yeux & à l'esprit. M. de Fontenelle, alors âgé de 94 ans, buvant un jour à sa santé, chez Madame de Tencin, où j'étois, *Monsieur*, lui dit-elle, en lui faisant raison, *je paroîtrai bien merveilleuse à 80 ans, si je les vis, quand je dirai que j'ai bu avec le Neveu du Grand* Corneille.

Et croissoit dans tout l'apparat,
Qui, de la grandeur souveraine,
Rehausse la pompe & l'éclat.
Une tige droite est le trône
Où la Majesté va siéger :
L'épine, habile à la venger,
Est la garde qui l'environne ;
Un feuillage verd & léger,
L'émeraude qui la couronne.

Cet aimable & jeune Enfant,
Fruit du lien triomphant,
Qui joignit Zéphyre à Flore ;
Ce charme de l'Univers,
N'attendoit plus, pour éclore,
Et pour embaumer les airs,
Qu'une larme de l'Aurore.
Déjà l'Abeille, entre cent,
D'avance l'ayant choisie,
Se promet en la suçant,
Un miel plus doux qu'ambroisie ;

Déja le tendre échantillon,
De l'incarnat, du vermillon,
Si rare, ou si faux chez nos Belles ;
Flatte le galant papillon,
Et lui fait déployer ses ailes.
Pour la Rose, il en vole en l'air un million ;
Des petits prétendans, tout l'essaim ravi d'aise,
Se berce de l'espoir d'une heureuse union,
Et plein de bonne opinion,
Voltige autour à la françoise.
Amis, leur dit, Zéphyr, ne vous pressez pas tant !
Ce n'est pas ici de ces Roses,

Prêtes à se faner, dès qu'elles sont écloses;
Et qui ne vivent qu'un instant.
Si le temps perdu peut vous plaire,
Vous aurez, en rendant hommage à sa beauté;
Vous & votre postérité,
Le loisir de vous satisfaire.
Cette fleur jouira de l'immortalité.
Frimats, chaleur, Hiver, Automne, Été,
Toutes saisons seront Printems pour elle.
Oui, d'agrément en agrément,
De Rose délicate & frêle,
Par un glorieux changement,
Je veux qu'elle devienne une Rose éternelle;
Une Rose toujours précieuse & nouvelle,
Une Rose de diamant.
Je veux, chez l'Empereur, qu'elle brille, elle excelle,
A réfléchir les plus beaux feux,
Dont l'astre du jour étincelle.
Que cette Rose attire, & le cœur & les yeux
De toute la troupe immortelle;
Et qu'appartenant à celui
Qui voit l'Aigle voler sous lui,
Ce soit, de son bonnet! la Rose la plus belle:
De Céphale, à ces mots, l'Amant ouvrit les yeux,
Et de son aspect radieux,
Cybèle émue & réjouie,
Comme un équivalent, aux Cieux,
Offrit la Rose épanouie.
L'Aurore jalouse en rougit!
Ses feux de honte se retirent;
Cependant les échos redirent
Tout ce que Zéphyre avoit dit:
Et les Destins y souscrivirent.

ENVOI

A MADAME L'ABBESSE DU TRÉSOR.

UN zèle médiocre ne fait que de médiocres efforts : j'ai donc pris le ton de l'Allégorie ; M. de Fontenelle nous ayant dit hier, devant vous, que, de tous les ouvrages d'esprit, l'Allégorie étoit le plus difficile. Je laisse à des yeux plus clair-voyans que les miens, à juger, si sous le voile riant de celle-ci, j'ai assez heureusement indiqué les graces naissantes de ma jeune Héroïne ; le mérite solide & durable qu'elles annoncent ; celui de son aimable Tante ; les qualités triomphantes de son illustre Père, les hauts établissemens auxquels elle a droit de prétendre, par le rare avantage qu'elle a d'appartenir à la Maison Impériale.



LA PÉPINIÈRE,

ALLÉGORIE.

L'Infernale Divinité,
Pour mère ayant l'ire divine,
Pour sœurs, la guerre & la famine,
Et pour fille, la Faculté;
(S'entend celle de Médecine.)
À cette belle parenté,
Aisément, je crois, on devine
Cette Dame de qualité,
Et de qualité très-funeste,
La Peste.
La Peste, dis-je, voyageant,
Et voyageant à sa manière,
(C'est-à-dire qu'en meurtrière,
À la ronde, elle alloit changeant
Ville & Province en cimetière).
Sur les ailes d'un vent malin,
Grand ennemi du genre humain,
On nous rapporte, que, n'a guère,
Elle étoit venue à Cythère,
Où de son soufle empoisonné,
Elle avoit détruit enfans, mère,
Tout beau Berger passionné,
Toute belle & tendre Bergère;
Bref avoit tout exterminé.
Plus d'Amour; plus de Cythérée,
De ceinture, de demi-ceint;
Foi morte, tendresse expirée,

Temples déferts, encens éteint
Et délicatesse enterrée.
Cythère enfin n'existoit plus;
Ses grandeurs étoient disparues;
Ses plus beaux droits étoient perdus;
Et l'herbe croissoit dans les rues.

La peste ayant fait son chemin,
Pour y mieux laisser de ses traces,
Repeupla l'isle de sa main,
Et Dieu sait! comme au lieu de Graces,
Elle y transplanta les grimaces!
Au lieu d'Amours, des Marmouzets,
Tels qu'il nous en vient de la Chine,
Frêles, & minces freluquets,
Mâles, à face feminine,
A teint blafard, à maigre échine;
Pour la plûpart, petits collets;
Moins faiseurs d'exploits que de mine;
De même pour toute Venus,
Il ne resta dans ces contrées,
Que de singulières Poupées,
De trois ou quatre pieds au plus:
Foibles & froides Mijaurées,
Sans cœur, esprit, ni jugement;
Sans gorge, taille, ni prestance,
Et n'ayant toutes d'existence
Guères plus que de sentiment.

Até, des humains l'ennemie;
Até, l'impitoyable Até,
Monstre des humains redouté;
Et qu'en ses flancs porta l'Envie;

Até, que le bonheur aigrit,
Que notre embonpoint amaigrit;
Qui, comme ſa mère, à toute heure,
Ne pleure, que lorſque tout rit,
Et ne rit, que lorſque tout pleure!
Cette Até, dis-je, n'eut jamais,
De quoi ſe trouver plus contente;
Le mal faiſoit de grands progrès,
Et tout rempliſſoit ſon attente.
Telle de *Voltaire*, à peu près,
Se montra la joie éclatante,
Quand ſa cabale militante,
Au Théâtre étouffa *Cortès*.
Mais la Divinité mutine
Ne ſoupçonnoit pas qu'à l'écart,
Il exiſtoit quelqu'autre part,
De quoi réparer la ruine,
Où ſe déleſtoit ſon regard.

La Fondatrice de Cythère,
Qui veille au bonheur des humains;
Nature, notre bonne mère,
Dont les officieuſes mains
Cultivoient les jolis jardins
De cette iſle, à nos vœux ſi chère,
Nature, ſans faire d'éclat,
Ayant bien prévu le dégât
Que la Peſte un jour devoit faire,
En ſage & bonne Jardinière,
Sous un délicieux climat,
Entretenoit en bon état
Une abondante Pépinière.
Paradis à durer toujours,

Séjour le plus beau des séjours ;
Moitié ville, moitié champêtre,
Digne de s'appeller & d'être
La Pépinière des Amours.
On y voit s'élever & croître
De petits Cupidons nouveaux,
Plus réels, plus vrais & plus beaux ;
Que ceux que la Fable a fait naître
Au creux enfumé des cerveaux
D'*Ovide*, & d'*Homère* son Maître.

Une Beauté pleine d'appas,
Vénus à la fois, & Pallas,
Double divinité visible,
En ce séjour doux & paisible ;
Fait naître les fleurs sous ses pas.
Asyle de la bienfaisance,
Où, j'ai coutume, en pareil temps ;
D'offrir le tribut tous les ans,
De ma juste reconnoissance.

SATIRES.

LA CALOTTE DU PUBLIC,

Élu Juré-Priseur des Brevets du Régiment.

SATIRE.

LE 1 Chef de la hache entamé,
A ses 2 membres courant les rues,
Salut & quintes. Notre amé
Et féal faiseur de recrues,
Apollon, autre fou pommé,
Se plaint à nous, & nous remontre,
Qu'il 3 ne chante plus qu'à son dam;
Et qu'à chaque pas il rencontre,
Pour Censeur, un certain Quidam
Prisant toute chose à la montre:
Hardi donneur de camouflet,
Grand ami du pour & du contre;
Bien atteint du coup de giblet,
En tout n'ayant le sens d'une Oie;
Juge à la façon de Bridoie,
Frappé d'aveuglement complet,
Et jouant, pour l'Auteur qu'il morgue,
Du plat des mains, ou du sifflet,
Comme un Savoyard de son orgue.

1 Momus.

2 Le Public.

3 Depuis un an, tout ce qu'on donnoit de mieux aux François tomboit, & les misères qu'on jouoit aux Italiens réussissoient.

Oui le rapport fait du tic
De ce Quidam, nommé Public :
Vu les farces & Tragédies,
Par lui sur la Scène applaudies ;
Monumens de ses quiproquo ;
Vu 1 la Foire, & ses rapsodies :
Vu 2 Samson, Amasis 3, Ino,
La Sylphide, les Parodies ;
Et des Spectacles 4 le trio :
Vu le jeu baroque & maussade
De la troupe de Lelio,
Chétif & pitoyable écho
De Colléges & de parade :
Vu les gagistes de 5 Ponto ;
La Le Grand 6, & sa Camarade ;
Reste froid d'un vieux vertigo :
Vu 7 le Tambourin, la gambade,
Et le cul de la Camargo ;
Tout cela, traité de merveille,

1 Où l'on couroit.

2 De *Romagnesi.*

3 De *la Grange.*

4 Les trois Spectacles. Une Comédie en un acte ; une Tragédie en un acte ; un Opéra en un acte ; Ambigu d'un nommé d'*Eguehaire*, & très-mauvais.

5 *Ponto*, Entrepreneur de l'Opéra-Comique, dont la Troupe étoit misérable.

6 La *Le Grand*, fille de *Le Grand*, Comédien, & auteur de petites Piéces de bas comique, entr'autres, l'*Impromptu de la Folie*, ou *La Françoise-Italienne.* La fille de cet Auteur y jouoit l'Arlequin, & contrefaisoit le fameux *Thomassin.* La singularité & l'indécence de ce rôle eurent un succès prodigieux.

7 Le *Tambourin de Jephté*, où la *Camargo* faisoit des sauts à laisser tout voir.

Et

Et couru, comme des gratis;
Tandis qu'on laisse à rémotis,
1 *Racine, Molière & Corneille.*
Su l'infortune sans pareille
De ce pauvre 1 Consul Romain,
Claqué, bien reclaqué la veille,
Et déserté le lendemain;
Pendant que des mêmes bévues,
Le 2 Roi d'Egypte a profité;
Et qu'à bas dans sa nouveauté,
Vingt ans après, il est aux nues;
Bien informé que les chalands,
Tous les mois, toutes les semaines,
Savourent comme succulens,
Les riens des Mercures galans,
Les moins que rien de 3 *Desfontaines*,
Tout mûrement considéré,
Ledit Public est déclaré,
Pour un goût de telle excellence
Calotin tout des plus parfaits;
Le proclamons en conséquence,
Juré-Priseur de nos brevets.
Entre sa tête de Linotte,

1 Le *Brutus* de M. de VOLTAIRE, que sa cabale soutint à la première représentation, & fut obligée d'abandonner à la seconde.

2 *Amasis* de LAGRANGE, dont la reprise alors triomphoit; quoique, dans sa nouveauté, la Pièce n'eût pas été plus heureuse que, depuis vingt ans, l'étoit l'impression.

3 Feuilles hebdomadaires de ce temps; & c'est ici l'origine de la mauvaise humeur de cet Abbé contre moi, qu'il avoit pincé déjà plus d'une fois.

Et le dessous de son bonnet,
Posons Calotte sur Calotte,
Autant qu'en met bas Dom Japhet 1;
Et pour que l'attribut s'ajuste
Au renom qu'il a d'être juste,
Voulons qu'en sa main, pour hochet,
Soit une balance inégale,
Un des bassins pris à la halle;
L'autre d'un petit trébuchet.
Lui commandons pour notre gloire,
De hanter loin du sens commun,
Deux mauvais lieux, qui n'en font qu'un,
Les Italiens & la Foire.
Pour les 2 François, malgré leurs soins,
Sous peine d'un grelot de moins,
Et de quelques grains d'ellébore,
Mépris constans lui sont enjoints,
Non que chez eux, sur certains points,
Notre pavillon ne s'arbore;
Mais c'est qu'en certains petits coins,
Le bon goût s'y tapit encore.

Pour gages, du reste, il aura
Des balivernes d'Opéra,
De la Foire les fariboles,
Des petits 3 Princes de Noisy,
Cent Chimères de têtes folles,

---

1 *Dom Japhet*, se croyant sourd, en ôte trente ou quarante de dessus sa tête.

2 Les Comédiens François.

3 Piéce du sieur d'EGUEBAIRE.

Les 1 rêves de Romagnesy,
Et 2 d'Arlequin les caprioles.

Donné dans le plus grand Château
Que nous possédions en Espagne
A la veille du Renouveau,
Jour ou les rats sont en campagne.

Signifié dans le moment,
Par humble, discret, & sage homme,
Martin 3 Dumont, qu'ici l'on nomme,
Juré-Crieur du Régiment.

---

1 Comédien Italien, auteur de plusieurs *Cenario.*

2 THOMASSIN ne pouvoit sortir du Théâtre sans qu'on ne lui criât : *la Capriole.* Il falloit, bon gré, malgré, qu'il la fît.

3 Il avoit été Porte-Manteau du Roi : il étoit grand brailleur au Café de *Procope*, & s'étoit fait plus d'une affaire, par ses indiscrétions.



LA DIAFOIRADE 1,

SATIRE BURLESQUE.

Quoi donc, un *Thomas Diafoirus*,
Dernier galopin d'Esculape,
Qui, pour quelques petits écus,
Qu'en tâtant le pouls il attrape,
Se prend pour un savant en us,
Pour premier moutardier du Pape;
Quoi, dis-je, un Docteur de bibus,
Qui n'a que le bonnet, la cape,
Du bec, un front large, & rien plus;
Se joue au Chantre d'Esculape!
D'Atropos un Subdélégué,
Plus effronté qu'un chien qui jappe,
Inhabile à sonder le gué,
Comme un sot mordant à la grappe,
Impunément m'auroit nargué?

1 Je fis cette Satyre contre un Médecin nommé M**, homme fort avantageux, qui s'avisa de vouloir me plaisanter un jour, à l'audience d'un Ministre, chez lequel nous nous trouvâmes ensemble. Il m'attaqua très-indiscrettement, devant une nombreuse assemblée. J'allois lui répondre, lorsque le Ministre parut, & m'appella. Le Docteur avoit fait rire les Auditeurs à mes dépens; & comme je n'avois pas eu le temps de les faire rire aux siens, à mon tour, & que je ne le retrouvai plus quand je sortis du cabinet du Ministre, je composai cette folie, en rentrant chez moi.

M'auroit dévancé d'algarades,
Cru s'être ainsi bien distingué;
Et fier de ses carabinades,
De son gros ton prétendu gai,
Sans se vanter de mes ruades,
Tout à l'aise, aura divulgué
Ses petits triomphes maussades!

Et moi, sous qui Burlon 1 trembla,
Moi le fleau des mascarades;
Moi, des Attila l'Attila,
En butte à ses fanfaronnades,
J'hésiterois, l'ayant si beau,
Sur ce triacleur à cacades,
Qui me prend pour un Poëtereau,
De porter quelques estocades!
Guerre, guerre au godelureau!
Provision de *Pironades*;
Flamberge au vent! loin le foureau!
Pégase, une, ou deux pétarades
Au nez du Médecin M**;
Comme bien de ses camarades,
Petit Docteur, & grand bourreau,
Battant, sous quinze olympiades,
Le pavé, du soir au matin;
Etouffant d'humbles accolades,
Tous ceux qu'il trouve en son chemin:
Etranglant de ses embrassades,
Et l'honnête-homme, & le faquin;
Assommant de quolibets fades;
Tranchant du petit Gui Patin;

1. L'Abbé *Desfontaines*.

Aſſaſſinant de ſes tirades;
Ecorchant quelque mot Latin;
Empeſtant de turlupinades;
Déchirant gaîment le prochain;
Tuant, en vertu de ſes grades;
Brûlant, glaçant, ſaignant ſans fin,
Et maſſacrant tous ſes malades.

Par bonheur, il en a fort peu,
Ne ſachant éblouir, ni plaire:
Et comme *Silva*, grace à Dieu,
N'ayant pas le talent d'en faire;
Ni le crédit de mettre en jeu
Pour lui, l'encenſoir de *Voltaire*.

Sur un ſale & vieux canapé,
Je vois pourtant le pauvre Hère,
Une plume à la main, campé
Dans un comptoir d'Apothicaire,
Faiſant beaucoup l'homme occupé,
Et pour quelque viſionnaire,
D'hier foireux, ou conſtipé,
Qu'en courant, comme à l'ordinaire,
Dans la rue, il aura dupé,
Griffonnant un itinéraire.

Auprès du Docteur mercénaire,
Je vois la Belle au nez coupé,
La Mort, pour parler en vulgaire,
Monſtre ſec, allègre & hupé
Aiguiſant ſa faulx ſanguinaire,
Dont, à coup ſûr, on eſt frappé,
Et de ſon munitionnaire,
Ratifiant le récipé.

Gagnons au pied; non de peur d'elle,
Elle est moins à craindre que lui.
Je crains toutefois la cruelle;
Mais mille fois moins que l'ennui:
S'il m'approche, j'en ai dans l'aile,
Et j'en ai pour tout aujourd'hui.
Il n'est rebut qui le renvoie;
Tenace comme l'Achéron,
Jamais il ne lâche sa proie.
Je m'esquivois comme un larron,
Qu'après le coup la peur fourvoie;
Pour mon salut, du vieux Caron,
J'aurois empoigné l'aviron,
Comme on prend tout, quand on se noie.
La voix de Stentor se déploie,
» Hola, ho! hé! l'ami *Piron?*
» Vive la vieillesse & la joie!
» Depuis un siècle, ou environ,
» On n'a de vous ni vent, ni voie?
Ciel! que ne suis-je né ciron!
Pour que de moins loin on me voie!
Faisons le sourd, & fendons l'air.
» Alte-là! le Ciel te foudroie!
» Un mot! *expecta paulisper!*
Je reste sous un bras de fer,
Droit sur mes deux pieds, comme une oie.
» Baisez! voyez qui vous festoye?
Monsieur, je ne vois pas trop clair.
» Non: mais le moyen qu'on vous croie!
» Vous arpentez comme un éclair.
Sauve qui peut! je fuis la peste:
Serviteur à Monsieur M**!
Demain nous nous dirons le reste.

Momus m'attend à mon bureau.
» Vos propos sont bien rigoureux.
C'est un petit coup d'étrivière,
Tel que je le donne aux Fâcheux.
Si vous trouvez l'ami 1 R***,
Partagez l'aubaine à vous-deux 2.

---

1 Autre Médecin de la même trempe.

2 Un de ces agréables indiscrets, polis, vifs & grossiers, qui se permettent tout, entra, brusquement, dans mon cabinet, comme je finissois cette bouffonnerie : j'eus beau la cacher, il la voulut voir; la vit, & dans la première compagnie; en parla de façon à faire desirer vivement à ses pareils de la voir. Le plaisant, c'est que le sieur M**, qu'il ne connoissoit pas, étoit présent. Les rires se tournoient sur lui, à l'insçu du Narrateur. Dieu sait si nature pâtissoit; s'il eut la puce à l'oreille. Il me tâtonna; je ne vis plus que lui m'aborder aux Tuileries; mais avec l'air benin, dont ces Messieurs tâtent le pouls, il me tâtoit sur des vers que j'avois, disoit-il, faits contre lui. Il est vrai, lui dis-je; je vous en avois promis devant trop de témoins; & je vous les devois trop pour y manquer : ils sont fort drôles; & je gage, aimant à rire comme vous faites, que vous en rirez le premier. Sans doute, répondit-il; bien sûr, qu'en galant homme vous aurez eu, dans vos plaisanteries, les ménagemens convenables. Soyez en paix là-dessus, lui repliquai-je, j'ai pris tous les ménagemens convenables, & tels que vous les avez pris avec moi; c'est-à-dire, sans y regarder de trop près. Enfin, on verra si je m'en suis bien tiré. J'y verrai plus clair qu'un autre, me repliqua-t-il, avec émotion; montrez-les moi, ces vers? Etes-vous Censeur Royal, lui dis-je? Non. Eh bien, de quoi vous mêlez-vous? L'affaire est à leur tribunal. Adieu, Docteur. Il y revint à plusieurs fois; & Jean s'en alla toujours comme il étoit venu. Le Diable qui l'agitoit, le poussa jusqu'à me venir

BREVET

*De Valet d'Exécuteur des hautes Œuvres du Régiment, expédié au Sieur ***, Docteur en Médecine, qui prétendoit professer la Chirurgie, & en donner leçon à l'amphithéâtre de Saint Côme.*

Comme ainsi soit qu'en chaque corps,
Est une honteuse partie,
Qu'il est des foibles & des forts,
Qu'on boit du Champagne & du Brie,
Du Bourgogne & du Bretigny ;
Qu'enfin sous nos drapeaux illustres,
Il est des Héros, & des Rustres,
Voulons bien enrôler ** GNY ;
Mais en lui faisant cette grace,

relancer chez moi. Il n'y gagna pas davantage. Il ne vit point ces vers. Seulement satisfait de sa folle inquiétude, qui me vengeoit assez de ses premiers airs de présomption, je me contentai de lui promettre, que si je les lâchois de mon vivant, il en auroit la première lecture. Je lui tiendrai parole.

N'entendons point presser les rangs.
Défense à tous honnêtes gens
De bouger pour lui faire place.
Celle dont n'auroit point voulu
Le plus insigne malotru,
Ou la plus méchante Pécore,
Pour lui n'est que trop bonne encore,
Comme toutefois il est vain,
Que l'honneur d'être Calottin
Pourroit le rendre 1 téméraire,
Au point d'insulter son Confrère,
Et que nous le savons mutin,
Propre à tout oser, & tout faire :
Comme, au lieu d'aller au moulin,
L'âne par fois montoit en chaire;
Comme il faut l'installer enfin,
D'un juste rang dans nos patentes,
Voulant le rendre possesseur,
Nous le nommons par ces présentes,
Du Régiment l'Exécuteur.
De talens lui donnons dispense,
Et de son Maître, par faveur,
Lui concédons la survivance;
A condition, par avance,
Qu'ôtant son bonnet de Docteur,
Avec une humble révérence,
Il remerciera de l'honneur
Que lui fait notre bienfaisance;
Et cela dans un beau discours,

1 Il est brutal au point d'avoir donné un soufflet à un de ses Confrères, en pleine assemblée.

Où n'affifteront que des fourds;
De peur des piqueurs de diphtongue;
Et qu'il foit fur-tout des plus courts;
Car fotte harangue toujours,
Tant courte foit-elle, eft trop longue.
Lui défendons expreffément
De jamais faire aucun élève :
Aimant mieux fonder, pour celui
Qui chercheroit leçon chez lui,
Un coin de fenêtre à la Grève.

Ainfi fait, & donné par nous
Le charitable Dieu des fous,
Qui de tous fe moque & fe joue;
Préfent le Docteur que *** y
D'une main légère a flétri,
D'un petit fouflet fur la joue.

INSCRIPTIONS

ET

ÉPITAPHES.

INSCRIPTIONS
ET
ÉPITAPHES.

VERS
Au bas d'un Crucifix.

O ! de l'Amour divin ſacrifice éclatant !
De Satan foudroyé, quels ſont donc les preſtiges ?
Admirons à la fois, & pleurons deux prodiges :
Un Dieu mourant pour l'homme, & l'homme impénitent !

INSCRIPTION
Pour la Statue du Roi Louis XV.

DE ce Monarque aimé le règne mémorable ;
Des ſiècles à venir ſera l'étonnement.
L'amour de ſes Sujets poſa ce Monument,
Attendant que l'hiſtoire en fonde un plus durable.

VERS

Pour être mis sous le Portrait de S. A. S. Monseigneur le Prince DE CONDÉ.

VOilà le Héros de la France,
Sur qui seul de son Roi tout l'espoir est fondé ;
Prince au-dessus de sa naissance,
Et le vrai sang du Grand CONDÉ.

INSCRIPTION

Au bas d'une Pyramide dressée à ARCI *sur Aube, à l'honneur de M.* DE GRASSIN, *qui avoit donné 50000 livres pour rétablir le dommage causé par un incendie.*

LA flamme avoit détruit ces lieux :
GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, & la reconnoissance.



Traduction Latine de M. DE LA FAYE.

HÆc loca quæ nuper flammis destructa jacebant,
Graffinus promptâ surgere jussit ope.
Excidium, auxilium, meritas pro munere grates,
Ante oculos semper proferat iste lapis.

VERS

De M. CARDOZO, Portugais, après avoir lu LA MÉTROMANIE.

NOn animæ antea certus eram, nunc credere conor
Esse immortalem, si tua metra lego.
Divinum metris lumen celeste refulget:
Effectus, causam, principiumque probat.
Progrediare, precor, pretiosaque carmina lude:
Sic animæ nostræ denique certus ero.

Sous le Portrait de M. DE BROSSES, *Président à Mortier du Parlement de Dijon* 1.

MINISTRE de Thémis, Favori de Minerve;
Plein des dons que le Ciel dispense avec réserve,
Et qu'à peu de mortels on lui voit prodiguer.
A plus d'un juste encens DE BROSSES peut prétendre :
Il aime les beaux Arts, & sait s'y distinguer;
Il aime la Justice; & s'occupe à la rendre.

1 Aujourd'hui premier Président du même Parlement.

Sous le Portrait de M. DUSAULX, *Traducteur de Juvénal.*

TRADUCTEUR élégant, hardi, sage & fidèle;
De la satire antique il grava le tableau :
Et son burin nous rend à la fois & décèle,
Le vol de Juvenal, & les vols de Boileau.

Autre, pour le même.

LIbre, sans indécence, en Traducteur habile,
Il dit tout, sans pourtant dire trop, ni trop peu.
Du fougueux Juvenal il adoucit la bile,
Et ne garde en entier que le nerf & le feu.

DE FAGET Elève de PETIT.

TEl fut le célèbre FAGET,
Aîné d'un illustre 1 Cadet :
Tous-deux, par de brillantes cures ;
En France egalement connus ;
De Mars, l'un guérit les blessures,
Et l'autre celles de Vénus.

1 Chirurgien-Major de la Gendarmerie.

POUR MACÉ.

Excellent Peintre en Miniature, qui a fait graver, à ses frais, la Gallerie de Versailles.

DU célèbre le Brun, sous ces riches lambris,
Versailles renfermoit les chef-d'œuvres sans prix,
Qui de LOUIS *le Grand*, nous retraçoient l'histoire.
Secondé du burin, MACÉ durant trente ans,
Par des travaux d'un genre à triompher des temps,
Du Héros, & du Peintre étend par-tout la gloire.



Du fameux BARON, Comédien.

DE l'unique Baron tel étoit le viſage :
Mais qui pourroit tranſmettre à la poſtérité,
La nobleſſe, le feu, les graces, la fierté,
Qui des Héros en lui nous tranſmettoient l'image?

Autre, pour le même.

EUripide, & Sophocle en France,
Avoient l'un & l'autre un rival :
Sans BARON, dont ici l'on voit la reſſemblance,
Roſcius n'eût point eu d'égal.

Sous le Portrait de la PEYRONIE, premier Chirurgien du ROI, & Docteur de la Faculté.

DE LOUIS le ſiècle heureux,
Mettra ce DOCTEUR fameux
Au nombre de ſes merveilles.
Au ſalut des Citoyens,
Vivant, il donna ſes veilles :
Mourant, il laiſſa ſes biens.

ÉPITAPHE

De Mademoiselle le COUVREUR.

L'Enfer abondant en supplices
Est doublement notre bourreau :
En nous enlevant nos délices,
Et nous laissant notre fléau.
O comble affreux, mais peu nouveau
De ces horreurs dont il s'honore!
La le COUVREUR est au tombeau,
Et son Médecin vit encore!

Pour la même, peinte en CORNÉLIE, *avec l'urne des cendres de* POMPÉE *à la main.*

JE fis redouter Athalie,
Plaindre de Phèdre en pleurs l'amour incestueux;
Et sous ces nobles traits admirer Cornélie.
J'eus trois dons que jamais l'Art ensemble n'allie;
Le terrible, le tendre, & le majestueux.

Pour la FILLON.

QUe Phriné de ma gloire à jamais soit jalouse!
Quels regrets en mourant, laissa-t-elle après soi?
Le Public ne perdit en elle qu'une Épouse:
Elle en a perdu mille en moi.

Autre, pour la même.

CÉlèbre en mon printemps, plus grande en mon déclin;
Dans le premier, j'acquis les clartés infinies,
Qui, dans l'autre formoient les grandes Colonies
Des États que régit Madame Pataclin 1.

1 Supérieure de l'Hôpital.

ÉPITAPHE

DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

CI gît l'illustre & malheureux ROUSSEAU,
Le Brabant fut sa tombe, & Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié 1.

1 Les Ennemis de ROUSSEAU voulurent donner un sens forcé à ma pensée, en la faisant tomber sur les Ouvrages de cet illustre Poëte, que j'ai regardé, que je regarde, & que je regarderai toujours, comme le plus grand Poëte lyrique qui ait paru depuis PINDARE. *Les trente ans digne de pitié*, sont les trente ans de malheurs & d'exil qu'il a si injustement soufferts. A l'égard des Ouvrages qu'il a faits pendant ces trente ans d'exil, ses ennemis seroient, sont & seront éternellement incapables d'en produire de pareils.

ÉPITAPHE

De l'illustre CRÉBILLON.

Tandis que l'Auteur de *Thieste*,
De l'Olympe atteint le sommet;
Tandis que la troupe céleste,
Lui présente le calumet,
Et qu'Hebé du tabac y met;
Au Parnasse grand deuil on mène;
Sur-tout la pauvre Melpomène,
Qui ne va plus qu'à clochepié.
Terreur étoit de son domaine:
Ce ne sera plus que Pitié.

ÉPITAPHE

De DU BUISSON, *Maître de la Musique de la Chapelle du* ROI, *sous* LOUIS XIV.

Du Buisson ne vit plus; la Parque impitoyable,
De son heureux destin vient d'arrêter le cours.
Il fut le cygne de nos jours,
Et le ferme appui de la table.
De son sort, chers amis, pourquoi nous attrister?
Prenons plutôt part à sa gloire.
Apollon dans les Cieux le retient pour chanter,
Et Bacchus pour son Maître à boire.

MON ÉPITAPHE,

ÉPIGRAMME.

CI gît... Qui? Quoi? Ma foi, personne, rien.
Un, qui vivant, ne fut Valet, ni Maître:
Juge, Artisan, Marchand, Praticien,
Homme des champs, Soldat, Robin, ni Prêtre:
Marguillier, même Académicien,
Ni Frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et vêquit nul: en quoi certe il fit bien;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, & revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose!

Pour le soulagement des mémoires, & pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette Epitaphe à deux Vers.

CI gît, PIRON, qui ne fut rien;
Pas même Académicien.

SONNET

pour servir d'Épitaphe

à M. DE LA FAYE.

SUr les bords ténébreux LA FAYE est descendu:
Le goût, l'urbanité, la raison délicate,
Tout ce qui distingua le Romain du Sarmate,
Contre le trait fatal rien ne l'a défendu.

Muses qu'il chérissoit & qui l'avez perdu,
Du culte qu'on vous rend, si la douceur vous flatte,
Qu'en éloges plaintifs tout le Parnasse éclate:
A qui vous en combloit ce tribut est bien dû.

Mais ne l'exigez point de ma douleur trop tendre:
Que ne ferois-je pas pour honorer sa cendre!
Sur ton tombeau souvent je veux jeter des fleurs!

Pour ma triste amitié flatteuse & vaine amorce!
De les cueillir hélas! elle n'a pas la force,
Et mon pouvoir ne va qu'à lui donner des pleurs.



VERS

Pour être gravés sur le Mausolée, élevé par ordre du ROI, à l'illustre CRÉBILLON, le troisième Poëte tragique de la France, en comptant CORNEILLE & RACINE.

D'Un célèbre Écrivain respectable à jamais;
De CRÉBILLON la cendre ici repose en paix.
Entre le sublime & le tendre
Il choisit le seul ton que malgré leurs talens;
Ses deux Devanciers excellens
N'avoient ni pris, ni peut-être osé prendre.
LOUIS, dont la bonté porte au loin ses regards,
En ROI dispensateur & soigneux de la gloire
De ceux, qui, sous son règne illustrent les beaux Arts,
Veut que ce Monument consacre sa mémoire.

TRADUCTION

De l'Epitaphe Latine de LA MONNOYE, faite par lui-même.

ICi repose en paix BERNARD DE LA MONNOYE,
Qui mit dans les beaux Arts, son étude & sa joie.
Le Parnasse François, l'Attique & le Romain
L'ont vu plus d'une fois leurs palmes à la main.
Heureux, si trop crédule, une supercherie,
Ne l'avoit arraché du sein de sa Patrie!
Revers à sa fortune, à son repos mortel,

Et qui lui fit trouver le trépas moins cruel.
Sa chère Epouse à qui cette tombe est commune,
Ainsi qu'à la douleur eut part à l'infortune :
Le jaloux intérêt ne les domina pas;
La droiture & l'honneur réglèrent tous leurs pas:
Leurs ames, où toujours la vertu fut placée,
L'ont, sans doute suivie, où nous l'avons chassée.

ÉPITAPHE

*De Madame de***, Abbesse de*** 1.*

AUx talens de l'esprit, à la haute naissance,
Aux périssables dons qu'ici bas l'on encense,
Pieuse, & bienfaisante, elle avoit soin d'unir,
L'éclat pur & constant d'une vie exemplaire.
Elle se fit aimer, admirer & bénir,
La terre en gardera long-temps le souvenir;
Et les Cieux pouvoient seuls en garder le salaire.

ENVOI.

Ce qui doit être mis au net avec de l'encre d'or, & sur du papier de marbre, mérite bien la peine de plus d'un brouillon. Ayant fait réflexion que le sérieux, & la dignité du Mausolée exigeoient un propos dont la marche fût grave, égale, & majestueuse, j'ai cru devoir mettre l'Inscription en vers Alexandrins. Je desire qu'ils soient à votre gré. Mandez-moi ce qu'il en est, afin que j'y retouche s'il le faut, ou que je me tranquillise.

1 Elle étoit du sang des Princes Lorrains, & avoit beaucoup d'esprit, de beauté, de graces & de piété.

RÉPONSE.

MONSEIGNEUR,

Il y a bien de ce que nous appellons urbanité, dans l'honneur que vous m'avez fait de me traduire en beaux vers Latins, & dans la peine que vous avez prise de m'en faire part. Je vous en remercie comme je le dois : mais, MONSEIGNEUR, permettez-moi de vous le dire, j'en serois une fois plus glorieux, si mes vers n'y gagnoient justement ce que j'y perds. Car ils ont, en passant par vos mains, acquis le degré de perfection qui leur manquoit, en sortant des miennes ; sans compter ce qu'ils devoient déjà à la juste correction, que vous n'aviez pas dédaigné d'y faire sur le champ. Egenus *ajoûte une grande force au miracle d'avoir su répandre en Prince ; & ce seul coup de pinceau, est le coup de Maître dans le tableau.* Huic *aussi termine la pensée, plus décemment que le mot de l'*autre*, que je n'aime point, & qui, dans notre langue, a quelque chose de bas, sur-tout employé relativement à Dieu. Il est ce me semble ici très-mal à sa place. Vous l'aurez senti de même, & me l'aurez tû, pour ne me pas désespérer : la rime & la précision rendant la faute incorrigible.) J'ai l'honneur d'être avec toute la vénération possible,*

MONSEIGNEUR,

Votre, &c.

VERS

Pour mettre sous le Buste de feu M. MAULÉON 1.

L'Admirable talent de ce grand Orateur,
Fut de fermer la bouche au subtil impoſteur,
Et d'éclairer Thémis, ſouvent mal informée,
Sans exiger jamais, généreux défenſeur,
(J'en atteſte la Rénommée)
D'autre honoraire, que l'honneur
De réhabiliter l'innocence opprimée.

Note de l'Éditeur.

1 ALEXANDRE-JÉRÔME LOISEAU DE MAULÉON, né à Paris, le 3 Septembre 1731, mort le 15 Octobre 1771, étoit fils de JEAN LOISEAU, Ecuyer, Seigneur de MAULÉON, Avocat au Parlement, Membre du Conſeil de la Maiſon d'Orléans; & de MARIE-MARTHE SERVIN, Femme d'un mérite rare; recommandable autant par ſa vertu & ſon ſavoir, que par les agrémens & la ſolidité de ſon eſprit. Le jeune LOISEAU DE MAULÉON ſuivit la carrière du Barreau, & s'y diſtingua dès qu'il y parut. L'uſage qu'il fit de ſes talens, en les conſacrant à la défenſe du Pauvre & de l'Opprimé plus particulièrement qu'à celle du Puiſſant & du Riche, fait l'éloge de la bonté de ſon cœur & de la beauté de ſon ame. Sa modeſtie, ſa candeur, la douceur de ſon caractère, & les graces de ſon eſprit, le firent aimer & rechercher dans la ſociété. On a recueilli en deux volumes in-4to, ſes Plaidoyers & ſes Mémoires. Sa ſanté ne lui permettant plus d'exercer la profeſſion d'Avocat, il quitta le Barreau en 1765. Le Roi lui accorda, dans la

Pour le même.

SOn éloquence étoit vive, énergique, & sage:
La Veuve & l'Orphelin avoient un sûr appui;
Nous le perdons : il meurt à la fleur de son âge.
Songeons, pour calmer notre ennui,
A l'immortalité qui devient son partage :
Il ne perd que le jour; nous perdons plus que lui.

même année, une Charge de Conseiller-Maître à la Chambre des Comptes & Cour des Aydes de Lorraine; & en 1771, la place de Procureur-Général de Monseigneur le COMTE DE PROVENCE, aujourd'hui MONSIEUR. Ce léger tribut d'éloge que je paye à sa mémoire, est, en même-temps, un hommage que je rends à la vérité.. M. DE MAULÉON a laissé, en mourant, un Frère, M. LOISEAU DE BERENGER, Procureur-Général de MONSIEUR, & Trésorier de S. A. S. Monseigneur le DUC D'ORLÉANS, Premier Prince du Sang. L'amitié tendre & vraiment fraternelle qui les unissoit, a rendu leur séparation plus douloureuse, & les regrets de M. DE BERENGER moins susceptibles d'être adoucis par le temps.



ÉPITAPHE D'UN AVOCAT.

CY gît l'esprit du sieur MELKY,
Qui, vanté par je ne sais qui,
Faisoit cent châteaux en Espagne.
Il vint, on courut, on l'ouit;
On vit enfanter la montagne,
Et cet esprit s'évanouit.
Il ne peut revenir de cette défaillance.
Passant n'en sois point attristé;
Dans son chef-d'œuvre d'éloquence
Il fut trop malheureux pour être regretté.

ÉPITAPHE DU GENRE-HUMAIN.

L'Aurore ayant du jour entr'ouvert la barrière,
Devançoit le Soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la Terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vit!

L'Homme étoit disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il étoit sorti:
Un souffle le créa lui jadis & sa race;
Un souffle aussi léger, l'avoit anéanti.

Une haute Obélisque au sommet du Caucase,
Terminoit & couvroit un vaste souterrain;
Et Némésis venoit de graver sur la base,
En chiffres infernaux; CI GIT LE GENRE-HUMAIN.

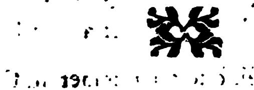
La belle Inſcription pour le Grec hypocondre,
Qui ſouhaita de voir tous les Humains détruits !
Que l'autre miſantrope, & le Timon de Londre
Yuung à ſes côtés coule d'heureuſes nuits !

Moins rigoureuſement jugeons la race Humaine,
L'Homme étoit vicieux, mais foible, peu ſenſé :
Et plus digne après tout de pitié, que de haine :
Le Ciel s'en devoit moins tenir pour offenſé.

Auſſi deux beaux eſprits admis dans l'Eliſée,
Molière & Lucien, les Momus d'ici bas,
Aux Hommes ont peint l'Homme un objet de
riſée :
Les Hommes en rioient, mais le Ciel ne rit pas.

Il dit : qu'il ne ſoit plus. Et la terre eſt déſerte.
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps,
Tendre Amour, c'eſt à toi de réparer ſa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

Sois nud, ſimple, joyeux, fidèle, & ſans caprice :
Loin de toute impoſture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer amenèrent les vices :
Ramène l'âge d'or, & qu'il dure à jamais.



ÉPITAPHE

*De feu M**, Époux de Madame**, Veuve & Pucelle.*

CY gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,
Qui, la première nuit, à sa tendre moitié,
Ne donna pas signe de vie;
Et de son sort digne d'envie,
Fit un sort digne de pitié.
La Mariée au lit; demeura la future.
L'indigne Marié ne put,
Par la plus cruelle aventure,
A l'Amour payer le tribut.
Mais bientôt, malgré lui, le Ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature:
De honte & de froid il mourut.
Que la Dame étoit bien lotie!
L'Hymen, si l'on en croit le proverbe commun,
A deux bons jours: l'entrée, & la sortie;
Et, grace au trépassé, celui-ci n'en eut qu'un.
Tenez-vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage!
Le soir en vous couchant, faites votre examen:
Un peu d'amour & point d'hymen.
Que le Défunt vous rende sage
Et Dieu lui fasse paix! *Amen*

POÉSIES DIVERSES.

A MONSIEUR JEHANNIN,

Qui m'avoit envoyé une belle Ode, de sa façon, à la louange de la Paresse 1.

DAns la paresse en vain tu nous peins mille appas :
Philinte, en sa faveur, on ne peut mieux écrire :
L'esprit en est touché, mais le cœur ne l'est pas;
Et je te désaprouve, autant que je t'admire.
D'où vient qu'à mépriser l'ennemi du repos,
Tu forces ta Muse élégante ?
N'est-ce pas le travail qui forme les Héros ?
Et n'est-ce pas lui qui les chante ?
Achille eût-il acquis un nom qui dure encor,
S'il eût craint les travaux dont l'éloignoit sa mère ?
Et connoîtrions-nous, sans les travaux d'*Homère*,
Le vainqueur du vaillant Hector ?
L'ingénieux travail sut fournir à Dédale,
Les moyens d'éviter la mort.
De qui des deux enfin envierons-nous le sort
D'Hercule, ou de Sardanapale ?
Ce tyran, sans pitié, ce monstre impérieux,
Qui sème de soucis & la terre & les Cieux;
Ce Dieu qui, sous le joug a fait plier Alcide,

1 C'est à cette Ode-là que j'eus la folie de répondre sur le champ, par celle qui m'a causé tant de chagrin & de regrets.

Ce Dieu persécuteur qui ne laissa jamais,
Dieux, Héros, ni Mortels en paix
L'Amour, près du travail, n'est qu'un enfant timide :
Le travail est la seule égide,
Qu'on puisse opposer à ses traits.
Sur l'oisiveté désormais,
A ce noble travail donne donc la victoire :
Ne te déclare plus pour elle, & contre lui :
Il mène à la sagesse, au bonheur, à la gloire :
Elle ne mène qu'à l'ennui.
Toi-même, qui de la mollesse,
Voudrois ne voir jamais le règne interrompu,
Sans le travail aurois-tu pu
Nous si bien vanter la paresse ?

A L'AIMABLE V***.

A mon départ de Dijon, en 1719.

Belle & jeune Amarille, avant l'heure fatale,
Qui me va pour jamais arracher de ces lieux ;
Souffrez qu'un instant de morale
Se mêle à mes derniers adieux.
Pour enchaîner les cœurs, vous n'avez qu'à paroître ;
Et vous en avez un, facile à s'enflammer :
Vous êtes telle qu'il faut être,
Pour être aimée, & pour aimer.
Je ne bornerai point le pouvoir de vos charmes :
Bientôt, le temps rapide en saura disposer.
Mais épargnez-vous les alarmes,

Que vous ſeule devez cauſer.
N'aimez jamais. Fuyez l'amour impitoyable!
Malheur au foible cœur qui s'y laiſſe emporter!
Son joug eſt un fardeau qui nous ſemble agréable,
Tant qu'un autre avec nous ſe plaît à le porter:
Mais cet autre bientôt vient à ſe rebuter;
Tout le fardeau nous reſte alors, & nous accable.
Sous un air ſimple & doucereux,
C'eſt un enfant malin, dont le ris puérile,
Ne promet rien d'abord que de doux, & d'heureux.
Mais ce ris eſt plus dangereux
Que les larmes du Crododile.
C'eſt un monſtre plein de venin,
Dont la ſeule approche empoiſonne:
Et qui ſous un maſque benin,
Cache une face de Gorgone;
Un barbare, un tyran, un traître, un ſéducteur,
De l'aveugle jeuneſſe, ardent perſécuteur;
Pour vous, d'autant plus redoutable,
Que rencontrant dans vos appas,
De quoi ſe rendre inévitable,
Il eſt ſans ceſſe ſur vos pas.
Qu'eſt-ce au fond qu'une tendre flamme?
Tout en eſt vain, tout en eſt faux;
Si vous en exceptez les maux,
Rien de vrai, de réel, ne s'y préſente à l'ame.
Entretiens dérobés, ouvertures de cœurs,
Contre des parens en furie,
Soupirs, complots ſecrets, doux baiſers, tendres pleurs,
Jalouſie obligeante, & ſur le champ guérie:
Tout cela, ſource de malheurs!
C'eſt pour ces douceurs délicates,

Que le perfide amour nous mène à mille ennuis :
Qu'il me parut charmant quand vous me l'inſpirâtes !
Qu'il me l'a paru peu depuis !
Je ne fus pas long-temps paiſible !
Tout me devint contraire, après que tout m'eut ri :
Revers, en amour, infaillible !
Penſez-vous en être à l'abri ?
N'eſt-il pas des ingrats, comme il eſt des ingrates ?
Votre cœur ſeul eſt-il léger ?
Peut-être le rival pour qui vous me l'ôtâtes,
Eſt ſur le point de me venger.
Et qu'avez-vous qui vous réponde
Que vous ne ſoyez pas, comme un autre, en danger ?
Eſt-ce ſur vos attraits, que votre eſpoir ſe fonde ?
Inutile & foible raiſon !
Les bords de Naxe ont vu les plus beaux yeux du monde,
D'un fugitif ingrat pleurer la trahiſon.
Le caprice eſt la loi qui ſeule eſt obéie.
Tel adore aujourd'hui, qui demain peut haïr.
Vous n'aviez qu'un moyen de n'être point trahie ;
C'étoit de ne me point trahir.
Vous l'avez fait : ma perte en rendra témoignage.
C'eſt à moi d'en gémir, à vous d'en profiter :
Heureux dans mes malheurs, ſi du moins leur image
Sert à vous les faire éviter !

MADRIGAL.

Vous dites que jamais lettre ne fut si tendre!
Quand vous saurez d'où j'ai ce talent merveilleux,
Il cessera de vous surprendre.
Voulant écrire un jour à celle, dont les yeux,
Ont allumé le feu qui me consume,
Selon l'amoureuse coutume,
Des deux mains impatiemment
Je cherchois par-tout une plume:
Amour passoit en ce moment
Auprès de ma fenêtre, ainsi qu'une Hirondelle:
J'y courus si légérement,
Que je lui pris une plume de l'aile.

LE BON PARTAGE.

Un jour le Dieu de qui la loi
Sur la terre & les cieux domine,
Nous amena, Morphée & moi,
Auprès du chevet de Rosine:
Partageons, nous dit-il, la Belle entre nous trois;
Que chacun de nous dans son choix
Trouve s'il peut son avantage;
Pour moi depuis long-temps mes vœux sont decidés;
Je prends son cœur pour mon partage.
Adieu vous dis: à vous le dez.

Alors examinant cette beauté céleste,
Je dis au Dieu Morphée : ami, prends ses beaux
yeux.
Il le fit, & content d'un lot si précieux,
Il me laissa prendre le reste.

LE BERGER MAL-ADROIT

SUr un tendre gazon, Célimène étendue,
Laissoit à ses pieds son Amant,
Et l'écoutoit nonchalamment,
Sans lui répondre un mot, sans en paroître émue.
Tournez du moins vers moi la vue,
Lui disoit-il languissamment;
Bergère, après avoir aimé si constamment,
Toute ma peine est donc perdue!
Où vîtes-vous plus de respect!
Où voyez-vous plus de tendresse!
Les aurai-je toujours, quand j'éprouve à regret,
Que l'un m'est inutile, & que l'autre vous blesse!
Comment de vous se fait-on donc aimer!
Que dois-je!... D'en plus dire il ne prit pas la
peine,
Voyant les yeux de Célimène
S'appesantir, & se fermer.
Elle s'endort! ah la cruelle!
Dit tout bas l'innocent Berger.
Laissons-la donc en paix, & nous éloignons d'elle!
Adieu! repose, ingrate! & je vais m'affliger
De ne pouvoir être infidèle.
Dans la mélancolie aimant à se plonger,
A ces mots il passa dans un lieu solitaire.
Pouvoit-il pis ni mieux faire,
S'il eût voulu se venger?

A MA BONNE AMIE,

n lui envoyant une caiſſe de Moyeux de Dijon.

VOici des fruits qu'un Amant vous envoie.
(Ce joli nom doit les faire accepter :)
Recevez-les avec autant de joie,
Que j'en reſſens à vous les préſenter.
Ils ne ſont plus tels que Pomone
e plut à les former autrefois de ſes mains,
)ans le terroir heureux [1], où l'Amant d'Érigone [2]
Se fait adorer des humains.
Ils ne ſont plus tels que, dans la contrée
Qu'arroſent les eaux du Lignon,
A ſon incomparable Aſtrée,
Les offroit le beau Celadon.
ur ces bords innocens, & ſi dignes d'envie,
Tout étoit naturel, & les fruits & les fleurs,
Et les viſages & les cœurs :
Aujourd'hui tout ſe falſifie :
Plus de ſimplicité : le vain rafinement
Par-tout règne avec l'impoſture :
Le travail humain défigure
Tout ce que, dans le ſien, Pomone a d'agrément.
Les ouvrages de Flore, & de ſon jeune Amant,
Sont le jouet de la peinture ;
Et l'art s'arroge impunément

1 La Bourgogne.
2 Bacchus.

Le triomphe de la Nature.
Ceci n'eſt preſque plus un fruit.
Son vrai goût, ſa couleur, hélas! tout eſt détruit
Ce que vous en voyez n'eſt dû qu'à l'artifice :
Son mérite n'eſt plus qu'un mérite factice;
L'art n'a plus rien laiſſé de naturel en lui :
A combien de Beautés & d'amours aujourd'hui
Ne rend-il pas ce malheureux office ?

MADRIGAL,

En renvoyant mon Portrait.

Portrait du plus fidèle Amant,
Que l'Amour ait jamais connu dans ſon empire,
Votre exil eſt fini : mon Iris vous deſire :
Revoyez-la diligemment,
Et s'il ſe peut dites-lui mon martyre :
Sous ſes beaux yeux, ſans ceſſe entre ſes belles mains,
Découvrez-lui mon cœur ; dépeignez-lui ma flamme.
De ces regards doux & divins,
Vous pourrez recevoir une ame :
Entretenez-la de mes feux.
Animez-vous, en les faiſant paroitre :
Je me les garantis heureux,
Dès que l'on pourra les connoître.
Allez donc, mon Portrait, préparez mon bonheur.
Puiſſe l'aimable Iris vous revoir avec joie !
De ſes mépris paſſés, oublions la rigueur :
Gravez-vous ſeulement bien avant dans ſon cœur :
Et je ne craindrai plus alors qu'on vous renvoye.

VERS

Que j'attachai, le jour de l'An, au cou d'une Chienne, appellée Princeſſe, *appartenante au Chevalier de* BELLE-ISLE 1.

PUiſſiez-vous, Chevalier, au milieu des batailles,
Où vous emportera la défenſe des lis,
Donner la chaſſe aux ennemis
Ainſi que je la donne aux Cailles!
Ou, ſi l'Amour vous tient par haſard ſous ſa loi,
Puiſſe l'heureuſe & tendre Amante,
Qui vous aura donné ſa foi,
Etre, s'il ſe peut, careſſante
Et fidelle encor plus que moi!
Vous n'aurez pas l'ame aſſez fière,
Pour blâmer ce petit tranſport

1 En arrivant à Paris, je me trouvai dans la néceſſité d'entrer chez le Chevalier de Belle-Iſle, qui m'employa à copier toutes ſortes de vieux grimoires du Comte de Boulainvilliers, qu'il regardoit comme les oracles de la Sybille. J'avois, pour compagnon de travail, un Soldat aux Gardes, qui, de ſon côté, copioit à 20 ſols par jour, d'autres miſères à ſa portée. Notre laboratoire commun étoit un bouge de Laquais. Ayant travaillé pendant quelques mois, n'entendant pas parler du Chevalier, ne l'ayant pas même apperçu, & ayant beſoin d'argent pour vivre, je m'aviſai d'attacher ces vers au col d'une chienne de chaſſe, qui nous tenoit quelquefois compagnie, eſpérant que le Chevalier, en voyant ces vers, s'informeroit au moins de qui ils étoient, & me payeroit; mais je fus trompé dans mon attente.

D'une Princesse, que le sort
A rendu votre prisonnière,
Et qui veut de bon cœur l'être jusqu'à sa mort.
Si j'avois pu gagner les plaines,
Et m'échapper de ma prison,
Vous auriez eu de ma façon,
Quelques Perdrix pour vos étrennes.
Puisque je ne l'ai pu, vous n'aurez que des vœux.
Qu'est-ce que des vœux? Rien. Mais mettez-vous en tête
Que les pauvres Chiens sont des gueux.
Je suis Chien, qui pis est Poëte:
Pour une excuse, j'en ai deux.

A LA PRINCESSE
HÉRÉDITAIRE DE SUÈDE,
En lui envoyant un Éteignoir à ressort.

SAge & brusque Éteignoir, sachez au gré des gens
Vous bien tenir, tomber à temps;
Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,
Quand la Princesse lit, demeurez en arrêt,
Tant que le livre lui plaît;
Et partez dès qu'il ennuie.
L'avis seroit-il obscur?
Pour jouer à coup plus sûr,
En deux mots, je le renferme:
Des momens dans son lit à l'Amour dérobés,
Respectez la durée, & marquez bien le terme:
Quand elle est seule, tenez ferme;
Quand le Prince arrive, tombez.

VAIN TOMBEAU.

*Pour Mademoiselle Q***.*

VEnez, volez, enfans d'Éole,
A l'inconstante Iris élever un tombeau!
Que tout y parle aux yeux, par la voix du symbole,
De cet objet qui fut si folâtre, & si beau.

Comme on voit un enfant agencer avec peine
Ce que sa main badine abat dans un moment:
De même, auprès des flots, sur la mobile arène,
Comme un jouet pour vous, posez le Monument.

Tous les jeux innocens qu'inventa la folie,
Sur la base d'argile, environnant Thalie,
D'un loisir ennuyeux paroîtront occupés,
Et de leurs premiers pleurs auront les yeux trempés.

Plus loin, de votre soufle, une Mer effleurée,
Et représentant l'onde où naquit Cythérée,
Nous peindra l'enjouement & la légéreté
De cet objet, du Sage & du fou regretté.

Sur cette base enfin tremblante & peu solide
Qu'un fragile crystal s'élève en pyramide;
Et tout au haut, vos mains prendront soin d'isoler
Un amour chancelant tout prêt à s'envoler.

Tout cela fait; si bon vous semble,
Vous écrirez ces vers sur des feuilles de Tremble.

» A la mémoire d'Iris
» Reine des Jeux & des Ris;
» Qui le matin, ſenſible, & le ſoir inhumaine;
» Courut du blanc au noir, ſans jamais ſe fixer;
» De notre monde, en l'autre, elle vient de paſſer:
» On ne dit pas qu'elle s'y tienne «.

AUX MUSES.

NE m'abandonnez pas à ma douleur amère!
Muſes, de mon eſprit ranimez les reſſorts?
Venez me conſoler, ou du moins me diſtraire,
Et faire en moi, par vos tranſports,
Ce que par ſes leçons, la raiſon ne peut faire.
On m'entend : fuyez, chagrins!
Approchez, troupe chérie!
A vous, le mouchoir, Thalie!
Eſſayons vos Brodequins.
Que la chauſſure eſt jolie!
Fuyez-donc, mélancolie,
Soins, ennuis, fâcheux Lutins!
Quoi, c'eſt en vain que je crie!
Devant les ſacrés patins,
Je n'en vois pas un qui fuye!
La peſte ſoit des mutins!

Melpomène, venez : rêveur & taciturne
Je réuſſirai mieux à chauſſer le Cothurne.
Qu'il amuſe à la fois mon cœur & mon eſprit!
Par-là, ma noire humeur ſera miſe à profit.
Naiſſez dans mon cerveau, nobles extravagances,

Brusques événemens, songes, reconnoissances,
Blasphêmes effrayans, horribles trahisons,
Amours incestueux, exécrables vengeances!...
Mais cela sent les Lycophrons...
Et voici qui sent la satire.

Prenons ce qui vient sous la main.
Satire, soit; elle aime à rire;
Et rire est ici mon dessein.
Adieu trompette, adieu la lyre.
Cornet bruyant, esprit malin,
Courage! en badinant, distillons le venin!
Mieux vous mordez, plus on vous aime;
Malheur, malheur au genre humain!
Que dis-je? malheur à moi-même!
Par un plus beau chemin, montons sur l'Hélicon.
Despréaux, *Juvénal*, *Horace*,
Je vous cède humblement la place.
Le prenne qui veut sur ce ton!
Pour avoir eu pareille audace,
Je vois sur le dos de *Gacon*,
Je ne sais quoi, fort à sa place,
Que je n'y croirois pas si bien,
Si je le sentois sur le mien.

Que ne m'inspires-tu, plaintive & tendre Muse,
Qui, d'un myrte immortel, as couronné *La Suze*;
Et qui d'un triste exil, dissipant les horreurs,
D'*Ovide*, au fond du Nord, adoucissois les pleurs!
Parmi des inconnus, & loin de ma Patrie,
Dans un gouffre de maux, je vois couler ma vie.
Qu'on jouit à regret de la clarté du jour,
Quand on a contre soi la Fortune & l'Amour!
La Fortune eût suffi: contre cette Puissance,

Avois-je trop, Amour, de toute ma constance?
Si tu veux triompher avec un peu d'éclat,
N'attaque point un cœur que l'infortune abat...

Muse, attends. Je soupire, & je commence à craindre
Que tout ceci n'aille à des pleurs.
Je n'ai pas prétendu réveiller mes douleurs :
Qui peut se plaindre en vers, d'ailleurs n'est guère à plaindre.
Hélas, j'ai de trop grands malheurs,
Pour me divertir à les peindre!

Quoi! je t'implore donc en vain,
Ridicule esprit qui m'abuses!
Ma foi, contre les coups du rigoureux destin,
Le vrai spécifique est le vin.
C'est bien dit : j'y cours. Adieu, Muses!

A MADAME DE BOULLONGNE, la jeune,

Qui s'amusoit à peindre.

A La Peinture, Églé, fatiguez vos beaux yeux,
Égalez Rose-Alba, peignez même encor mieux!
Faites respirer la Nature,
Sous vos crayons délicieux;
Peignez les bois, les prés, & la verdure,
Et par votre Art ingénieux,

Faites briller au gré des Curieux,
De vos pinceaux charmans la ſavante impoſture.
Sans peine, & plus exactement,
J'en ferai juges nos Appelles,
Je ſais un Peintre habile, & qui, dans un moment,
Peindra mille choſes plus belles.
Jeune Églé voulez-vous ſavoir
Quel eſt ce Peintre inimitable ?
Voyez ? Ce n'eſt point une Fable;
Mettez-vous devant un miroir.

APOSTROPHE AMOUREUSE AU SOLEIL.

ASTRE nuiſible aux plaiſirs des Amans;
Phœbus es-tu jaloux de ma bonne fortune ?
Si dans mes malheureux momens,
J'ai trouvé quelquefois ta lumière importune;
Elle l'eſt encor plus dans les bons que j'attends.
Le jour qui précéda la première des nuits
Où l'Amour te livra la fille d'Eurynome,
Ton cœur alors épris du feu qui me conſomme,
Brûla de mes deſirs, & ſentit mes ennuis.
Ce jour, de tes courſiers tu redoublas l'ardeur;
Ton cours précipité confondit l'Aſtronome;
Et cependant ce jour retardant ton bonheur,
Te parut auſſi long, qu'il parut court à l'homme.
O félicité ſans ſeconde,
Quand il ne manque plus à nos enchantemens,
Que l'ordre d'une nuit profonde,
D'avoir en ces heureux momens,
La charge de flambeau du monde !

Retire-toi, Soleil, ta lumière indiſcrète
Reculant mon bonheur pourroit bien faire pis,
Peut-être, hélas! Roſine eſt-elle prête
De renoncer à ce qu'elle a promis!
A ce penſer, où mon eſprit s'arrête,
Un trouble affreux commence à s'emparer de moi.
Pour calmer ce terrible effroi,
Je n'attends plus que ta retraite;
Aſtre importun, retire-toi.
C'eſt, en ces mots, qu'un jour l'impatient Liſis,
Se plaignoit tendrement au Dieu de la lumière.
Attentif à cette prière,
Le vieux Titan ſentit ranimer ſes eſprits;
Et ſe hâtant de finir ſa carrière,
S'alla précipiter dans le ſein de Thétis.
A peine de la nuit le voile fut tombé,
Liſis courut, où l'attendoit ſon ame:
Il y rencontre ſa Thisbé;
Thisbé reconnut ſon Pyrame.
Ah, ſi ces deux Amans, dont parlent les hiſtoires,
Et dont j'emprunte ici les deux noms ſans deſſein,
De Liſis, & Roſine avoient eu le Deſtin,
Les mûres ne ſeroient pas noires!



A MADEMOISELLE LE COUVREUR,

*Qui jouoit le rôle d'Angélique dans ma Comédie de l'*ÉCOLE DES PÈRES.

UN émule de Praxitèle,
Et de son siècle le *Coustou*,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.

Vénus, s'écrioit-il sans cesse,
Ta gloire animoit mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse !
Anime cet objet si beau !

Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le Statuaire
N'aima plus, il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagans
Envieroient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.

BERGERS, gravez bien sur les arbres,
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.

Et vous DÉESSE de la Scène,
Que tous les jours nous encensons;
Vous que Thalie & Melpoméne
Préfèrent à leurs nourrissons,

REINE du prestige agréable,
Et de la douce illusion,
Belle LECOUVREUR, à ma Fable;
Souffrez une autre allusion.

Mon Angélique est ma Statue,
Et vous venez de l'animer:
Ma Fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

A MADAME

LA MARQUISE DE MIMEURE,

Le jour de l'an de 1721.

J'Aime Apollon, Madame, & le voilà
Qui se présente: en étrennes déjà
Me voici bien: d'elles viendront les vôtres.
Pour une obole, à ce beau début là,
Vous donneriez les vôtres & les nôtres.
Qu'y faire, hélas! puis-je ce que je veux?
Les hommes font, en ces jours doucereux,
Ceux-là, les Dieux; ceux-ci, les bons Apôtres;
Ceux-là, des dons; ceux-ci, rien que des vœux;
Et de ceux-ci, dont le corps est nombreux,
Je fus toujours: mais je tiens pour les autres.

J'applaudis fort à qui fait mieux que moi;
J'aime qui donne, & même je l'envie.
Mais l'imiter, j'y renonce : & pourquoi ?
Par Saint François! la demande eſt jolie:
Notre métier porte excuſe avec ſoi.
Qui dit rimeur, dit tête infortunée,
A qui fortune onc ne fit les yeux doux:
Sommes liés dos-à-dos elle & nous.
De mes pareils telle eſt la deſtinée.
Par un Arrêt fatal à bien des fous,
Au bâton blanc, la race eſt condamnée;
Et ſon tréſor, plus que l'air eſt léger.
Tenez-vous donc aux vœux que je vais faire;
Madame, encor, ſoit dit, ſans vous déplaire,
N'aurez le tout, je prétends partager.

Puiſſe Apollon, quelque jour en délire,
M'abandonner ſa trompette, & ſa lyre!
Ah! ſi jamais m'avenoit le bonheur
D'avoir d'*Homère* & la voix & l'haleine,
Votre nom ſeul exerceroit ma veine!
Et dans mille ans, dans trois mille, un Lecteur
Sauroit de moi que MIMEURE eut l'honneur
D'être auſſi belle, & plus ſage qu'Hélène 1.
Le beau ſouhait! pourtant de vous à moi,
J'y ſens du creux, & du viſionaire :
Du rien ſur rien : attendez, j'en vais faire
Un moins frivole. Ah! que ne ſuis-je Roi!
Dès ce moment, je deſcendrois du trône,
Puis à vos pieds dépoſant ma couronne,
Et dans vos mains, les clefs de mon tréſor;

1 Elle s'appelloit *Hélène*.

Debarrassé de ces belles entraves,
Me remettrois au rang de vos esclaves
Les plus petits, & trop heureux encor!
Que de bon cœur, ce souhait-là m'échappe!
Mais je m'avise encore d'un plus beau
Vous l'allez voir : ah, que ne suis-je Pape!
Je vous ferois belle sainte de Dieu 1.
Que dis-je? Oh non! faudroit que fussiez morte;
Car onc à nul, s'il ne fût trépassé,
Pape ne donne un titre de la sorte.
Vivez, vivez. A ce je vous exhorte :
Certes pour moi, je ne serois pressé
De tel honneur : je pense mal peut-être;
Mais plaise à Dieu n'en pas être offensé!
A mon avis, encore vaut mieux être
Pécheur debout, que saint bien enchassé.
Plus de vœux donc! s'il faut que je le die,
Mon zèle a fait ces trois à l'étourdie.
N'avez-vous pas assez d'autorité?
Assez d'argent, assez de piété?
Assez enfin de bonne renommée?
Un autre bien le plus doux d'ici bas,
Duisant à tous, & dont seriez charmée,
Vous manque seul : mais ce seul bien, hélas!
De qui l'avoir? C'est ce qui m'inquiète:
Pour qui ne l'a, Pape, Roi, ni Poëte,
Ne peuvent rien. Malgré ma pauvreté,
Je l'ai pourtant, moi, cette rareté;
Et n'en ai cure : or, je vous la souhaite :
Dieu vous l'envoye! & quoi donc? La santé 2.

---

1 Elle étoit dans la haute dévotion.

2 Elle étoit attaquée du mal dont elle est morte.

A MADAME DE MORAS,

En lui envoyant un Fromage des petites Cordelières, qu'elle m'avoit demandé, & dont elle avoit prevenu l'envoi, par celui de douze bouteilles de vin de Champagne.

LA PHRIGIE en Héros fameuse,
En bons Juges fut moins heureuse;
Midas & Pâris en font foi.
Leur impertinence est pareille:
Et le Berger, comme le Roi,
Mérita bien un pied d'oreille.

LA POMME d'or est à l'adresse
De la plus charmante Déesse,
Et Pâris la donne à Vénus.
C'est une injustice criante:
Comme si, belle & rien de plus,
C'étoit être la plus charmante.

Des Graces la troupe légère
De la Déesse de Cythère,
A souvent déserté le char:
Et d'Hébé, riante & jolie,
Versant, qui plus est, le nectar,
A mieux aimé la compagnie.

Soyez donc l'Hébé du Parnasse,
O vous qui, de si bonne grace,
En abreuvez les nourrissons!

La pomme d'or vous eſt bien due :
Mais, hélas dans nos ſaints vallons,
La belle eſpèce en eſt perdue !

Mon offrande ne peut donc être
Qu'une bagatelle champêtre :
Mais elle en tient plus du Berger :
Ainſi que votre gentilleſſe,
En la voulant bien exiger
Tient plus auſſi de la Déeſſe.

Qu'en ſon tréſor, Vénus avare
Garde une breloque aſſez rare :
Qu'a-t-elle, qui vaille vos droits !
Une Pomme en débats féconde :
Et MORAS a mieux mille fois :
Elle a le cœur de tout le monde.

A MADAME
BOULLONGNE la jeune,

Qu'on avoit empêchée d'aller au Bal, & à laquelle on en envoyoit un, en figures d'émail, pour étrennes.

EGlé, bornez-vous à ce bal.
Ce bal ſeul doit être le vôtre :
Et pendant tout ce carnaval,
Croyez-nous, n'en courez point d'autre.
Tout autre n'eſt qu'un paſſe-temps,

Bruyant, ridicule, & fantasque;
Et bon seulement pour les gens,
Dont le visage gagne au masque:
Mais vous, jeune & charmante Églé;
Vous, des Beautés le vrai modèle,
Eussiez-vous un masque moulé,
Sur le beau visage de celle
Qui remporta la pomme d'or:
Ce masque cacheroit encor,
Quelque chose de plus beau qu'elle.

A UNE DAME 1,

Qui me demandoit des Vers, pour un envoi de Manchettes qu'elle faisoit à M. le Duc... L. T. M.

L'An passé fut l'an de bêtise:
Aujourd'hui l'esprit fait la loi:
C'est cette loi qui m'autorise,
A versifier cet envoi.

L'esprit, qui dans mon cœur pétille
Fait feu des quatre pieds pour vous:
Je veux qu'à chaque mot il brille:
Saint Marivaux 2, priez pour nous!

1 L'année précédente j'avois fait pour elle un envoi en prose, qui avoit été trouvé très-mauvais. Celui-ci ne devoit guère paroître meilleur.

2 MARIVAUX, auteur de *Marianne*, ou *la Paysanne parvenue*, qui mettoit de l'esprit par-tout.

Beau Thyrſis, voilà des manchettes,
Qu'Églé vous offre poliment :
Pour ombrager vos mains blanchettes....
C'eſt déjà rimer joliment.

Mais à peine hélas, je m'admire,
Que je me ſens humilié ;
Reſte à raiſonner : eh ! que dire,
Sur un ſujet ſi délié !

Paix, je vais conſulter l'Oracle 1,
Auquel on court de tous côtés.
J'en reviens, écoutez : miracle !
C'eſt lui qui m'inſpire : écoutez.

Lucinde aime Charmant : Lucinde
Au col une leſſe lui met :
Mais, moi qui ne ſuis pas ſi dinde 2,
Je vous la veux mettre au poignet.

J'enchaîne plus galamment qu'elle :
Sa leſſe n'étoit qu'un ruban ;
Et la mienne de la dentelle :
Beau Duc, adoniſez-vous-en.

Surtout pour une bagatelle,
Thyrſis, ne la chiffonnez pas :
Et ſoyez auſſi jaloux d'elle,
Qu'un jeune Abbé de ſes rabats.

---

1 Pièce du jour de M. de SAINT-FOIX, qui eut un ſuccès prodigieux.

2 LUCINDE dans cette Pièce joue, à l'égard d'un jeune garçon, le rôle que joue le garçon de Frère PHILIPPE, à l'égard des filles qu'il croit des Oies.

Sachez lui faire faire place:
Ne jetez pas un mot au vent,
Que vous ne l'ayez avec grace
Bien retrouſſée auparavant.

Item, quand vous voudrez écrire.
Item, quand vous prendrez au plat.
Item, lorſque vous voudrez rire,
Et badiner avec un chat.

Mais ſouvenez-vous, en revanche,
Qu'à la ruelle de nos lits,
C'eſt un autre paire de manche;
Oubliez-les près de Philis.

Les braves mignons de couchettes
N'y ſont pas ſi près regardans;
Et ménagent peu leurs manchettes
Avec qui veut perdre ſes gants.

Ne les mettez qu'aux jours de fêtes,
C'eſt-à-dire, en langue d'Amant,
Qu'avec vos habits de conquêtes,
Et vos boutons de diamant.

Que le poignet elle vous ceigne:
Et qu'elle vous ſerve toujours
De parure, & jamais d'enſeigne!
Le Ciel bénira vos amours.

PLACET

A MONSEIGNEUR LE DUC,

Pour AUBERT, *Sur-Intendant de sa Musique, qui demandoit, pour sa Femme, une place chez S. A. S. à 1000 liv. de gages, couchée sur l'état pour 1500 livres.*

GRand PRINCE, sur ces vers, daignez jeter
les yeux.
Je ne viens point ici, d'un encens ennuyeux,
Vous offrir la vaine fumée.
Vous avez des aïeux qu'on ne peut trop vanter;
Vous avez des vertus qu'on ne peut trop chanter:
Mais de cela, sans moi, la terre est informée.
Je prends pour vous des soins moins superflus.
Si vous les approuvez, vous payerez bien mes
peines.
Je songe, (Vous rirez de ces mots ingénus.)
Je songe à vous donner aujourd'hui vos étrennes:
Et veux de cinq cents francs grossir vos revenus.
Ce qui ne me coûtera guères :
Savez-vous comment? Le voici.
L'autre jour, en rêvant tout seul à vos affaires,
Je rêvois aux miennes aussi.
Je fis une remarque à mon gré très-utile
Pour votre intérêt & le mien.
L'homme vit plus d'un jour : quelquefois plus
de mille.
Encor que vous ayez passablement de bien;

Un peu d'économie, au fond ne gâte rien.
Croyez-moi, MONSEIGNEUR, point de dépenses
folles,
De votre Clavecin, les sons & les claviers,
Vous coûtent tous les ans cent cinquante pistoles:
Quinze cents beaux francs tout entiers.
Faisons mon profit & le vôtre.
Ma femme, à vous servir, s'offre très-volontiers:
De ces quinze cents francs donnez-lui les deux
tiers:
Elle & moi nous vous donnons l'autre.

VERS

Sur la Comédie d'ESOPE A LA COUR.

VOici mon sentiment sur ESOPE à la Cour:
Vous le pouvez produire au jour.
Rhodope en enflammant l'esclave de Phrygie,
Fait de ce Philosophe un bizarre animal;
Et dans cette fausse effigie,
Je méconnois l'original.
ESOPE aimer! ESOPE! ah, jamais de sa vie;
ESOPE n'osa faire un si risible écart;
Non pas à cause de sa bosse:
C'est-là contre l'amour un foible boulevard.
Les défauts & ce Dieu, n'ont pas fait bande à part.
Pour étrenne autrefois, j'eus une Amante à crosse.
Tout peut aimer: beau, laid: vieux pénard,
vieille rosse.
J'en sais même en votre quartier,
Dont l'omoplate est assez grosse,
Qui prendroit bien goût au métier,

Mais Esope étoit ſage, & la froide ſageſſe
Ne ſympathiſe guère avec une maîtreſſe.
Le cœur de ces ſortes de gens,
Sous les loix de l'Amour, rarement s'humilie.
Du moins tels ſont mes ſentimens.
Il faut pour ſoupirer que la raiſon s'oublie;
Et le Sexe orgueilleux qui reçoit notre encens,
Comme un tribut qu'on paie à ſes yeux tout-puiſſans.
Ne le doit qu'à notre folie.
Enfin, c'eſt choquer le bon ſens,
De peindre ce ſtoïque, amoureux de Rhodope:
Esope a fait parler les bêtes de ſon temps,
Une bête du nôtre, a fait parler Esope.

STANCES,

A B... mon Rival.

BErger, qui de mon infidelle,
M'as ravi le cœur & la foi,
Que ne puis-je, à mon gré, m'irriter contre toi:
Ou ceſſe, ſi tu peux, de te faire aimer d'elle,
Ou fais-toi donc haïr de moi.

Hélas, quand je ſuis la victime
De l'un & de l'autre en ce jour!
Quand je voudrois tous-deux vous frapper tour-à-tour,
Pourquoi faut-il que l'un ait toute mon eſtime,
Et que l'autre ait tout mon amour!

Je cache l'ennui qui me preſſe,
Et par un aſcendant fatal,
Je ne veux que du bien à qui me fait du mal.
Que pour me contenter n'ai-je une autre Maîtreſſe ?
Ou que n'ai-je un autre rival ?

Mon dernier rayon d'eſpérance,
Cruel, ne luit plus qu'à moitié.
Rends-moi d'Amarillis, la fragile amitié :
Peut-on la conſerver ! rends-la moi par prudence,
Si tu ne le peux par pitié.

Tu te livres ſans doute en proie,
Au plaiſir de me voir jaloux :
Retiens, retiens un peu des mouvemens ſi doux :
Sur l'herbe & ſur les fleurs on ſe roule avec joie,
Et ſouvent l'aſpic eſt deſſous.

Amarillis a bien des charmes ;
Mais crains leur funeſte pouvoir !
Sur un cœur inconſtant ne fonde aucun eſpoir.
Tu te plais à mes maux, tu ris de mes alarmes :
Crois-tu ne les jamais avoir ?

Si ſon ame a paru légère,
Après un feu pareil au mien ;
Aura-t-elle, Berger, plus d'égards pour le tien ?
Vante moins tes plaiſirs, ſi tu ne l'aimes guère,
Ou tremble, ſi tu l'aimes bien.

Préviens plutôt ſon inconſtance :
Eteins tes feux encor nouveaux.
Elle t'aime, fuis-la ; fais-lui ſentir mes maux.
Tu crois que je ne ſonge ici qu'à ma vengeance ;
Je ſonge plus à ton repos.

A MONSIEUR
LE COMTE DE CLERMONT,

Entrant en possession du Palais de Saint Germain.

PLACET

POUR LE SUISSE DE SON PRÉDÉCESSEUR.

UN être dont l'ame a du corps
Un animal, soi-disant homme,
Mais pure machine à ressorts,
Véritable automate : en somme
Un Suisse : & (pour vous dire quel,
Et désigner du personnel)
Un Suisse que Maurice on nomme ;
Empruntant l'organe & la voix
D'un faiseur de vers : autre espèce
Plus déraisonnable cent fois :
Supplie humblement Votre ALTESSE,
Dont le cœur est si généreux,
De lui laisser le poste heureux,
Où sa figure ferme & rogue,
Sous le Cardinal de Bissy,
A, sans reproche, Dieu merci,
Fait, vingt ans, le métier de dogue.
Eh, quoi ? Fera-t-il pour jamais
Ses tendres adieux au Palais,
Si long-temps commis à sa garde ?
Et ne pouvant retrouver mieux,

De quelque côté qu'il regarde,
Portera-t-il en d'autres lieux
Sa moustache & sa halebarde :
Inabordable épouvantail
D'un nombreux & maudit bétail,
Nommé fâcheux, dont Dieu vous garde !
Animaux les pires de tous,
Et dont l'importune cohorte,
Sans cesse assiégera la porte
D'un Prince affable autant que vous.

Maurice en fera la curée,
Argus pour les bien épier ;
Cerbère, pour les aboyer ;
Pour les repousser, Briarée.
Mais ne le fais-je pas ici
Débuter le plus mal du monde ?
Ne me serois-je pas noirci
Du vice odieux que je fronde,
En présentant ces rimes-ci ?
Ne devrois-je pas craindre, aussi,
Que le Prince ennuyé ne gronde ?
Non, je ne suis point dans le cas :
Sur ces vers je me sens tranquille :
Au Prince hier j'en lus deux mille 1 :
Et le Prince ne gronda pas.

---

1 La Tragédie de GUSTAVE, à l'Hôtel de Bouillon.



A MONSIEUR DE SAINT F....,

Pour M. DE CHAMOUSSET 1.

HOnneur du Miniſtère & de l'humanité,
Vous, dont la conſcience eſt, ſans difficulté,
Blanche comme la neige, & droite comme un
cierge;
COMTE, que la Juſtice, elle-même à genoux,
Si la Juſtice oſoit ne pas demeurer vierge,
Admettroit dans ſon lit, & prendroit pour époux,
Miniſtre bienfaiſant, dont la bonté ſuprême,
A, tant de fois, ſauvé des gens de l'hôpital;
Y voudriez-vous bien entrer un peu vous-même?
En criant : *Me ſuive qui m'aime!*
Le concours ſeroit général.
A ce cri, bientôt l'affluence,
Inonderoit ſalle & ſallons :
Paris, la Cour, toute la France,
Bientôt ſeroient ſur vos talons.
En un mot, COMTE, qu'il vous plaiſe
Souſcrire au plan d'un Citoyen,
Qui voudroit voir les gens de bien,

1 En forme de Placet, au ſujet d'un plan de Maiſon d'aſſociation, dans laquelle, moyennant une ſomme très-modique, en ſouſcrivant, chaque Aſſocié s'aſſureroit, dans l'état de maladie, toutes les ſortes de ſecours que l'on peut deſirer.

Une fois mourir à leur aiſe..
Inſcrivez-vous tout le premier :
Mais tant beau ſoit mon plan, pour que cela
me plaiſe,
N'en profitez que le dernier.

A UNE PRINCESSE DU NORD,

Le jour de Saint Frédéric, jour de ſa Fête & de ſa naiſſance.

POUR MADAME DE GRAFIGNY.

QU'en ce jour, aimable Princeſſe,
Nature & beaux Arts, à grands frais,
Petits & grands, Princes, Sujets,
Flore & les Muſes, tout s'empreſſe
A s'imaginer des bouquets
Pour la fête de Votre ALTESSE,
Roſes, rubans, perles, ni vers,
Bel eſprit, ni magnificence,
N'en formeront jamais, uniſſant leur puiſſance;
Un qui raſſemble en ſoi tant de charmes divers
Que celui dont le Ciel orna cet Univers,
L'heureux jour de votre naiſſance.

Tous les ans, ſous un nom, l'ornement de nos
Cours,
On fête dans le Nord FRÉDÉRIC à la ronde:
L'heureux jour que j'ai dit, merite, tous les jours,
Par les Graces, les Ris, les Jeux & les Amours,
D'être fêté par tout le monde.

ENFANTILLAGE,

A une belle & jeune Enfant de cinq à six ans, qu'on appelloit P A N T O U F L E, *au nom de qui M. le Duc de N..... m'envoyoit plusieurs petits Joujoux de verre.*

PEtit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Gardons-nous, Pantoufle m'Amie,
Parlant de vous d'en dire autant.
Car plus elle va grandissant,
Moins une Pantoufle est jolie.
De jour en jour donc, je vous prie,
Tâchez de devenir Patin
De damas ou de beau satin,
Capable de serrer encore
Le plus beau peton qu'on adore
Dans les ruelles de Pékin;
Ou, si vanité vous boursoufle,
Devenez dans le cours de l'an,
Capable d'être la Pantoufle
Du Saint Papa qu'on emmitoufle
Dans le Palais du Vatican.
Alors, ce feroit beau cancan!
Vous vous feriez baiser des Princes,
Sur peine de mettre à l'encan,
Leur Patrimoine & leurs Provinces.

Mais, belle Pantoufle, de par

Les

Les deux Rois 1, amis de Gaspar,
De par Binbin 2 le coq fredouille,
Quand donc, sans mais, ni si, ni car,
Croîtra le petit pot-à-ouille 3,
Le bassin & le coquemard?
Il faudroit, pour en faire usage,
Que, par miracle, Binbin pût,
De broudingnag 4, à son dommage,
Se transformer en Lilliput.
Par-dessus toute autre breloque,
Le 5 Chien à lanterne me choque.
A Sève, que n'eut-on le soin,
D'avoir, quand on y fit ripaille,
Des flacons pour moi de sa taille?
De lui je n'eusse eu nul besoin.
Votre bel oranger, encore,
Le bon parasol, le beau store
Pour garantir mon teint vermeil,
Du coloris du Peuple Maure,
Et mon chef d'un coup de soleil!
Toutefois, je vous remercie;
A petite main, petit don.
Même, je demande pardon
De ce ton de plaisanterie;

1 M. le Prince de..., M. le Duc de..., & M. le Comte de..., avoient pris le nom des trois Rois. GASPARD étoit celui du Duc de...

2 BINBIN étoit le nom qu'on me donnoit.

3 Ces Ustensiles étoient de la grandeur du pouce.

4 Tous ceux qui ont lu *Gulliver*, savent la grandeur immense des Broudingnags, & l'infiniment petit des Lilliputs.

5 C'étoit un petit Barbet noir de verre, qui portoit deux lanternes à sa gueule.

Ne m'en gronderez-vous pas ? Non.
Tout est permis à la folie :
Et par conséquent à PIRON,
Qui gardera toute sa vie
Vos beaux joujoux comme un guerdon,
Qu'on dut à sa binbinnerie.
Adieu, petit Patin royal
Qui n'aura jamais son égal,
Et qui déjà les cœurs enflamme.
Comptez sur mille ans d'amitié,
O Pantoufle, par qui mon ame
A trouvé chaussure à son pié ?
Adieu, puissé-je être un maroufle,
Si mon cœur tout seul n'en vaut trois !
Adieu, pour une bonne fois :
C'est assez raisonner Pantoufle,



GALERIE

DE DROTNINGHOLM, en Suède, chez M. le Comte DE TESSIN.

Mademoiſelle ULRICH STROMFELDT, *en Jardinière, & montrant un bout de Lettre.*

NOs ſouris attrayans, belle Aurore, & vos pleurs
Sont faits pour égayer à l'envi ces retraites :
De vos larmes naiſſent les fleurs,
Et de nos ſouris les fleurettes.

Mademoiſelle GRISHEIM, *en Aſtrologue.*

EH ! liſez au miroir, & non pas dans les cieux ;
Notre ſort & le vôtre écrits dans vos beaux yeux !
La choſe en deux points réſumée,
En deux mots ſe peut exprimer :
Votre ſort ſera d'être aimée ;
Et le nôtre de vous aimer.



Mademoiselle KNESBECK, faisant signe du doigt à Mademoiselle ULRICH STROMFELDT, peinte, comme est dit ci-devant, en Jardinière, & dont elle est le pendant.

L'Aspic est souvent sous la fleur :
Jardinière point de foiblesse!
N'ouvrez pas ce papier, de peur
Qu'Amour n'en sorte, & ne vous blesse.

Mademoiselle AGNÈS STROMFELDT, peinte en Distraite.

QUi peut, à chaque instant, distraire cette Belle?
C'est l'Amour, ou j'y suis trompé.
Un esprit si distrait en elle,
Dénote un cœur bien occupé.

Mademoiselle LIEVEN, en Frileuse, un bonnet à la Dragonne en tête, & un jeu de Cartes en main.

ALlons, Messieurs, jouons! grand feu!
Je m'en escrime à la dragonne :
Je ne fais quartier à personne.
Qui veut mettre son cœur au jeu?
Je gage de gagner; & je gage en friponne.

Mademoiselle TAUBE, *en Folie, une Marotte à la main.*

UN jour aux fêtes de Thalie,
En un Rat, changeant son Hibou,
Minerve parut si jolie,
Sous le masque de la folie,
Que tout l'Olympe en devint fou.

Mademoiselle TORNFLICHT, *en Crieuse de Marmotte.*

LE Petit Dieu qui fait le bonheur de la vie,
Dans votre cœur mal conseillé,
Est une Marmotte endormie:
Mais dans vos yeux, belle Sylvie,
C'est un Marmot bien éveillé.

Mademoiselle LÖVEN, *en Marchande de Modes.*

TOus ces enfans de l'art, nouveaux nés parmi nous,
Objets passagers de nos goûts,
Dans peu seront vieux comme Hérode:
L'unique don de plaire en vous,
Ne passera jamais de mode.

Madame la Comtesse de SPARRE, *en Rêveuse.*

DAns cette rêverie extrême,
Près de nous, vous semblez n'être point avec
nous.
Que fait-on? Peut-être êtes-vous
Avec tout autre que vous-même.

La petite Mademoiselle de SPARRE, *faisant des boules de savon.*

LEs Plaisirs vifs, & les tendres Amours
Vous fileront bientôt de plus beaux jours.
Voici venir une troupe friponne
De Ris plus doux, de Jeux plus séduisans.
Prénez-y garde, & songez-y, Mignonne!
Ce ne sont plus ici des jeux d'enfans.

Mademoiselle de SPARRE, *en Peignoir, & regardant un Cadran, marquant l'heure de midi.*

IL est midi sonné : pour moi je le déclare;
Si j'étois le Soleil, je serois plus jaloux
D'éclairer tous les pas d'une Beauté si rare.
Je ne voudrois jamais me coucher, belle Sparre,
Ni me lever qu'avecque vous.

A MONSIEUR
LE COMTE DE SAINT FLORENTIN.

NOble & digne héritier du rang de ses ayeux,
Intègre, vigilant, affable, officieux,
L'homme d'État en lui s'est fait si bien connoître,
A si bien allié l'agrément aux vertus,
Qu'on ne sait qui l'aime le plus,
Du peuple, des Grands, ou du Maître.

SUR LA MORT
DU MARÉCHAL DE SAXE 1.

DAns le champ desiré du Chef & du Soldat,
Champ de Mars, où MAURICE a remplacé *Turenne*,
La mort au pied du lit de ce grand Capitaine,
La mort tranquille & froide au moment du combat,
Fit briller sa faulx inhumaine.
Approche, viens, dit le Guerrier,

1 La veille de la bataille de FONTENOY, il étoit à la mort, d'une violente rétention. Le jour, tous ses ordres donnés, il traverse, dans une voiture découverte, tous les rangs & le front de l'Armée. Les Anglois nous enfoncèrent; & sans la présence du ROI, & celle du Maréchal de Saxe, la victoire n'étoit plus à nous.

Que ce bras d'Hercule t'apprenne,
Et qui je suis, & ton métier.
A la sourde en effet de son lit approchée,
L'arme fatale, à ces mots,
Par un prodige, arrachée,
Passe à la main du Héros.
A peine l'a-t-il touchée
Que le sang coule à grands flots:
D'Anglois la terre est jonchée;
Cumberland tourne le dos;
Et long-temps vers lui penchée,
La victoire à nos drapeaux
Vole, & demeure attachée.
Tiens, dit MAURICE au monstre, en lui rendant
sa faulx;
LOUIS a vaincu; je respire.
Ici bas, lui ni moi, n'avons plus de rivaux:
Maintenant, que, malgré la rage de détruire,
A l'oubli pour jamais mon nom reste échappé,
Reprends sur moi ton vain empire.
Frappe!... La barbare a frappé.
Saxon, dont la valeur, constamment signalée
Triompha pour nous tant de fois,
Par de trop rigoureuses loix,
Si ta cendre n'est pas mêlée
Avec la cendre de nos Rois,
Ton ombre en est peu désolée!
Le haut renom dont tu jouis,
L'envie enfin muette, oisive & dévoilée,
Nos regrets, & ceux de LOUIS,
Notre cœur & le sien, au fond desquels tu vis,
Est-il un plus beau Mausolée!

A M. D'ANGERVILLIERS,

Pour le remercier d'un riche Vêtement qu'il avoit donné à SARAZIN, *pour jouer* CHRISTIERNE *dans* GUSTAVE.

DOnnez toujours, MONSEIGNEUR:
Vous donnez en homme ſage;
Car, en donnant, votre uſage,
Eſt de garder le meilleur,
Sans en être un bienfaiteur
Moins digne de tout hommage.
Sarazin dans la ſplendeur
Qu'il doit à Votre grandeur,
En eſt un vif témoignage.
Vous donnez à cet Acteur,
D'un Roi le riche équipage:
Et vous en gardez le cœur.

RONDEAU,

A D. P. des Chartreux.

VOus devinez, beau Sire, ainſi qu'un Angel
De Prophétie avez comme eux le don:
Selon vos dits, que la Sageſſe arrange,
Chez Jean BERTAUD, à qui Dieu doit guerdon,
Hier je trouvai chapon de graiſſe étrange.

Or, cuidez-vous que le trouvâmes bon ;
Qu'on mangea tout, jusqu'au dernier lardon ;
Et sans qu'il fût, pour ce, besoin d'orange ?
Vous devinez.

Item ; fut dit, maint joyeux rigodon ;
Mais, direz-vous quand on chante, & qu'on mange,
On doit bien boire. Ah ; dame, ainsi fit-on ;
Très-bien coula le jus de la vendange,
Et ce toujours à la santé de Dom..,
Vous devinez.

VERS

A M. LE COMTE DE SAINT FLORENTIN,

Qui venoit de me faire une grace signalée, quoique, depuis long-tems, je ne lui eusse fait ma Cour.

ENfin je l'ai revu l'Astre qui m'encourage ;
Le Ministre sans morgue, & ce Grand sans orgueil,
Dont, sous le nom de Bel-accueil,
Le Prophête de Mêun nous a tracé l'image :
Je l'ai revu : ce Ministre de paix,
De qui l'on peut compter les jours par les bienfaits,
Et qui, bien que la destinée
Un sceptre à sa main n'ait pas mis,
N'a jamais eu le soir à dire à ses amis :
Amis j'ai perdu ma journée.

Je l'ai revu ce front dégagé du souci
Qui ride & qui jaunit le Visir à Bizance :
Ce front par la gaîté constamment éclairci,
Et que n'a jamais obscurci
Des Supplians nombreux l'importune présence.
Je les revois enfin, ces yeux, où règne aussi
L'aimable urbanité, la rare bienfaisance;
Ces yeux surmontés d'un sourci
Que ne fronça jamais la sotte suffisance :
Je revois en un mot, avant d'avoir passé
Dans l'enclos que le Styx arrose de son onde,
Ce que depuis vingt ans j'ai dit, & j'ai pensé,
Et ce que tous les jours pense & dit tout le monde.

LES QUEUES;

Vision de BINBIN.

A MONSIEUR LE COMTE DE LIVRY,

Le jour de l'An.

PÈre des Dieux, écoutez-moi !
O grand Jupiter ! que par toi,
Mal-à-propos fut condamnée
L'ouverture qu'en bon Censeur,
Momus avoit imaginée,
Tout vis-à-vis de notre cœur !

Quand, pour jamais, tu fermas l'huis

De ce cœur devenu depuis
La tannière de l'artifice :
Si tes ſoins furent obligeans,
Si tu rendis un bon office,
Ce ne fut qu'aux méchantes gens.

Combien de fois, depuis ce temps,
D'ami tendre, & des plus conſtans,
Ai-je traité le fourbe inſigne !
O nature injuſte en ce point !
Faut-il que l'amour ait un ſigne ;
Et que l'amitié n'en ait point !

Que même en pleine obſcurité,
La main ſache la vérité !
Que le tact heureux d'une Belle
Du mari diſtingue l'amant !
Et que l'erreur ſoit éternelle
En faveur de l'ami qui ment !

Quoi ! jamais en fait d'amitié,
Nous ne verrons clair qu'à moitié !
Les cœurs ſeront impénétrables !
Et l'homme par aucun moyen
Ne ſaura donc de ſon ſemblable,
Ce qu'il ſait d'abord de ſon chien ?

Ah, ſi tu voulois, d'un coup d'œil,
Bientôt le vrai, du faux accueil,
Se démêleroit d'une lieue ;
Poſe pour cela de tes mains,
Comme au cu des chiens, une Queue
Au cu des perfides humains.

Plante à nos cus, visiblement,
Cet étendart du sentiment,
Sceptre de la vérité même,
Aiguille du cadran des cœurs;
Mobile pour tout ce qu'on aime;
Immobile par-tout ailleurs.

Long-temps, de ma prière en l'air,
Ayant fatigué Jupiter,
Et Momus appuyant l'affaire:
Las de nos cris, le bon Jupin,
Aux rats du monde imaginaire
Renvoya Momus & Binbin.

Les rats se saisirent de nous.
Qu'on se figure les deux fous
Ravis, par ces rats, en extase,
Et montés à califourchon
Sur la 1 Cavale, dont Pégase
Fit triompher Bellérophon.

Mon esprit, souvenez-vous-en,
Ce fut un premier jour de l'an,
Que nous arriva l'aventure:
Jour, où l'on voit de toutes parts,
La politesse, & l'imposture
Redoubler de zèle & d'égards.

Mes yeux en cette occasion,
Libres de toute illusion
Et des brouillards de la matière,

---

1 La Chimère.

Depuis le matin jusqu'au soir!
Virent l'homme, ayant par derrière,
Ce que je brûlois tant d'y voir.

Une Queue élevée en rond,
Comme nos Sibériens l'ont;
De l'ame fidelle interprête;
Tenant au cœur par des ressorts
Dont jamais le jeu ne se prête,
Au manége d'un faux dehors.

Que cette Queue opéra bien!
Je reconnus alors combien
Aimer est chose peu commune:
De mille en l'air, deçà, delà,
A peine en vois-je mouvoir une:
Encor, c'étoit cahin, caha.

Voisins, Parens, Amis, chacun
Maudissant l'usage importun,
Gaîment, tranchoit du bon Apôtre:
Vous eussiez vu tous ces pervers
Accourir de loin l'un à l'autre,
Queue abattue, & bras ouverts.

Si la Queue, à la ville, aux champs,
Où les hommes sont moins méchans,
Etoit ainsi paralytique;
Jugez de sa roideur en Cour;
Où la fraude & la politique,
Règnent par-tout, même en Amour.

Ministres, Princes, Rois, Puissans,
Aux pieds de qui, chargé d'encens,

Il n'eſt perſonne qui ne courre ;
Vous qu'ici-bas, comme les Dieux,
Un cercle adorateur entoure,
Que n'aviez-vous alors mes yeux !

Trève de propos ſéduiſans !
Euſſiez-vous dit aux Courtiſans ;
Pour me donner des certitudes,
MESSIEURS, tournez-moi les talons !
Ou, pour cacher vos turpitudes,
Sortez, plutôt à reculons.

Momus me dit : quand on verra
De tous ces jolis Seigneurs-là
La Queue un moment ſe débattre,
Sois sûr que l'on verra ſoudain
Celle du Cheval d'HENRI QUATRE,
Jouer au gré d'un vent badin.

Pourtant, n'en déplaiſe à Momus,
Qui tranche du *Noſtradamus*,
J'y vis un ou deux hommes rares,
Dont le cœur droit & non ſuſpect
De ces climats doux & barbares
N'ont pas reſpiré l'air infect.

Parmi cent Chevaliers courtois,
Sur ventre & dos, comme nos Rois,
Arborant une zone bleue,
Je te vis, comme un des plus francs,
COMTE, agilement battre queue,
A des Petits, comme à des grands.

Tu la remuas pour LOUIS ;

Pour un de tes dignes 1 Amis,
Qui défend qu'en vers je le nomme :
Tu m'apperçus même en ce lieu,
Et pour moi daignas, en brave homme,
De loin la remuer un peu.

En toi brillent, tout bien compté,
Honneur, Justice, Humanité.
D'abord l'honneur, ta loi suprême,
Te fait aimer ton Souverain;
La Justice, un ami qui t'aime;
Et l'humanité, ton Binbin.

Cher Comte, aussi, bon jour, bon an!
Je te jure sur ton ruban,
Et sur la mémoire de feue
Moustache 2, que ton œil pleura,
Que ton Binbin te battra Queue,
Tant que l'ame au corps lui battra.

---

1 M. le Comte de MAUREPAS, à qui j'ai dédié la *METROMANIE*, que les Comédiens avoient refusée, & qu'il fit jouer d'autorité. Ils en furent si fâchés, qu'après la nouveauté, ils furent dix ans sans la jouer; & qu'elle seroit oubliée, si GRANDVAL n'en eût proposé la reprise, où il triompha, & triomphe encore.

2 Jolie Chienne qui venoit de mourir.



INGÉNIEUX BOUTS-RIMÉS,

Donnés par LA MOTTE, & remplis mille & mille fois.

Que de balivernes......... Voilà ;
Avec la Diable d'.............. Isabelle
Ta rime en sa, ta rime en..... La
Corbleu, tu nous la bailles..... Belle.

Mon tonneau seroit bu........ Déjà.
Vois ce vin, comme il........ Étincelle :
Tope à Catin qui le ver....... Sa,
Hem ! est-ce du jus de........ Prunelle ?

Donne : j'en prends tant qu'on m'en Offre :
Rasade encor ? Que je la...... Coffre.
Alte-là ! ma foi je suis......... Plein.

Comme un feuillet de la...... Pucelle ;
Un coup m'endormiroit........ Soudain ;
Sortons... non, restons, je..... Chancelle.



A MONSIEUR
L'ABBÉ LE GENDRE,

En remerciement d'une Courte-pointe d'Indienne.

REmercions du moins les gens :
Eh bien donc, je vous remercie,
Et mille graces je vous rends.
La Courte-pointe eſt très-jolie.

On y voit régner deux couleurs :
Le blanc, & le bleu, mes délices :
L'un & l'autre formant des fleurs ;
Et fleurs qu'arrangea le caprice.

L'ordre, les fleurs, le blanc, le bleu,
Le tout forme un joli ſymbole :
Ce ſera mon tréſor, parbleu,
Tout ne valût-il qu'une obole !

Le bleu, c'eſt la couleur des Cieux ;
Le blanc eſt celle de la joie :
Les fleurs annoncent tout au mieux,
Les rats à qui l'homme eſt en proie.

J'ai donc rats, lumière, & gaîté,
Votre don m'en eſt un préſage :
Il vient à point en vérité ;
Car je ſuis triſte, aveugle & ſage.

A MON SECOND BIENFAITEUR,

Encore anonyme depuis 16 *ans* 1.

O Noble générosité,
Vertu digne du diadême;
Qui rapproches l'humanité,
De la Divinité suprême!
De l'âge heureux du siècle d'or
Reste précieux, reste unique,
Au fond de quelque ame héroïque,
Ainsi vous existez encor.
Par une faveur peu commune,
J'en ai 2 vingt-cinq preuves pour une:
Assûrément vous existez.
Montrez à ma reconnoissance
La belle ame, où vous habitez?
A ce soin de fuir la lumière,
Soin si rare en ce siècle-ci,
Je vous reconnois toute entière,
Et ne vous goûte qu'à demi.

---

1 Voyez ci-après ma Lettre à M. Rainal, alors Auteur du Mercure.

2 Dans la maladie fâcheuse & longue de ma Femme, du caractère le plus estimable, le plus égal, & le plus sensé, tombée tout-à-coup en démence, on me fit tenir adroitement un rouleau de 25 louis, précurseurs d'un contrat de 600 livres de rente, qu'on me fit signer quelques jours après, comme ayant à cet effet réalisé 2000 écus à l'Hôtel de Condé, où l'on empruntoit deux millions à rente viagère.

POUR LE MÊME.

O De l'esprit humain bizarre insuffisance
N'exprime-t-on le mieux, que ce qu'on sent l
moins:
Est-ce dans les plus grands besoins
Qu'il devroit manquer de puissance!
Je l'éprouve aux transports resserrés dans mon
cœur:
La plus vive reconnoissance,
Comme la plus vive douleur,
N'a pas le don de l'éloquence:
Encore sur le bienfait
Auquel je suis si sensible,
Pour me rendre plus muet,
Le rare & généreux trait
Part d'une main invisible!
Tel aux rives du Nil, l'Egyptien brûlé
Des rayons du flambeau du monde
Sur sa prairie aride & moribonde,
Et sur son champ stérile & désolé,
Du fleuve bienfaisant voit se répandre l'onde:
Tel, heureux & content au sein
De sa retraite, où tout abonde,
Il rend hommage à la source féconde
Qu'il bénit, qu'il recherche, & qu'il recherche
en vain.
Cette source secourable
Pour lui reste encor dessous
Le voile épais & jaloux
D'un mystère impénétrable;
Mais d'un mystère bien doux!

A MONSIEUR

L'AMBASSADEUR DE POLOGNE

A LA HAYE.

Ces Vers furent faits, & lui furent adressés sur le champ, de chez des Dames Hollandoises, où m'avoit trouvé son Domestique, & qui me retenoient à dîner, malgré moi, & malgré sa lettre très-pressante, quoique je leur remontrasse que c'étoit un second refus qu'elles me forçoient de lui faire.

O Sage & gracieux Ministre,
Je ne suis pas encor des vôtres aujourd'hui !
Quelque étoile maudite a lui,
Ou quelque Comète sinistre
Influoit au moment de ma nativité.
Hélas! par tous les Dieux, à leurs célestes tables,
Si j'avois, quelque jour, l'honneur d'être invité,
Tel seroit l'ascendant de mon Astre empesté,
Que j'irois, ce jour-là, dîner à tous les Diables !
Très-innocent, l'autre jour,
Je parus déjà coupable :
Victime d'un même tour,
Je parois inexcusable ;
J'éprouve un revers semblable.
Je me rangeois à mon devoir,
Si devoir le plaisir se nomme ;
Plus gai que le plus heureux homme,
A votre table on m'alloit voir :

Quand, au mépris des privileges
D'un étranger en temps de paix,
Entre quatre murs sacriléges,
Je me trouve mis aux arrêts
De la politesse hautaine,
Et les *je le veux* engageans
D'une puissance souveraine,
Qui se moque du droit des gens;
Et son premier mot dit, ne veut pas qu'on réponde;
Et devant qui les saufs-conduits
De 1 Jean, de 2 George, & de Louis,
Des Rois du Nord, & de Golconde,
Ne sont que des chiffons qu'en vain j'aurois produits:
Puissance tyranique, habile & redoutée,
Que vous n'avez jamais représentée,
Et qui vous a pourtant donné bien de l'emploi,
Dont votre Excellence, je croi,
S'est d'aussi bon cœur acquittée,
Qu'elle a fait de tous ceux dont l'honora son Roi.
Reconnoissez à cette image,
Ce Sexe 3 opiniâtre, absolu, séduisant,
Qui nous met dans l'esclavage,
Et qui, tout en s'amusant,
Sait se faire un complaisant,

---

1 Le Roi de Portugal de ce temps-là.

2 Le Roi d'Angleterre.

3 Quand je sonnai, pour avoir de la bougie, & pour cacheter, les Dames, qui m'avoient enfermé, entrèrent, & voulurent voir ce que j'avois écrit. Elles en furent scandalisées, au point de me permettre presque de sortir; & sans deux ou trois, qui n'en furent que plus curieuses de ma compagnie, j'avois mon congé.

De l'homme le plus ſauvage.
Mon Dieu ! le beau conte en l'air,
Que ce Paradis qu'*Homère*
Plante au milieu de la Mer,
Et nomme Iſle de Cythère !
Pour moi, je le nomme Enfer :
C'eſt une franche galère,
Et j'aimerois mieux Alger.

RONDEAU.

Pour un FINANCIER, *qui me demandoit un* Rondeau, *en réponſe d'un autre qu'on lui avoit envoyé, le jour de Saint Antoine, ſa Fête.*

DE SAINT ANTOINE, exemple des Hermites,
Feu mon Parrain me donna le ſurnom :
Onc, il ne fut de ces porte-guignon,
Lorgneurs du Sexe, écumeurs de marmites ;
Tels que l'étoient Frèr-Luce & Frèr-Oignon.

Il fut pieux, ſimple, modeſte & bon :
Et fit très-bien. Mais moi, pour tous mérites,
J'ai ſeulement la ſimpleſſe & le nom,
De SAINT ANTOINE.

Honneur & gloire au *Saint* ! mais quand vous fites,
Pour moi chétif, un bouquet ſi mignon,
Par Apollon & ſes Neuf Favorites !
C'étoit bien là jetter vos marguerites,
Et les ſemer devant le compagnon
De SAINT ANTOINE !

PLACET

A S. A. MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE SOUBISE,

*Pour M. C**, qui désiroit être le Bibliothécaire du* PRINCE.

SOn ALTESSE demande un Bibliothécaire :
En indiquer un bon, n'est pas petite affaire.
Il doit joindre à la fois littérature & goût,
Assiduité, zèle, un grand ordre sur-tout,
Et tel que, par exemple, en cherchant l'Iliade
La main tombe dessus, en pleine obscurité,
Et n'empoigne pas à côté
L'indécente *Pucelle*, ou la froide *Henriade* ;
Et que de même, en sûreté,
A minuit, si l'on veut, sans flambeau ni lanterne,
Tout à travers la quantité
De nos Philosophes modernes,
On trouve au premier tact ceux de l'antiquité.
Ainsi du reste. En quoi, grace au long exercice,
Je ne suis rien moins que Novice.
Le Prince en daignat-il quelque temps essayer!
Je ne demande pour loyer
De ce laborieux office,
Que la gloire de vivre & d'être à son service.
Mais ces trois vers ne sont bons qu'à rayer,
Et méritent qu'on me réponde :

Ton

Ton intérêt s'égare en croyant égayer.
Tout l'or du Paragai, du Pérou, de Golconde;
Tous les honoraires du monde,
Pourroient-ils de ta peine aussi bien te payer
Que ce noble service où ton espoir se fonde?

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG,

En lui envoyant mon DYTHIRAMBE, *qu'elle me reprochoit de ne lui avoir pas envoyé avec les* CHANSONS. *Elle accompagnoit ce second Billet du présent de deux beaux Perroquets de porcelaine de la Chine.*

BElle Duchesse, excusez, si PIRON
Ne vous présenta pas son Ode:
Il a craint d'être un incommode,
En la joignant à la Chanson.
J'en jure par les Sœurs que nous voyons s'ébattre
Sur le Pinde au nombre de Neuf.
Voyant dans votre cour le Chantre d'HENRI-QUATRE,
J'ai cru n'être à vos yeux qu'un Chantre de Pont-Neuf.
Parlerai-je sans enveloppe?
Je suis intimidé par mon mauvais succès 1;

1 CORTÈS venoit de tomber.

Vos beaux yeux se plaisoient à pleurer chez
Mérope;
Et votre belle bouche à bâiller chez *Cortès*;
Vous m'avez coupé bras & jambe.
Car enfin ce *Cortès* est mon plus bel exploit;
Et quiconque l'a trouvé froid,
Doit geler à mon *Dythirambe*.
Mais que j'aime à présent, au comble du bonheur,
A me rappeller ma disgrace!
De *Cortès* & de son malheur,
Qu'aujourd'hui vos bontés effacent bien la trace!
J'ai baisé, rebaisé vos deux jolis paquets;
En m'écriant au fort de mon extase;
Ah, si je suis mal en Pégase,
Me voilà bien en Perroquets!

A MONSEIGNEUR
LE COMTE DE S. FLORENTIN,

Le jour de Saint LOUIS, sa Fête.

UN jour, (n'importe quelle année a;
Encor moins l'endroit où ce fut;
Suffit que ce fut la journée,
Et l'endroit où ma destinée
M'attendoit au port du salut.)
Ce jour donc, en des lieux, présens à ma mémoire,
Certain jeune Seigneur s'offrit à mes regards,

---

a Il y avoit au moins 35 ans.

Frais, doux, riant, beau, noble, aimable à tous égards,
Et tel que la santé le fait briller encore,
A l'épiderme près qu'il s'est laissé grêler,
Faute, dès sa première aurore,
De s'être fait inoculer.
Devinoit-on votre doctrine,
Illustres amis du prochain,
Vigilant & docte *Tronchin*,
Sage & savant la *Condamine* ?
Pour ce Seigneur des plus charmans,
Je sentis naître en moi, dès les premiers momens,
Cette amitié naïve, humble, pure & sincère,
Que du profond respect la loi la plus sévère,
Ne nous défend point pour les Grands,
Quand leur grandeur est familière.
Dès-lors, quoiqu'accablé de travail & d'ennuis,
Son bonheur occupa mon ame toute entière,
Et tout peu dévot que je suis,
Pour sa prospérité je me mis en prière;
Et je m'y mettrois jours & nuits.
Ce ne sont point ici des feintes:
Son intérêt tout seul, vrai, comme je le dis,
Faisant mon espoir & mes craintes,
Me firent invoquer pour lui toutes les Saintes;
Et tous les Saints du Paradis.
Je n'eus pas regret à ma peine.
D'un très-grand Saint mes vœux furent ouïs,
Car ce n'étoit un Saint à la douzaine;
Mais le glorieux Saint Louis.
Celui-ci, de nos Rois la souche,
Eut à peine entendu pour qui
J'importunois le Ciel ainsi,
Que ces mots consacrés sortirent de sa bouche:

» Je le connois & l'aime, il m'a pour son Patron
» Et je ne le suis de personne
» Plus digne de porter le nom
» Du Roi qui porte ma Couronne.
» Comblons les vœux du Suppliant.
» Nature a déjà fait le plus fort de l'ouvrage:
» Naissance, caractère, honorable héritage,
» D'avance, tout cela vint au Comte en dormant;
» Je me charge du reste : en Patron tout-puissant,
» Je veux qu'il ait tous biens; tous honneurs en partage;
» Qu'à son Maître sur-tout, à son Roi *Bien-Aimé*,
» Il soit cher à jamais; & que ses destinées,
» Aillent au-delà des années
» Du vieux Nestor ». Binbin charmé,
Fit au glorieux Saint, profonde révérence,
Et le remercia d'un cœur tout enflammé.
Je vis depuis en assurance;
En quoi certes, je fais très-bien,
Puisque à cette douce espérance,
J'éprouve qu'il ne manque rien.

Comte, voilà les vœux que, pour vous, fait sans cesse
Ma respectueuse tendresse.
Hélas! pour éclater c'est là son seul moyen!
Je chante le Patron d'un Ministre adorable,
Bienfaisant, généreux, affable:
L'aise, où je vis est son miracle.
Par lui, mon eau se change en vin,
La dure en lit, la pierre en pain,
Et mon bouge en un tabernacle,
Où résident Paix, Jeux, & Ris:

Car enfin, ſans lui, n'en déplaiſe
Au pauvre bon Saint Alexis,
Dont j'eus le nom quand je naquis,
Je vivrois fort mal à mon aiſe!

RONDEAU

A MONSIEUR

L. C. D. S. F.

Pour une Dame qui lui devoit envoyer des Étrennes le lendemain, & qui me donna la jolie commiſſion de les lui annoncer, ſans me vouloir dire, non plus qu'à lui, ce que ce ſeroit.

OR, devinez quel eſt le Grand en France,
Que bien du monde aime un peu plus que ſoi.
C'eſt MONSEIGNEUR, c'eſt à ſon Excellence,
Que, d'un tribut dont voici l'échéance,
Demain matin on doit faire l'envoi.
Juſqu'à demain tenez-vous clos & coi,
Et d'ici-là, vivez en eſpérance,
Demain, ſans faute, on vous enverra: quoi?
Or, devinez.

Le tendre cœur, chargé de cet emploi,
Eſt un cœur gai, de votre connoiſſance;
Un cœur, ſur qui vous dominez en Roi,
Plein de reſpect & de reconnoiſſance.
Ah! c'eſt Binbin! nenni. Qui donc? C'eſt moi.
Or, devinez.

BALLADE,

A MONSIEUR LE COMTE DE S. F.

Qui venoit d'avoir le Cordon Bleu.

OIseau bleu, *couleur du temps* 1;
Vole à moi promptement!
Tendre & seulette, ainsi parloit Florine,
Toutes les nuits dans la tour de Grognon.
Le bleu pour elle, étoit couleur divine;
La rose, au prix, n'étoit que peau d'oignon:
C'est que le bleu coloroit le plumage
De son Amant, devenu bel oiseau.
Laissant-là donc & quenouille & fuseau,
La Belle aux vents confioit ce message:
OISEAU BLEU, *couleur du temps*,
Vole à moi promptement!

Tout aussitôt dans la forêt voisine,
L'Oiseau venoit des rives du Lignon;
Là sur un Hêtre, ou sur une Aubépine,
Près de la Tour se perchoit le mignon:
Car il craignoit le chaudron, ou la cage.
Dame Grognon en vouloit à sa peau;

1 Voyez les *Contes des Fées* de Madame de LAUNOI, à *l'Oiseau bleu*.

Si, qu'il falloit, que pour dernier appeau,
De la fenêtre on lui criât : courage !
OISEAU BLEU, *couleur du temps*,
Vole à moi promptement !

Il y voloit adonc ; & j'imagine
Le joli train d'elle & du compagnon.
Le bec à bec aiſément ſe devine :
L'Amour fidèle étoit le maquignon.
Puis le matin, bon jour, & bon voyage !
Diſoit Florine à l'ailé Damoiſeau :
Adieu le jour, garde-toi du réſeau !
Et cette nuit, à moins d'un gros orage,
OISEAU BLEU, *couleur du temps*,
Vole à moi promptement !

Or ce matin *** & ſa couſine,
Couple d'albâtre, excepté le tignon,
Couple peu gras, mais dont la palatine
N'en cache pas un moins joli chignon ;
Ce couple, dis-je, a, tous les jours, fait rage
Des quatre pieds, ſur un bruit tout nouveau,
Qui d'aiſe auſſi trouble plus d'un cerveau ;
Tous ont crié cent fois & davantage :
OISEAU BLEU, *couleur du temps*,
Vole à nous promptement



ENVOI

PRince, souris à la Muse enfantine
De ton Binbin, rimailleur Bourguignon;
De qui les vœux ne portent pas guignon:
Témoin l'azur qui croise ta poitrine.
Jà [1] Petit-Gris, ne sera plus ton nom:
De beau Turquin le nom l'on te destine.
OISEAU BLEU, *couleur du temps*,
Vole à nous promptement!

[1] Ç'avoit été jusqu'alors son nom de société.

A MONSIEUR
LE COMTE DE S. FLORENTIN.

AMour du Citoyen, des Grands & du Monarque,
Grace à votre courage, enfin
L'Art vient de vous sauver du ciseau de la Parque,
Et remet dans son cours votre noble destin.
Vous avez coûté bien des larmes!
Plus d'un visage en fut baigné,
Et plus d'un cœur en a saigné.
Victoire; en un mot, plus d'alarmes!
La tempête est finie, & le port est gagné.
D'une santé nouvelle, en paix goûtez les charmes;
Heureux, & vous & nous, que des brusques débris

De la plus brutale des armes,
Il ne vous en soit pas encore plus mal pris.
Du reste, vous avez l'ame forte & paisible :
La preuve en vient assez d'éclater devant nous.
Voyez donc sans regret l'effet du coup terrible
Qui nous a tant alarmés tous.
Ne vous laisse-t-il pas, tant vous soit-il nuisible,
Un dédommagement bien doux !
Le témoignage infaillible,
Rare, public, & sensible,
De l'amour qu'on a pour vous !

Monseigneur le Comte de SAINT FLORENTIN, *ayant eu la bonté de m'écrire que le* ROI *m'avoit accordé une pension sur le* MERCURE, *je lui envoyai, sur le champ, en réponse, les vers suivans, sur lesquels il ne faut chercher ni mettre d'air ; car ce n'est rien moins qu'une Chanson.*

CElui qui me donna la vie,
En mourant ne me laissa rien.
Bon appetit, niaiserie,
Et gaîté, furent tout mon bien.

Une Epouse habile & bien née
M'affila tant soit peu le bec ;
Mais, du reste peu fortunée,
Ne me laissa que du pain sec.

Un SEIGNEUR d'exquise mémoire,
Ne voulant pas que son Binbin,

Mangeât ce peu de pain sans boire,
Chez *Mirey* me laissa du vin.

Un INCONNU, non moins aimable,
Voulut que j'eusse, à ses dépens,
De quoi mettre couteau sur table,
Et me renta de six cens francs.

Vous, MONSEIGNEUR, pour autre chose
Qui pouvoit me manquer encor,
De ma bourse, en triplant la dose,
Vous venez de faire un puits d'or.

Voilà cinq bienfaits d'importance;
Et je n'ai rien pour prix, sinon
Un cœur plein de reconnoissance.
Le partagerai-je en cinq? Non.

Mon cœur étoit une Tontine,
Où quiconque a mis son denier,
Hors vous, en Paradis festine;
Ayez tout comme le dernier.



A MONSIEUR
LE COMTE DE S. F.
DIALOGUE.

APOLLON ET BINBIN.

APOLLON.

Que viens-tu, pauvre vieux Binbin,
Chercher encore sur mes terres ?

BINBIN.

Un petit bouquet, pour demain.

APOLLON.

Tiens, voilà les clefs du jardin :
Ouvre ; regarde nos parterres,
Tu vas les voir en bel état.
Tes Confrères ont mis bon ordre
A ce que rien ne t'y restât.

BINBIN.

Ah, bon Dieu ! quel affreux dégât !
Vit-on jamais un tel désordre ?
Mais, vraiment, voilà qui fait peur !
Ce n'est par-tout que ronce, épine,
Je ne vois plus laurier ni fleur :
Ce n'est que friche, que ruine ;
Certes, votre double colline

A l'air d'une terre en désert;
Vous-même, vous avez la mine
D'un Dieu, moins que d'un Jean-farine :
Vous n'avez de voix qu'un fifflet;
Pour cothurne, qu'une botine;
Pour trompette, qu'un flageolet:
Pégase n'est plus qu'un criquet;
Son vol, que celui d'un Coq-d'inde.
Ma vue est-elle au berniquet?
Suis-je à Mont-Martre, ou sur le Pinde?
Pégase devenu Dindon;
Et Phébus un vieux Sarpédon!
Hélas, comme tout se dégrade!

APOLLON.

Le temps détruit tout, Camarade.
A qui jamais fit-il pardon?
Oui, le Parnasse est bien malade!
Je laisse tout à l'abandon.
Il n'est si petit Mirmidon,
Sans esprit, talent, feu, ni don,
Qui n'y grimpe, & ne l'escalade.
Notre *Corneille* est un Pradon;
Toi-même, dont la Muse fade
N'a, pour chant, qu'à peine un fredon,
N'es-tu pas notre Benserade?

BINBIN.

Grand-merci, du petit lardon.
Quoi? Tout vous déserte & s'évade!
Quoi, l'Auteur de la *Henriade*,
Et celui de *Timoleon* ......

APOLLON.

Tombés de cacade en cacade;

Et sans mords, ni bride & bridon;
Comme le reste, à grand randon
Se jetant à la débandade
Dans le bourbier, par accolade,
Là-bas ont planté le bourdon;
Et laissé pour toute salade,
Dans nos potagers, du chardon.
Encore bien qu'il y foisonne,
Ma part n'est-elle pas trop bonne,
Parce qu'il en faut à l'excès,
Pour la double & triple Couronne
Que tous les jours je leur en fais.

BINBIN.

Si faut-il qu'un peu je gazouille :
Soufflez-moi du moins quelques vers,
Seulement, quelques petits airs!
M'en irai-je d'ici bredouille?

APOLLON.

Rien ne peut t'arriver de mieux,
Eh, lasse-toi d'être ennuyeux!
Crois-tu tes rimes bien chéries,
Et le monde bien curieux
De tes folles binbineries.
Et de ces riens fastidieux,
Qu'aux jours de l'an, pour leurs étrennes,
Et des fêtes, pour leurs bouquets,
Les Louis, & les Madeleines,
De toi recevoient par paquets?
Ami, point d'illusions vaines!
Rabats un peu de ton caquet.

Une 1 Chanson de Perroquet
Les amusoit plus que les tiennes.
S'il t'en vint de riches aubaines,
Ne vas pas croire là-dessus,
Que ce fut parce que tu plûs;
Ni qu'on prisât beaucoup tes peines;
Mais pour que tu n'en prisses plus
A fatiguer, en croyant plaire.
M'expliquerai-je nettement?
On 2 te payoit si largement,
Non pour chanter, mais pour te taire.
Laisse donc de vains complimens,
Et t'en tiens aux purs sentimens:
Je l'ai dit: tu ne peux mieux faire.

BINBIN.

Je baisse la tête, & vous crois:
Ainsi, pour la dernière fois,
J'aurai donc bu dans l'Hypocrène:
Adieu donc étrennes, bouquets.
(Je n'y renonce pas sans peine:)
Adieu le Pinde & ses bosquets.
L'âge aussi-bien glaçant ma veine,
M'ôte la voix, le pouls, l'haleine,
Je n'attends plus que des Ciprès.

---

1 Ils avoient des Perroquets à centaines, & des plus merveilleux pour parler & pour chanter très-réguliérement des Chansons. Il y en avoit toujours quarante dans la sale à manger, à qui je ne pardonne point de m'avoir cent & cent fois enlevé l'attention de mes Auditeurs, & leurs applaudissemens.

2 M. le C. de S. F. venoit de me faire donner 2000 l. de pension sur le Mercure.

JOUR DE L'AN,

A MONSIEUR

LE COMTE DE S. F.

SEpt cent cinquante cinq passé,
J'ai voulu revoir ma dépense;
Et Dieu sait ce que j'ai pensé!
Dieu sait encor ce que je pense,
Voyant ce que j'ai dépensé!

Quelle nouveauté! quelle aisance!
Servi, repu, vêtu, chauffé,
Bon lit, bon feu, bonnes denrées;
Et robes, & langues fourées:
Bon Dieu! d'où me vient tout cela?
A moi, depuis trente ans en çà,
Sans feu, ni lieu, ventre, ni veste;
A moi, sans cesse au qui-va-là,
Vis-à-vis de l'affreuse peste,
Que la Misère on appella:
Que j'appelle, moi, la Mégère,
L'horreur, le fléau, l'Attila
Des pauvres humains de ma sphère,
Et l'inévitable vipère,
Qu'entre la rime & la raison,
Sous l'herbe du sacré Vallon,
Cacha la vanité légère.

D'où me vient donc un tel secours?

Et la merveilleuse besogne
Qui change mon Brie en Bourgogne,
Et mon drap d'Elbœuf en velours;
D'où? C'est-là le beau de l'affaire:
C'est bien ici le vrai bonheur,
Qu'à tous les autres je préfère.
Tout cela me vient d'un Seigneur,
L'honneur vivant du Ministère,
Dont la précieuse amitié
Vaut mieux, & mieux d'outre moitié,
Que tout le bien qu'elle peut faire:
Quoique ce bien soit quelquefois,
(Témoin ce que j'en viens d'écrire)
Tel que celui que font les Rois,
Quand le cœur veut bien leur en dire.

Aussi ne sais-je bonnement,
Lequel des deux, quand bien j'y pense,
A dans mon cœur la préséance,
Du tendre & parfait dévouement,
Ou de l'humble reconnoissance.

A MADAME

DE BOULLONGNE, la jeune.

En lui envoyant un marbre, ou Serre-papiers d'un morceau de jaspe, qui figure un coussin sur lequel est un petit chien, fait d'une perle, avec un collier & des pendans d'oreilles de diamans.

LEs Oracles de la Sybille,
Qu'une flamme céleste embrâsa si souvent,
Les écrits précieux de cette femme habile,
Qui conduisit là-bas, & qui marchoit devant
Le pieux Héros de *Virgile*,
Sont des écrits perdus, que pleure le savant.
Le remède eût été facile:
C'est faute de ce meuble utile,
Qu'autant en emporta le vent.
Réparons de si grands dommages.
Belle Daphné, voici de quoi les éviter.
Ce jaspe sauvera vos écrits de l'outrage
Des vents qui par malheur pourroient les emporter.
Ne perdons, s'il se peut, pas un de vos ouvrages,
Pour n'avoir désormais plus rien à regretter.



RONDEAU.

Vivent les Bruns, en dépit des Blondins!
Vive la Brune, en dépit de la Blonde!
Dans tes tournois, dis-nous, Dieux des Jardins,
Des deux couleurs laquelle est plus féconde;
En beaux faits d'arme & gentils Paladins?

Blonde aura bien beaux doigts incarnadins,
Blonds auront bien jolis airs grenadins;
Mais quant au point où ta gloire se fonde,
Vivent les Bruns!

Du Ciel un jour laissant les Citadins
Vénus tâta des galans de ce monde:
Pour tous les Blonds elle n'eut que dédains;
Si qu'on l'ouït, en finissant sa ronde,
Dire tout haut & se plaignant des reins,
Vivent les Bruns!



RONDEAU.

A deux jeunes Epoux qui ne couchoient pas encore ensemble, en leur envoyant une Estampe de B. Picard, *représentant un jeune Epoux menant l'Epousée au lit nuptial.*

CE que j'ai vu, de ce que je verrai,
Jeunes Epoux, est un gage assuré.
J'ai vu, sur vous, Amour étendre l'aile,
Et vous lier d'une chaîne éternelle,
Sans que le nœud fût tout à fait serré.

J'ai vu l'Autel de Héros entouré,
De sa main même un d'eux l'avoit paré.
Thétis, ta noce en pompe étala-t-elle
Ce que j'ai vu ?

En songe après j'ai vu tout préparé,
Flambeaux, parfums, bouquets, lit décoré,
Amours au pied, en l'air, dans la ruelle.
Tenez, voyez, l'image est très-fidelle :
Précisément est ici figuré
Ce que j'ai vu.



RONDEAU

A MADEMOISELLE P***,

Que je surpris mettant sa chemise.

Et cætera, qui pro quo, récipé,
Sont trois fléaux qu'on compte dans le monde:
Mais qui verroit à nud, développé,
Le gentil corps de ma divine blonde
En sauroit quatre, ou je suis bien trompé.

Car n'est aucun, tant seroit-il huppé,
Qui, comme moi, n'auroit le cœur happé,
S'il avoit vu son sein, sa cuisse ronde,
Et cætera.

D'un trait mortel alors on est frappé :
Rien n'en guérit la blessure profonde :
Heureux (dit s'il, qui vient d'être attrapé)
L'Epoux qui doit, sans que la Belle en gronde,
Jouir un jour, entre ses bras campé,
Et cætera.



RONDEAU.

ET *cætera, qui pro quo, récipé*
Sont, comme on dit, les trois fléaux du monde;
Un quatrième au calcul échappé,
C'est le beau corps de Dame Florimonde;
Du haut en bas à nud développé.

Car, n'est aucun, fût-il aussi huppé
Que d'Arbrissel, qui n'ait le cœur happé,
Voyant ses bras, son sein, sa cuisse ronde;
Et cætera.

Or, à sa porte en vain nul n'a frappé.
Il n'est petit ni grand qui s'y morfonde:
A tous elle ouvre, & sur le canapé
On vous l'étend d'abord, sans qu'elle en gronde:
Puis vous gagnez, entre ses bras campé
Et cætera.

ENVOI

D'UN PANIER PAR UN CHIEN A UNE CHIENNE.

(*C'est le Chien qui parle.*)

CHARMANTE Iris, (ouidà, pourquoi
N'oser du nom d'Iris honorer une Chienne?
Ce n'est pas un nom de Chrétienne,
Et je me prétends bien appeller Thirsis, moi;
Thirsis, chez Messieurs les Hommes,

Honteuse de son impuissance,
Prit le parti facile & bas,
D'exposer au siècle où nous sommes,
Les foiblesses de ces grands hommes,
Que d'atteindre on n'espéroit pas;
Contens, ne pouvant les atteindre,
D'oser les rabaisser de prix,
Et par cet air de faux mépris,
De s'achever ainsi de peindre.

A MADAME
LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG,

Qui m'avoit envoyé un Chien, un Chat, & un Perroquet de Porcelaine.

O La gentille posture
Et l'agréable figure
Qu'ont, & le petit Roquet,
Et le petit Chat qui jure,
Et le joli Perroquet!
M'a-t-on dans cette peinture,
Voulu donner mon paquet?
Le Chat, parmi ses images,
N'est pas la mienne, à coup sûr;
J'en prends à témoin deux Sages;
Fontenelle & *Réaumur*.
Eux, des bêtes & des hommes,
Les vrais connoisseurs, je croi.
Qu'ils parlent de bonne foi,
Qu'ils disent combien nous sommes
Différens le Chat & moi.

Je

Je ne veux que la manie
Qui, jour & nuit, ſans repos,
Fait qu'il attente à la vie
De ces joyeux animaux,
Que Mome aime à la folie :
Cette ſeule antipathie,
Comme implacables rivaux,
Tous deux nous différencie.

Et pour les Chiens dont l'envie,
L'inquiétude & les ſoins,
Éterniſent l'inſomnie,
C'eſt mon image encor moins.

Le petit Perroquet reſte :
Voilà mon fait, ſans conteſte.
Toutefois, en vérité,
Tel, on me va méconnoître :
Je ne l'ai jamais été;
Mais, ſans faute je vais l'être :
Car, en chantant aux échos,
D'une voix reconnoiſſante,
La belle main bienfaiſante,
De qui je tiens ces joyaux,
Cette main par moi fût-elle
Placée au-deſſus de celle
Qui la pomme d'or conduit :
Que ſerois-je, pauvre Poëte,
Qu'un Perroquet qui répette
Ce que tout le monde dit ?

ENVOI D'UNE ÉCRITOIRE

A MADEMOISELLE Q***.

J'Enverrois une aiguille à la fille qui coud ;
Une quenouille à la fileuſe ;
Une navette à cette merveilleuſe,
Qui fait des nœuds à table, au cercle, au lit, par-tout :
Un Chapelet à la Religieuſe ;
Mais à celle qui brille entre nos beaux eſprits,
A la dixième Sœur des filles de Mémoire,
Fertile, inépuiſable en excellens écrits,
Que puis-je offrir de mieux qu'une Ecritoire?

A MADAME DE TENCIN,

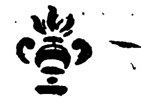
En lui envoyant un Chapeau de paille à Paſſy.

ALlez, Coëffe champêtre, en gentil appareil,
Allez, ſous votre forme & légère & profonde,
Garantir à Paſſy, des ardeurs du Soleil,
Une tête bien ſaine, & chère à bien du monde.
Enorgueilliſſez-vous de l'heureux changement,
Et de l'honneur ſubit que le ſort vous réſerve :
De chapeau de Bergère, il va dans un moment,
Vous métamorphoſer en caſque de Minerve.

Sur le même ſujet, au nom de ſon Cercle.

NOus ſentons, en faiſant du mieux que nous
 pouvons,
Combien encor nous redevons !
Que vous donnons-nous ? Rien qui vaille.
Laiſſons-là tous ces beaux diſcours ;
Nous emportons votre velours,
Et vous préſentons de la paille.
Du reſte, notre droit eſt clair,
Et la repréſaille eſt honnête.
Vous nous couvrez le cul l'Hiver 1 ;
L'Eté, nous vous couvrons la tête.

1 Madame de TENCIN faiſoit préſent à ſes Beaux-Eſprits, tous les ans, de deux aulnes de velours.



MADAME

LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG 1

En lui envoyant ma Chanson de Pont-neuf, qui finit par ce refrain : Vive le Roi, vive le Roi de France,

MA gaillarde Muse, MADAME,
A ces joyeux VIVE LE ROI,
Auroit du meilleur de son ame,
Voulu joindre un petit envoi,
Où l'on eût répété sans cesse:
Vive le DUC, & vive la DUCHESSE!
Mais je voulois faire trop bien:
Malheureusement le temps presse:
D'où s'ensuit que vous n'aurez rien.
Aux pauvres Nymphes du Permesse,
Dont nous sommes les nourrissons,
Il faut, quand elles veulent plaire,
Bien des apprêts, bien des façons;
Elles ne vous ressemblent guères.

1 Ces Vers furent faits sur le champ & remis au Porteur du Billet, par lequel cette Dame me demandoit la folie en question.

SUR LA COMÉDIE DE MÉLANIDE.

PIèce du joyeux *La Chaussée*,
Où *Desfontaines* seul a ri,
Pars, & sous l'aile de Morphée,
Vas te faire lire à *Livri*.
N'opère pas, ô MÉLANIDE
Sur les chevaux, & sur le guide ;
Ne les endors pas en chemin.
Rends-toi vîte à ce bel asyle,
Où tu peux être plus utile,
Que *Dumoutier* ni *Dumoulin*.
Froide, & larmoyante Héroïne,
Ne pense pas que je badine ;
Oui, tu peux, de mon Souverain,
Suspendre les maux & la fin :
Et pendant qu'on dort, ou qu'on dîne,
Tenir la place de Binbin,
Et servir de goutte anodine.
Acheve le gain du procès :
Je t'en aimerois à l'excès.
Sache guérir de l'insomnie ;
Ce seroit le plus grand succès,
Le plus beau succès de ta vie.
D'un succès pareil, je te prie,
Dérobe l'honneur à *Cortès*.

POUR UNE JEUNE ET JOLIE FILLE, *grande & bienfaite, qui boitoit tant soit peu, & n'en étoit que plus aimable.*

QUand l'aîné des enfans de la Divinité
Qui de Pâris obtint le prix de la beauté ;
Quand le Dieu qui toujours m'est présent à l'idée,
Le Dieu charmant, dont le flambeau
Me brûlera jusqu'au tombeau,
De l'huile d'une lampe eut la cuisse échaudée ;
Boiteux, sans en être moins beau,
Et courbé sur son arc, il regagna Cythère.
Là, d'abord, comme on peut penser,
Ce fut à qui viendroit vîte pour le panser ;
Le tout sans bruit, de crainte de sa Mère,
Que ce fils venoit d'offenser.
Mais, qu'est-ce qu'un Enfant! Est-il d'un caractère
A rien souffrir patiemment ?
Il cria (Tu me fais souffrir bien autrement,
Cruel ! & je sais bien me taire !)
Vénus accourut à ses cris.
L'Amour en la voyant, voulut prendre la fuite :
Mais, quand il s'agit d'aller vîte,
Un boiteux est bien entrepris ;
Et celui-ci fut bientôt pris.
Il fallut de Vénus essuyer la tirade.
D'abord, sans répliquer, amour enduroit tout :
Mais cette ennuyeuse algarade
Finit par un trait assez fade,
Qui mit sa patience à bout.
Qu'à marcher il a bonne grace !

Dit la Déeſſe : allez, beau mignon de Cypris,
Joli Dieu des Jeux & des Ris ?
Courez vers mon Epoux : que Vulcain vous embraſſe ;
Il ne dira plus que mon Fils
Lui reſſemble trop peu pour être de ſa race.
Tel que je ſuis, dit-il, je ſuis encore l'Amour,
Et l'empire des cœurs demeure mon partage ;
Vous raillez : mais j'aurai mon tour,
Car, avec mon défaut, telle doit naître un jour,
Qui de tous vos ſujets vous ravira l'hommage.
Il ne menaça pas en vain.
La Nature, il eſt vrai, quoiqu'ouvrière habile ;
Fut lente à ſervir ſon deſſin :
Mais l'incomparable Amarile
Vit le jour, & parut enfin.
Le Ciel, autant qu'il put, la produiſit parfaite.
Cela vint un peu tard, diſons-nous, doucement :
Une beſogne ſi bien faite,
N'eſt pas beſogne d'un moment.
La choſe ne fut que trop prompte ;
La Belle ne parut que trop tôt, pour l'honneur
De la Déeſſe d'Amathonte,
Et pour le repos de mon cœur.
La Nature, à l'Amour, abandonna l'ouvrage :
De tout ce qu'on adore aux Cieux de plus divin,
Vous voyez, lui dit-elle, un parfait aſſemblage ;
Mettez-y la dernière main.
A l'aſpect de ce beau viſage,
Dont le pareil jadis le mit dans l'eſclavage ;
Le ſenſible Dieu s'attendrit :
Son aimable Pſyché lui revint dans l'eſprit.
Il en répandit quelques larmes,
Qui de la jeune Enfant arroſèrent le front ;

Mais ne songeant bientôt qu'à venger son affront,
Il y répandit tous ses charmes ;
Cet air simple, doux & vainqueur,
Dont la tendre finesse engage,
Ce regard, à la fois, séduisant & si sage,
Qui perce innocemment jusques au fond d'un cœur.
De la rose, à la bouche, il donna la couleur ;
Et commandant aux Ris d'aller s'y mettre en cage
Ils y volèrent tous, hormis le Ris moqueur.
Pour effacer Vénus, Amarile étoit faite :
Il ne lui manquoit plus de l'Amour, que le pas,
Et de le lui donner le Dieu ne manqua pas :
Sa vengeance autrement n'eût pas été complette.
Ce don fatal eût déprisé
Toute autre que celle que j'aime :
Mais ce que de sa main l'Amour place lui-même,
Fût-ce un défaut, n'est plus qu'un appas déguisé ;
Témoin les Graces qui la virent,
Et qui toutes trois la suivirent,
Sans que jamais Vénus pût les en détourner.
En vain elle crioit sans cesse :
Quoi ; pour une Mortelle, ainsi m'abandonner ?
C'est moi qui suis votre Maîtresse !
Les Destins, à moi seule ont voulu vous donner !
Cris superflus, plainte inutile !
Déesse, c'en est fait, dirent toutes les trois ;
Jugez d'un esprit plus tranquille,
Et ne blâmez pas notre choix.
Nous vous suivions seule autrefois :
Nous croyons suivre, en suivant Amarile,
Vous & votre fils à la fois.

A MADAME***,

En lui envoyant un petit Tric-trac de poche, jeu où elle ſe vantoit d'être fort habile, parce qu'elle y étoit fort heureuſe, quand nous avions la complaiſance de vouloir bien qu'elle le fût.

Contre l'ennui, s'il vous approche,
Célimène, avec ce Tric-trac,
Vous aurez un remède en poche:
Uſez-en *ab hoc* & *ab hac*,
Et jouant en pleine aſſurance,
Gagnez, contre toute apparence;
Mais ne vous en vantez jamais,
Et croyez que, ſans la ſcience,
L'Étoile aura fait tous les frais.
Gagnez, aimable Célimène,
A ce jeu, comme au jeu d'amour,
Où vous triomphez chaque jour,
Sans que vous en ſoyez plus vaine.
J'entends le beau, l'honnête jeu,
Où notre cœur ſeul eſt l'enjeu:
Où peut jouer la plus ſévère,
Où le coup de maître eſt de plaire;
Sans y penſer, en y penſant,
Selon que l'Aſtre eſt plus ou moins puiſſant;
Jeu d'eſprit, jeu d'adreſſe, où l'on triche à la ronde,
Jeu favorable à maints filoux,
Où le même aſcendant toutefois vous ſeconde;
Car, malgré les bons tours que nous y ſavons tous,
Vous tirez les enjeux, vous gagnez tout le monde,
Et moi, premier fripon, j'y ſuis dupe avec vous.

A MADAME DE POMPADOUR,

En lui envoyant un Balai d'âtre, dont le manche, incrusté d'or & de nacre, étoit assorti aux embellissemens de son Cabinet, à Belle-Vue.

BElle, que toute Belle on nomme ;
Que l'on ne cesse d'admirer,
De comparer, de préférer,
A celle qui gagna la Pomme :

Belle Marquise, un mot, ou deux.
Des Tyrans de l'air, & de l'onde,
Des maîtres Balayeurs du monde,
Des Vents tant légers, qu'orageux,
La troupe agile, & vagabonde,
Qui, volant sur vos toits pompeux,
Nettoie, en haut, tout à la ronde ;
Desirant que tout y réponde,
Et qu'en bas, rien ne soit poudreux,
Du marbre des foyers cendreux,
Vous recommande la police ;
Et vous offre, pour cet office,
Un petit Balai de Chartreux.

Un Balai d'âtre, belle offrande !
Dira quelque Génie étroit :
Mon Dieu ! moins folle qu'on ne croit,
Ne voilà-t-il pas en effet

Des Ris, des Jeux, & de leur bande,
Moins lefte à Cythère, & moins grande,
Le délicieux Cabinet ?
Ce n'eft que feftons, & guirlande :
On ne peut le tenir trop net.
Des robes de velours les queues
Rouges, noires, blanches & bleues,
Balayront affez le parquet,
Tandis que l'aile fatinée
Et d'incarnat enluminée,
D'un groupe d'enfans de Cypris,
A houffer plafonds & lambris,
Paffera toute la journée.
Mais leur plumage leur eft cher :
Ils fe garderont d'approcher
Le houffoir de la cheminée.

Jadis la lampe de Psiché
Grilla l'aile de leur aîné ;
Le mal fut long-temps fans remède.
Petits feux de Veuves, pour eux,
Sont, depuis, des volcans affreux :
Un chat échaudé craint l'eau froide.
Même leur mère, à fon foyer,
Quand au loin la cendre s'épanche,
Plutôt que de les en prier,
Vénus, de fa belle main blanche,
Prend le foin de la balayer.

Et ce Balai (du moins le manche)
Ce Balai qui vous eft offert,
Étant fait pour une Mortelle,
Qui la vaut, à dire d'Expert,
Fut façonné fur le modèle

De celui dont elle se sert :
Escrimez-vous en donc comme elle ;
Et servez-vous-en aussi-bien,
Ne fut-ce que pour le maintien,
Quand par fois, vous impatiente ;
Le Suppliant, la Suppliante,
Et tel, ou tel autre importun.
Toute ame belle, & bienfaisante ;
Moins qu'une autre en doit être exempte :
Vous n'en avez donc pas pour un.
En fâcheux la terre est feconde :
Tout Palais surtout en abonde,
Et tant vastes soient leurs balais ;
Tant fassent-ils les bons valets,
Les Maîtres Balayeurs du monde
Ne balayront cela jamais.

Peut-être j'en grossis la foule ;
Osant, en vers vous ennuyer :
En ce cas, il faut, du papier,
Faire au petit Chat une boule :
Le voir un moment s'égayer ;
Et quand, de sa patte folâtre,
Il l'aura fait danser un peu,
Pousser papier & vers au feu,
Avec ce petit Balai d'âtre.

A MADAME
DE BOULLONGNE, la Mère,

En lui envoyant des Chandeliers, faits de plumes peintes, qui représentoient des fleurs. C'étoit l'année qui suivoit celle où l'on avoit porté sa vaisselle à la Monnoie.

ADorable & sage URANIE,
Tel est, tel fut l'ordre fatal,
Qu'ici-bas tout change & varie,
Tantôt en bien, tantôt en mal.
Selon ce décret général,
Après santé vient maladie :
Après sombre Hiver, gai Printems;
Après joli temps, triste pluie;
Après celle-ci, le beau temps :
Fayence, après argenterie :
Bref, en mille & mille façons,
Grands & Petits, nous subissons
La loi qui tout range, & dérange.
Vous aviez chandelier de poids :
Ceux-ci sont plus légers cent fois;
Mais vous ne perdez rien au change.
Le Dieu jetant la poudre aux yeux,
Plutus, le plus mince des Dieux,
Le frivole Dieu des richesses,
Avoit fabriqué les premiers :
La plus brillante des Déesses,

Flore, a fabriqué ces derniers,
De tous les temps. Chez vous, n'a guère,
Du sein des métaux enchanteurs,
Naissoit, tous les soirs, la lumière :
Elle y naîtra du sein des fleurs.
Est-il un plus beau sein au monde ;
L'Astre, lumineux entre tous,
L'Astre qui sort du sein de l'onde,
Le Soleil, en sera jaloux ;
Eh, quel métal si beau, si rare,
Pour la grace, & pour les couleurs,
L'oseroit disputer aux fleurs ?
Que l'œil en juge, & les compare :
La rose a bien un autre éclat,
Sur le sein d'une jeune fille,
Que l'or qui s'étale & qui brille
Sur la poitrine d'un Prélat.

A MADAME B***,

En lui envoyant une Écritoire pour étrennes.

BElle écritoire, tu vas
Devenir un Tabernacle :
D'où sortiront des Oracles,
Desquels tu t'applaudiras.

Déjà l'aimable Thémire,
La plume de Cigne en main,
T'ouvre, la trempe en ton sein,
Et promptement la retire :
Déjà sur un papier fin,

L'œil baissé, le front serein,
La voilà prête à produire,
Ce qu'à son esprit divin,
Son cœur excellent inspire
De doux, de noble, & d'humain;
Retiens ton souffle, Zéphyre!
Muses, venez l'écouter!
Apollon, mets bas ta lyre!
La Sagesse va dicter,
Et les Graces vont écrire.

A MADAME B***,

En lui envoyant une Bague, dont la pierre, couleur de chair, représentoit un cœur ailé, & l'anneau, deux serpens entortillés.

Tout ce que les hommes font,
A son effet & sa cause;
Et souvent la moindre chose
Cache un mystère profond.
On croit que tel extravague,
Qu'il fait très-bien ce qu'il fait:
La maxime est un peu vague:
Resserrons-la, par un fait,
Dans le tour de cette Bague.

Pendant la morte saison,
Où tous oiseaux sont en mue,
L'oiseau connu, Cupidon,
S'ébattoit dans une nue.
Le Zéphyr officieux
Porta jusqu'en ces bas lieux,

Quelque duvet de ses ailes :
Duvet des plus précieux
Qui servit à faire celles
Dont la paire est sous vos yeux.

Ensuite, l'Art de son mieux,
En mit de manière adroite,
L'une à gauche, l'autre à droite ;
De ce cœur ainsi troussé ;
A titre d'un cœur pressé
De vous aller rendre hommage,
Non à titre de volage,
Comme vous l'auriez pensé ;
Car avant le grand dommage,
Qui me l'a défaçonné,
Ce cœur fut la vive image
Du cœur que Dieu m'a donné.
Cœur de chair il étoit né,
Fait comme un bon cœur doit l'être ;
Ayant tendresse & chaleur ;
Mais le pauvre petit cœur
N'a plus de son premier être,
Que la forme & la couleur :
Et voici par quel malheur.

Avant que d'une aile forte,
Vers vous il volât tout droit,
Je le voulus fait de sorte
Qu'il pût rester sur le doigt :
Parce qu'un proverbe assure
Que si l'on a, d'aventure,
Mal ou bien dans cet endroit,
Tout Docteur en peut conclure,
Que bien souvent on le voit.

Sous le volatile, en guiſe
D'anneau rare & merveilleux,
Une boucle donc eſt miſe;
Boucle de petits cheveux,
Ornement d'une Brunette,
Des mieux friſés, des plus courts,
Et volés depuis deux jours,
Par Eglé, ſur la toilette
De la Mère des Amours.

Avec ſa chaîne légère
Je lâchois ce cœur de chair,
Dans le même inſtant qu'en l'air
Paſſoit le Dieu de Cythère.
Il le trouva fort joli:
Mais cela ne dura guère;
Car le voyant embelli
De ſa dépouille dernière,
Et de celle de ſa Mère,
Il tint ceci pour affront:
Le rouge en vint à ſon front:
J'eus beau lui crier: pardonne!
Amour, de quoi te plains-tu?
Ce vol n'eſt qu'un déſruſtu
Qui ne fait tort à perſonne.
Mais l'Amour eſt un têtu,
Que vainement on ſermone:
Il ſubſtitua, ſans plus
Ecouter aucune excuſe,
Aux beaux cheveux de Vénus
Ces crins affreux de Méduſe.
Rien pouvoit-il être égal
Au dommage qu'ils apportent,
Ayant le pouvoir fatal

De la tête dont ils ſortent ?
Pouvoir plus craint, on le ſait,
Que la foudre, & le tonnerre:
Voyez-en le triſte effet:
De chair, ce cœur devint pierre.

Prenons tout du bon côté.
Ce cœur que je vous adreſſe,
Du mien, à la vérité,
Ne peindra pas la tendreſſe;
Mais il en peindra ſans ceſſe,
Dumoins la ſolidité.

A LA MÊME.

En lui envoyant un beau lacet.

JE reviens du Sérail, adorable Daphné;
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce ſoit adreſſe ou mérite,
J'en ai rapporté ce Lacet,
Qui fit l'ornement du corcet
De la Sultane favorite.
Il ſe vante d'avoir paré
Le plus beau corſage du monde:
Qu'il vous ſerve, & je l'avouerai;
Sa première gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la ſeconde.

BERGERIE.

NOn tes délais n'ont plus d'excuse légitime!
Tes cris frappent en vain les échos d'alentour:
Je ne rougirai point de l'effort qui t'opprime;
Tu couronneras mon amour,
Où je couronnerai mon crime.
Mon crime, helas! faut-il que c'en soit un,
cruelle!
Est-ce là le progrès d'un amour si constant!
Faut-il, après deux ans, qu'une amitié fidelle,
Ne trouve cet heureux moment,
Que pour devenir criminelle!
Non, vous connoîtrez mieux, Cloris, si je vous
aime!
Votre cœur seul ici triomphera de vous:
Je veux, malgré l'ardeur de ma tendresse ex-
trême,
Renoncer à des biens si doux,
Si je ne les tiens pas de vous.
Vous m'avez mille fois, dans un lieu moins
tranquille,
Protesté que moi seul fixerois votre choix!
Voulez-vous, à présent que rien n'est plus facile,
Ne pas me prouver une fois
Ce que vous m'avez juré mille?
Hélas! craindriez-vous que ma langue indiscrette
Bientôt ne divulguât par-tout cette faveur!
Non, d'un si noir soupçon, votre belle ame
est nette:
Ou rendez-vous à mon ardeur,

Ou cherchez une autre défaite.
Ces témoins, qu'à parler rien ne sauroit contraindre,
Ces antres, ces rochers, ces vallons, ces forêts,
Écho qui de mes maux semble avec moi se plaindre;
Ce sont là tous les indiscrets,
Cloris que vous avez à craindre.
Où seroit le plaisir que je me pourrois faire
D'aliéner un cœur qui m'est si précieux?
J'aurois atteint enfin le bonheur de vous plaire,
Vous auriez comblé tous mes vœux;
Et c'en seroit là le salaire!
Vous ne m'accusez pas de cette perfidie!
Vous vous connoissez trop, Cloris, en sentiment,
Mais vous craignez, qu'ayant satisfait mon envie,
D'un ingrat refroidissement,
Ma victoire ne soit suivie.

BOUQUET A M***

AU pied du Mont sacré, que l'Hipocrène arrose,
Je formois un Bouquet, digne de votre main:
Il n'étoit composé ni d'œillet, ni de rose,
Ni de myrte, ni de jasmin.
Tout cela passe & meurt du jour au lendemain.
Ma guirlande n'étoit que de fleurs immortelles.
Je peignois, à mon gré, les vertus les plus belles,
Que peut loger le cœur humain.
La fermeté victorieuse

Des coups du rigoureux Destin:
Dans ses propres malheurs l'esprit calme & serein;
Pour ceux d'autrui, la pitié généreuse.
Je faisois votre éloge enfin;
Quand tout-à-coup j'ai vu paroître
Une jeune & tendre Beauté,
Qu'à sa noble simplicité
Je n'eus pas de peine à connoître.
Une aimable sérénité,
Sur son front rougissant paroissoit répandue,
Elle baissoit un peu la vue:
Devant elle l'Orgueil fuyoit épouvanté:
D'un habit de Bergere, elle étoit revêtue:
Rien ne brilloit sur elle, hors sa divinité,
Qui n'éclatoit que trop, quoiqu'ainsi travestie.
Faut-il vous la nommer? pouvez-vous à ces traits
Méconnoître la Modestie?
Vous qui ne la quittez jamais!
Laissez, m'a-t-elle dit, avec une voix douce,
Tous ces éloges superflus.
Plus un cœur en est digne, & plus il les repousse:
Les vôtres seroient-ils reçus?
Le respect sur le zèle emporte la balance:
A ce qu'elle a voulu, je suis déterminé,
Et j'obeis sans violence.
Elle me condamne au silence,
Et je me tais. Que d'ouvrage épargné!



BALLADE

A MONSIEUR ROBERT,

Secrétaire du Roi.

AMour est de toute saison :
Fémelle en tout temps nous enchante ;
Et dès qu'elle est belle & charmante,
Le verd Galant, ou le Grison,
Vers elle aussi-tôt prend sa pente.
La chair a sa démangeaison,
A soixante ans, ainsi qu'à trente :
C'est bien tard ; mais vienne qui plante ;
Amour est de toute saison.

Ami, ta conduite est prudente,
D'amour le chatouilleux poison
Jour & nuit seulet te tourmente ;
Il y faut trouver guérison.
Une Dame à toi se présente,
Jeune encore, belle, opulente ;
Comme toi d'honnête maison :
Prends-la, puisqu'elle en est contente ;
Amour est de toute saison.

J'entends déjà quelque Forfante,
(Il en est par-tout à foison)
Qui d'une voix dogmatisante,
Te dit : perdez-vous la raison ?
Quoi donc ! une Femme vous tente !
Vous êtes le plus grand oison,

Onc qui soit sur notre horison.
Taisez-vous, bouche médisante,
Amour est de toute saison.

ENVOI.

Enchaîne, malgré leur attente;
Ton cœur en si belle prison:
Quoi que l'on dise, & que l'on chante;
Amour est de toute saison.

RONDÉA.

MAugrai vo dan Madeléne bigote
Aipré vo pa j'iré tôjor coran,
Quan je devroo dan lai made & lai crote;
Dépeu lé pié me forai jeûqué dan.
Je ne seu pa home qui se dégote,
Charchis sein vo lé caivarne & lé grote
Po vo caiché; san'gaître, ni san botte,
Je vo seugroo tot au traivar dé chan,
Maugrai vo dan.
Poui a ce ansin quai fau qu'on érigote
Lé brave jan qui vo son compliman;
Mai foi to fran vo n'y antandé gote,
Ma ça bé moi qui seu en ignôçan;
Pranture que vo faite lai cagote,
Maugrai vo dan.



EXPÉRIENCE.

TRavaille sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne:
Sois sobre & gai; bois de bon vin;
Ta vie arrivée à sa fin,
Aura valu plus qu'un long règne.

DIALOGUE

ENTRE FRÉDON ET MOI,

Tiré de ce Distique:

Quid levius plumâ? Flumen. Quid flumine? Ventus.
Quid vento? Mulier. Quid Muliere? Nihil.

P. QUoi de plus léger que la plume?
F. L'onde. *P.* Que l'onde? *F.* L'air. *P.* Fort bien.
C'est parler en Grivois qui fume.
Que l'air? *F.* La Femme. *P.* Qu'elle? *F.* Rien.

ÉNIGME.

ÉNIGME.

Fille d'un 1 Médecin qui fit plus d'un métier,
Je suis Belle, très-Belle, & plus que Belle encor;
Et depuis ma première aurore,
Je compte presque un siècle entier.
Un Génie envieux de ma beauté parfaite,
M'avoit, quand je naquis, masquée indignement:
Et comme quelque objet d'une laideur complette,
Je me tenois cachée, & passois tristement
Mon premier âge au fond d'une sombre retraite.
Au grand plaisir enfin de ceux
Que mon funeste sort touchoit jusques aux larmes,
Un plus puissant Génie 2, ami du beau, comme eux,
A fait tomber le masque, & dévoilé mes charmes.
O vous, dont la voix mène à l'immortalité,
De mon libérateur, chantez la bienfaisance:
Vous aurez pour écho la France,
L'Europe, l'Univers, & la Postérité.

Le mot de l'Enigme est la façade du Louvre.

1 PERRAULT.
2 Le Marquis de MARIGNY.



A MADEMOISELLE DE POIX,

Fille de quatre-vingt quatre ans.

AMants des onze mille Vierges,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc, pour tant d'Autels,
Assez d'offrandes & de cierges ?
Dix Pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Deviennent pour jamais les objets révérés ;
De Poix est la plus jeune, & sera ma Corinne.
Les Neuf autres on les devine,
A des vers si galants qu'elles m'ont inspirés.

REPONSE DE MADEMOISELLE DE POIX.

SI, par le Berger Alexis 1,
J'atteins au point des Neuf Pucelles,
Le front orné des lauriers d'Amasis
Je me croirois au-dessus d'elles.
Si, formant un tendre lien,
Je bravois le temps qui nous mine ;
Je l'emporterois sur Corinne ;
Son Amant deviendroit le mien.
Mais l'incomparable Julie,
Ne doit avoir aucun soucis,
Mon sort est plus digne d'envie ;
Mon Ovide est mon Alexis.

1 Le Berger ALEXIS, Berger du Lignon.

SONNET

Sur le voyage que LOUIS XV fit à Saint Denis, où LOUIS XIV ne voulut jamais aller de son vivant.

MOnumens que l'Europe & la France revère,
Simulacres sacrés, sans chaleur & sans voix,
Restes inanimés, images de nos Rois,
Dont plus d'un mérita le nom de *Notre Père.*

Et vous, Urne où repose une cendre bien chère,
Cendre visible encor sous le dais & la Croix,
A peine éteinte, hélas! par les pleurs des François,
Et qui disparoissant combleriez leur misère.

Bronze, marbre, vivez, tressaillez sous les yeux
D'un ROI qui vient sur vous contempler ses Ayeux,
Dont à ses Descendans il veut donner l'exemple!

Ranimez-vous au point de former des souhaits;
Et quand ce Prince aimé sera sorti du Temple,
Desirez comme nous qu'il n'y rentre jamais!

ADIEUX DES MARMOTTES

A M. L'ARCHEVÊQUE D'AMBRUN,

Nommé à l'Archevêché de Lyon.

ADieu donc, MONSEIGNEUR, bon soir & bonne nuit;
C'est un compliment de MARMOTTES;
Mais vous verrez par ce qui suit,
Que nous ne sommes pas si sottes
Que l'on en fait courir le bruit.
Au rang de Cardinal, & de Primat des Gaules,
L'Envieux borne envain le prix de vos travaux,
Vous n'en resterez pas au *Benedicat vos*;
Préparez-vous encore à de plus nobles *rôles*.
Du fond de nos lits de repos,
En rêves, nous voyons tomber sur vos épaules,
Et bien d'autres honneurs, & bien d'autres fardeaux.
Loin de nous, qu'adjourd'hui Rome, ou Paris contemple
Votre sagesse active, & vos soins vigilans:
Nous remplirons en paix nos Destins nonchalans.
Franchement vous étiez de bien mauvais exemple;
Et pour nous, & pour nos enfans

PLACET

A M. MIREY,

Marchand de vin du Roi, & ancien Échevin.

PLaise à Monsieur MIREY, demain,
Ordonner qu'on porte, où je loge,
Sur les neuf heures du matin,
Cinquante bouteilles de jauge,
Non vuides, mais pleines d'un vin
Qui point aux autres ne déroge,
Et digne de sa noble main.
Le dernier plaisoit au passage;
Il me mettoit sur le Thabor,
Mais il étoit, dont bien j'enrage,
Trop gaillard & trop jeune encor
Pour un bonhomme de mon âge.

Je ne veux donc pour le présent,
Qu'un vin qui soit doux comme soie,
Loyal 1, généreux, bienfaisant,
Comme celui qui me l'envoie.

1 Il m'avoit fait, le jour de l'an, la galanterie de m'envoyer un quartaut d'excellent vin blanc du clos de Montmorillon, qui avoit appartenu autrefois au fameux DESPRÉAUX.

SONNET

Sur le Siècle de LOUIS *XV.*

J'Ai vu bien des Guerriers descendre dans l'arène,
Bien des Rimeurs monter sur le double coupeau.
J'espérois voir mon siècle, en un concours si beau,
S'honorer d'un Poëte & d'un grand Capitaine.

Je ne vois rien d'égal à *Condé* ni *Turenne*,
A *Molière*, à *Corneille*, à *Racine*, à *Boileau*,
A celui 1 qu'à *Lulli* dut envier *Rameau* :
Rien qui puisse approcher du divin *La Fontaine*.

Me voici toutefois au déclin de mes jours.
Mon quatorzième lustre a terminé son cours;
Et d'une part ni d'autre on ne voit rien éclore.

Mais je ne me plains point : j'ai vu mieux mille fois :
J'ai vu LOUIS, j'ai vu le modèle des Rois,
Un Prince aimant son peuple, & que son peuple adore.

---

1 QUINAULT.

ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMMES.

EN France, on fait, par un plaisant moyen,
Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme :
Dans un fauteuil d'Académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme ;
Lors il s'endort; & ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose, ni madrigal :
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'Amour est le lit conjugal.

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

GEns de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De Cour, de Ville, ou de Village,
Castorisés, casqués, mitrés,
MESSIEURS les beaux esprits titrés,
Au Diable soit la pétaudière,
Où l'on dit à *Nivelle* : entrez ;
Et *nescio vos*, à *Molière*



N'Aspirez plus au cercle des Quarante,
Preux Chevaliers, ni vous gentils prélats:
Si de lauriers la couronne vous tente,
Dans votre choix soyez plus délicats.
Vanité folle en a pour tous états.
Voyez ailleurs; car, à ne vous rien taire,
De celle-ci: l'éclat imaginaire,
A gens d'élite, & de votre façon,
Va, comme iroit une mitre à *V***,
Ou le Plumet à *l'Abbé Terrasson.*

TRIOLET.

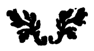
GRace à Monsieur *l'Abbé Ségui*
MESSIEURS, vous revoilà Quarante.
On dit que vous faites aussi
Grace à Monsieur *l'Abbé Ségui.*
Par la mort de je ne sais qui,
Vous n'étiez plus que Neuf & trente:
Grace à Monsieur *l'Abbé Ségui*,
MESSIEURS, vous revoilà Quarante.



PRès d'*Alaric* l'un des Quarante,
*V***, en ſon fauteuil aſſis,
Lui dit d'une voix arrogante :
Toi qui jamais rien n'écrivis,
Si tu vaux un, moi je vaux dix.
Ce que vous dites pourroit être,
Répondit humblement le Prêtre :
Du ſiècle je ſuis le rebut;
Mais que le bon goût n'a qu'à renaître,
Nous ſerons alors but-à-but.

A la réception de M. SEGUIER, *Avocat-Général.*

LA Renommée eut à l'Académie,
Sans les *Séguiers*, deux fois fait ſon adieu :
Ce fut d'abord, quand la Parque ennemie,
Eut en Sorbonne exilé *Richelieu* :
Seulette, errante, & n'ayant feu, ni lieu,
Le Triſaïeul la prit ſous ſa tutelle :
C'étoit fait d'elle encor, ſi le Neveu
N'eût remplacé l'unique *Fontenelle*.



Sur une place à l'Académie Françoise, accordée au Concurrent de M. LA CONDAMINE; quoique celui-ci se présentât sous des titres plus connus.

LA *Condamine* aux Trente-huit Electeurs 1,
Se présentoit muni de bons ouvrages:
Mais ses Rivaux, munis de Protecteurs,
Avoient d'emblée en-arrhé les suffrages.
On l'éconduit; & pour raison, nos Sages,
A l'Aspirant donnent sa surdité 2,
Dont celui-ci, crie à l'absurdité,
Dit qu'ils ont tort, & prouve bien son dire.
Mais quoi? C'étoit un tort prémédité;
Des sourds on sait quelle espèce est la pire.

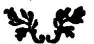
1 Il y avoit deux places vacantes.

2 Il étoit profondément sourd; mais est-ce une raison?

ALidor court après le bonnet de Docteur.
Tout s'achette. Il est riche: il fera des merveilles.
Mais ma foi, ce bonnet, n'en déplaise au payeur,
Sera diablement grand, s'il cache ses oreilles.

A Quoi reſſemble en un point,
Votre illuſtre Compagnie ?
Vous ne vous en doutez point,
MESSIEURS de l'Académie :
A la grande Confrérie,
Plus grande à Paris, qu'ailleurs.
D'elle nos mauvais railleurs
Font d'un ton de Petits-Maîtres,
Cent contes tous des meilleurs :
Puis finiſſent par en être.

C*Rébillon*, *Monteſquieu*, *Fontenelle*, *Voltaire*,
Sequeſtrez-vous d'un Comité,
Dont vous interrompez, ſoit dit, ſans vous dé-
plaire,
L'harmonie & l'égalité.
D'abord après cette réforme,
Momus, entre les Pairs, inſtalle à votre banc
De Mouhy, *l'Affichard*, *Cahuzac* & *Le Blanc*;
Qui rendront la troupe uniforme.



A M. DE LA FAYE,

Sur son remerciement à l'Académie.

EN lieu d'honneur, où se fait à la ronde
D'encens très-pur un louable trafic,
La Faye, on vient d'admirer ta faconde.
Certe, elle y prime : & même le 1 Syndic,
Bien que disert, est fait pic & repic.
Mais en un point a failli ton langage;
C'est qu'il eût dû s'adresser au public,
Qui le premier te donna son suffrage.

1 M. DE LA MOTTE, alors Directeur.

LA *Condamine* est aujourd'hui
Reçu dans la Troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet; tant pis pour elle 1.

1 Cette Epigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de la CONDAMINE fit lui-même, & qu'il publia la veille de sa réception à l'Académie Françoise. Remarquable témérité du Récipiendaire. La voici :

Apollon n'avoit plus que trente-huit Apôtres;
La Condamine entre-eux vient s'asseoir aujourd'hui.
Il est bien sourd; tant mieux pour lui;
Mais non muet; & tant-pis pour les autres.

EFfrontément la mort avoit mis bas
Un immortel, (c'étoit un des Quarante;)
Et malgré *Roy* 1, des gens ne trouvoient pas
De Jetonier la place indifférente.
Un Cavalier ſur les rangs ſe préſente :
Enſuite un Prêtre, un Franc *Abbé Cotin*,
Qui l'emporta tout d'emblée au ſcrutin.
Je le crois bien : tenez, belles nouvelles!
Pour lui, le Prêtre avoit une C..... ?
L'autre pour lui n'avoit que Neuf Pucelles.

1 Le Poëte Roy déclamoit d'aſſez mauvaiſe foi, contre les jetons, & crut tourner ces Meſſieurs en dériſion, en les nommant Jetoniers.

A M. L'ABBÉ TRUBLET.

A ſa réception à l'Académie.

L'Abbé Gédoyn, en galant glorieux,
Faiſoit fanfare, & ſe vantoit ſans ceſſe,
Ninon ayant dix-ſept luſtres & mieux,
D'en avoir eu la dernière careſſe.
Le beau triomphe! & la rareproueſſe!
L'Académie aujourd'hui de ſes fleurs
A, cher *Abbé*, couronné tes labeurs :
Ta gloire eſt bien à plus haut apogée!
Tu viens d'avoir les dernieres faveurs
D'une Catin, bien autrement âgée.

D'Armand la fille amaigrit chaque jour.
Surpris n'en ſuis, ni ne le devons être :
Chez Apollon, tant qu'elle eut bouche à Cour,
De beaux lauriers, elle put ſe repaître.
Mais dès long-tems, hors de chez ce bon
Maître,
Le chardon ſec eſt ſon mêts coutumier :
Elle a le ſort, qu'a tout enfant de P.... :
Elle a mangé ſon pain blanc le premier.

ÉPIGRAMME D'UN SUISSE.

Nous l'iêtre mieux que vous en crans
eſprits,
A Berne un jour me diſoit un gros Piffre.
Monſieur *Foultair* l'iêtre un frippier d'écrits,
Lui ſavoir mieux fendre que faire un Lifre.
Son beau trompet ne faloir pas mon fifre,
Ni vos Quarante, *Haller* & *Bernoulli* ;
Et par ma foi, de vos 40 en chiffre,
L'O n'être rien, & le 4. qu'un I.



A M. DE LA FAYE,

En remerciement du Conte DE L'ENFANT DE NEIGE, qu'il nous avoit envoyé à ma Femme & à moi.

FRanc Chevalier, expert en tout manége,
Urgande & moi, l'avons trouvé parfait :
Onc ne fondra ce bel Enfant de Neige ;
J'ai pour garant le beau feu qui l'a fait.
Voilà pour l'œuvre. Un mot sur le bienfait.
Graces, tous deux, rendons pour la copie.
Pour ton loyer puisses-tu de t'Amie,
Ayant le don d'amoureuse merci,
En tant user qu'elle merci t'en crie.
Peste ! un beau don ce seroit celui-ci !

Sur la nomination de CRÉBILLON à la Censure de la Police.

DIeu des vers, sous ton pavillon,
Qu'on vogue bien à la male-heure !
Pour placer le grand *Crébillon*,
Il faut que le gros 1 *Chérier* meure.

1 L'Abbé CHÉRIER n'étoit en tout qu'un gros réjoui, qui n'avoit de Bréviaire que la bouteille, & d'autre bénéfice que la Censure de la Police, dont il s'acquittoit comme du reste. On n'a de lui que les Approbations des sottises sans nombre de son temps, sous le nom factice de *Passart*. A sa mort, ce bel Emploi, bon pour ses pareils, fut donné au célèbre Auteur de *Rhadamiste*.

Quelle place! pour moi j'en pleure.
Examiner avec dégoût,
Nos ragotons de bout en bout!
Du moins l'autre (en paix soit sa cendre.)
Approuvoit, ou réprouvoit tout,
Sans lire, ou sans y rien entendre.

Sur le Bélisaire, *&* l'Hilaire *son Singe.*

CElui-ci par son *Bélisaire*,
Croit Télémaque anéanti;
Et celui-là que son *Hilaire*
Vaut le *Virgile* travesti.
Voilà l'Hélicon bien loti!
Maçon de l'Encyclopédie,
Et vous l'homme à la Parodie,
A bas trompette & flageolet?
Que l'un reste à l'Académie,
Et l'autre aille chez Nicolet.

ÉPIGRAMME contre moi, en réponse à la précédente.

LE vieil Auteur du Cantique à Priape,
Le cœur contrit s'en alloit à la Trape,
Pleurant le mal qu'il avoit fait jadis.
Mais son Curé lui dit: bon Métromane,
C'est bien assez de ton *De profundis*;
Rassure-toi; le Seigneur ne condamne
Que les vers doux, faciles, arondis,
Qui savent plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne:
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis.

Je trouvai cette Épigramme digne de son Amour, & j'y repondis par celle-ci.

VIeil apprenti, soyez plus avisé
Une autre fois, & nous crierons merveille !
Tirez plus juste où vous aurez visé,
Ou du sifflet vous aurez par l'oreille.
Jamais bévue a-t-elle été pareille ?
O le plus lourd de tous les étourdis !
Vous séparez les élus des maudits ;
Puis envoyez, par deux arrêts notables,
Votre ennemi PIRON en Paradis,
Et votre ami *V*** à tous les Diables.

SUr le déni d'un éloge à *Boindin* 1 ?
Ne grondez pas le petit *B*...
MESSIEURS ce n'est scrupule ni dédain ;
C'est qu'il en veut seulement à l'utile,
Et qu'ici n'est à gagner croix ni pile.
Mais qu'un de vous vuide un peu le fauteuil,
Que, l'œil baissé, dévore son orgueil :
De tout son cœur, & sans cérémonie,
Vous le verrez encenser le cercueil,
Renfermât-il l'Apôtre d'Uranie.

---

1 M. B... étant Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, refusa de faire l'éloge de BOINDIN, son Confrère, qui avoit passé, pendant sa vie, pour un Esprit-Fort des plus déterminés. Comme M. de B... aspiroit alors à une place de l'Académie Françoise, & qu'il pouvoit fort bien arriver qu'il succédât à un pareil Esprit-Fort, j'addressai cette Epigramme à l'Académie Françoise.

CHantres admis au temple de Mémoire,
Comédiens Campagnards ou Royaux,
Rayez, biffez de votre répertoire :
Ces Drames noirs, nouvellement éclos :
Renvoyez-les à leur premier enclos,
Et quant & quant toute Muſe Anglomane ;
Qui de ce temple a fait un lieu profane.
Tenez-vous-en à nos illuſtres morts,
Sans plus aller gueuſer à *Drury-Lane*,
Quand vous avez les clefs de nos tréſors.

BEATI PAUPERES.

UN pauvre hère 1, enfant de l'Hélicon ;
Giſſoit mourant, à peu près, ſur la paille ;
Et pour payer caſſe ou catholicon,
Dans ſon coffret n'avoit denier, ni maille.
Un gros 2 Banquier regorgeant de mitraille ;
En même-temps étoit malade auſſi :
Guériſſez-moi ! s'écrioit celui-ci,
Voilà de l'or. Chers enfans d'*Eſculape*,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe ;
Je vous promets au Pinde un beau loyer !

La Faculté vers ce lieu ne galope :
En l'autre parc, elle aime à giboyer :

1 PIRON.
2 SAMUEL-BERNARD.

Si que bientôt, de *Vernage* à *Procope*,
D'Isez à *Pousse*, & *d'Astruc* à *Boyer*,
Depuis le cèdre enfin jusqu'à l'hyssope,
A son chevet, notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout-en-bout.
Le Pauvret n'eut pour lui que la Nature.
Qu'en advint-il? Le Pauvret est debout,
Et le Richard est dans la sépulture.

DE Similor, à charge de revanche,
Clinquant publie un éloge éloquent,
Et *Similor* en mots dorés s'épanche
Sur l'éloquence & le goût de CLINQUANT;
De quoi chacun rit & va se moquant.
Ils ont semé leur graine en terre ingrate;
Des deux Prôneurs la fatuité ratte.
Tels, au moulin, dans leurs démangeaisons,
Un Martin frotte un autre qui le gratte:
Crotte & farcin demeurent aux Grisons.

DEpuis que notre *Horace* 1 & l'Abbé *Desfontaines*
Sont descendus dans le tombeau,
Le grand *V*.... honore de sa haine,
Polichinelle & le petit *Rousseau* 2.

---

1 Le grand *Rousseau*.

2 Le jeune *Rousseau* de Toulouse, Auteur de la Parodie d'*Oreste*, qu'il fit jouer aux Marionettes.

Sur la Tragédie de GUSTAVE *de M. de la H....* 1.

SOuvent qui refait, refait pis.
Sémiramis, *Rome sauvée*,
Mérope, *Oreste*, recrépis,
Vins de la dernière cuvée!
Camarade, à vous la corvée!
J'ai laissé *Gustave* imparfait;
Refaites mieux : mais gare un trait,
Que vous & moi nous devons craindre!
MESSIEURS! criera quelque Indiscret,
Mævius gâta le Portrait;
Bavius l'achève de peindre 2!

---

1 *Nota.* J'avois écrit cette Epigramme derrière un Billet de Comédie que j'avois donné à mon Barbier, le jour de la première représentation du *Gustave* de M. DE LA HARPE. Ce Billet fut reçu à la porte, en sorte que l'Epigramme courut toute la Salle avant la toile levée.

2 A la première représentation de la Tragédie de *Gustave* de M. de la H...., on écouta d'abord patiemment; on continua par bâiller prodigieusement, & l'on finit par tourner le dos au Théâtre fort indécemment. Lorsque l'Acteur vint pour faire l'annonce, on cria : *Bon ou mauvais, rendez-nous Piron.* Fier d'être un pis-aller, j'adressai les vers suivans à M. de la H....

L'Esprit en écharpe
Et le nez au vent,
Vas, cher de *La H***,
Et marche en avant.

Encore deux chûtes,
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passe-port
Aux lieux où tu buttes.
Malheur à qui dort!
Renonçant au Drame,
Laisse-là la rame,
Revire de bord.
Lourd, froid, sec & rogue;
D'Écolier peu fort,
Deviens Pédagogue.
A travers, à tort,
Fais l'Art Poëtique;
Il aura le sort
D'un garde-boutique.
Double affront : d'accord.
Mais pique & repique,
Pousse ta Bourique;
Et sans autre effort,
Titre, ni Rubrique,
Te voilà d'abord
Membre Académique.

CLÉMENT, laisse aboyer *La H*...;
Qu'il se jacte, & déprime autrui:
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe;
C'est à lui seul qu'il aura nui.
Les Lecteurs excédés d'ennui,
Le méprisent, autant qu'il s'aime:
Que peut-on faire contre lui
De pis, que ce qu'il fait lui-même?

A Clément, que Dyon vit naître,
La H... homme de haut ſavoir,
Ex cathedrâ, prononce en Maître
Que ſon eſprit ſent le terroir.
La Seine eſt un bel abreuvoir!
Mais de plus d'un rare génie
Dyon n'eſt pas moins la patrie.
Pardon *Volnai*, *Beaume* & *Pomard!*
Le fin Gourmet qui vous décrie
Gobelotoit à Vaugirard.

Je traduiſois en vers *Auſone*.
Laiſſons-là d'inutiles ſoins:
En proſe on traduit *Suétone*
Il ne valoit guère, il vaut moins.

A l'Auteur d'un Diſcours d'Eloquence couronné à l'Académie.

Quand par cette Pièce éloquente,
A la couronne tu parvins?
Fût-ce au jugement des Quarante?
Fût-ce à celui des Quinze-vingts?

Sur

Sur la suppression de l'Ecrit scandaleux 1, *qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en* 1771.

La H...joyeux & chagrin,
Vante & pleure sa destinée:
Il est couronné le matin,
Et fouetté l'après-dinée.

1 Eloge de Fenelon, par M. de La H...

L'ENVIEUX SIMILOR,

Conte Épigrammatique & allégorique.

Vas, dit l'Enfer au Démon de l'Envie,
De *Similor*, le Roi des beaux esprits,
Ronger le cœur, empoisonner la vie,
Et de ton fiel empester les écrits!
Cela fut fait, aussi-tôt qu'entrepris.
De *Similor*, l'Esprit malin s'empare:
En cent façons sa fureur se déclare.
Pour spécifique, on cherche des calmans;
D'encens brûlé quelques jets de fumée;
Chanson flatteuse, & doux sons d'instrumens.
Sur ce, du Ciel tombe un nouvel Orphée,
Soi disant tel, & mieux que le premier.
Même, en son nom de guerre, ou de métier,
Il s'appelloit Monseigneur de *La H*....

Mais de par Dieu, de par Saint Polycarpe 1,
(De ce Harpeur, & du Roi le Patron)
Mylord 2 David a beau pincer sa harpe,
Saül se meurt possédé du Démon.

---

1 Polycarpe, nom composé du Latin *Carpere*, carpo; recueillir, amasser; & du mot Grec πολλὰ, *multa*. D'où est venu Polycarpe; en François, Compilateur, Copiste, Plagiaire, &c.

2 C'est ainsi que l'Auteur inconnu d'une Tragédie impie, intitulée *Saül*, appelle, par une scandaleuse dérision, *Le Prophête-Royal*.

SUr l'Auteur dont l'épiderme,
Est collé tout près des os,
La mort tarde à frapper ferme,
Crainte d'ébrécher sa faulx.
Dès qu'il aura les yeux clos,
(Car, si faut-il qu'il y vienne.)
Adieu renom, bruit, & los;
Le temps jouera de la sienne.

POur voir *Gustave*, ou la Métromanie,
Un mien ami, comptant de bonne foi,
Sur mes billets, on leur fit l'avanie
D'un refus sec. Il vint s'en plaindre à moi:
Vas, vas, lui dis-je, ami, console-toi:
Par fois le mal cache un bien qu'on ignore,
Qu'aurois-tu vu! des vers de mince aloi:
Et des Acteurs d'aloi plus mince encore.

QU'eſt-ce qu'un Poëte inventeur ?
Vivent les Meſſieurs de la *H*...!
L'eſprit de *V*... eſt le leur:
Qu'eſt-ce qu'un Poëte inventeur ?
Ne jouez plus moderne Auteur,
De la lyre, mais de la harpe.
Qu'eſt-ce qu'un Poëte inventeur ?
Vivent les Meſſieurs de la *H*...!

V... & ſon croupier *La H*...
Aſſiégeoient le Fort d'Hélicon:
Les voyant ſur la contreſcarpe,
Phœbus du haut de ſon balcon
Tire l'un & l'autre Python,
D'un trait les perce à l'improvîte.
Allez, dit-il, mourir au gîte.
Au *Temple du Goût*, le premier
Court s'enſevelir au plus vîte:
L'autre creve au fond du bourbier.

ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.

CY gît Maître Jobelin,
Suppôt du pays Latin,
Juré piqueur de Diphthongue;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule, le point,

La syllabe brève & longue ;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle & l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignone :
Son huile il y consuma :
Dans ce cercle il s'enferma ;
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne :
Personne aussi ne l'aima.

Au sujet du premier Opéra de PHILIDOR *& de* POINSINET.

SUr l'harmonie, au hasard l'un opine
En Virtuose, & l'autre, en Turlupin.
Bravo, dit l'un : vive la Transalpine !
Et l'autre tient pour le goût cisalpin.
Bref, ce sont dits & contredits sans fin ;
Mais cependant, dans une paix profonde,
Un trio neutre, ami de tout le monde,
Pêche en eau trouble, & tire de bel or.
Vous devinez ces MESSIEURS à la ronde,
C'est *Poinsinet*, *Trial* 1 *& Philidor*.

---

1 Directeur de l'Opéra.

A la Ville de Montpellier.

SEcourable Mont des Pucelles,
Puissiez-vous long-temps prospérer!
Puissent de vos plantes nouvelles,
Les vertus toujours opérer,
Et ne jamais dégénérer,
Comme la Robe 1 mémorable,
Qui fut un harnois honorable,
Tant que *Rabelais* l'eut sur lui!
Mais qui, par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

1 Cette Robe, de pièce en pièce, n'est plus devenue qu'un vaisseau de Thésée; cependant c'est en sa prémière qualité, qu'à l'Université de Montpellier il est d'usage, à la réception d'un Docteur, de la lui faire endosser.

L'ABBÉ****, A L'ABBÉ ALARY.

POur être au rang de tes égaux,
Quand j'ose briguer les suffrages,
Tu me dis combien peu je vaux;
Et toujours tu me décourages.
Cependant les seuls avantages,
Que tes titres ont sur les miens,
C'est que l'on a vu mes ouvrages,
Et qu'on n'a jamais vu les tiens.

Pour écrire & traiter à fonds
Les guerres Grecques & Romaines,
Il falloit de grands Capitaines,
Des *Césars* & des *Xénophons*,
Des *Thucidides*, des *Polybes*.
Pour écrire celle des Sots,
Aussi nous falloit-il des Scribes,
Non moindres que des *P*...
Mais par malheur celui-ci passe
La borne prescrite à sa classe.
Il ment avec malignité,
Et sa *D**** Françoise,
Fausse, offensante, & sans gaîté,
Est fort au-dessous de l'Angloise,
Et plus loin de la vérité.

A MAUPERTUIS,

Sur l'Eloge funèbre de M. Montesquieu; qu'il lut à l'Académie de Berlin.

Sur l'air de *Joconde*.

Est-ce donc là comme tu fais
Une Oraison funèbre?
Laisse l'éloquence aux Profès,
Et retourne à l'Algèbre:
Je lis ton Discours, & n'y voi
Que la folie extrême,
De dire bien du mal de moi,
Et du bien de toi-même.

PAUL PIRON, A PIERRE MAUPERTUIS 1.

D'Être gai PAUL a cent raisons pour une:
Des gens de bien il est aimé, chéri;
Tous à l'envi plaignent son infortune.
D'*Olivet* seul, dans sa barbe en a ri.
D'Achille 2 enfin la pique a tout guéri.
PAUL toutefois n'est pas si gai qu'on pense:
En France heureux, PAUL est un peu marri,
Que *Pierre*, en Prusse, ait crié sa sentence.

1 L'Académie Françoise m'ayant fait la grace spéciale de me donner, d'une voix unanime, la place de M. l'Archevêque de Sens, qui venoit de mourir, sans que je l'eusse ni voulu, ni dû, ni osé la demander, un pieux & dévot Académicien fit tenir charitablement, & en secret, à M. l'Evêque de *Mirepoix*, la malheureuse *Ode à Priape*, que l'Evêque alla sur le champ montrer au ROI. Il n'étoit pas décent qu'un Auteur licentieux succédât à un Archevêque. Aussi ma nomination fut-elle rejetée; mais SA MAJESTÉ, en punissant l'Auteur de cette Ode, récompensa le repentir de l'avoir faite, qu'il témoignoit depuis plus de 40 ans, en me donnant une pension de 1000 liv. sur sa cassette. Peu de temps après cet événement, M. de *Montesquieu* mourut; *Maupertuis* prononça, & fit imprimer à Berlin l'Eloge de cet illustre Académicien, & il y inséra, sans nécessité, hors de propos, & dans la seule vue de me désobliger, la petite disgrace que je venois d'essuyer, quoique je ne l'eusse point méritée, & encore moins que je me la fusse attirée. Je devois donc à *Maupertuis* des remerciemens; & c'est là le sujet des trois Epigrammes que j'ai faites pour ma justification.

2 LE ROI. La lance d'Achille guérissoit seule les blessures qu'elle faisoit.

Contre le même 1.

TOisez le Ciel, éminent *Maupertuis*,
Ou de Cybèle applatissez la pomme,
Et jusqu'au centre y faites un pertuis;
Mais laissez-là des biens, des maux la somme;
Ce long traité vous tue, & nous assomme.
C'est double meurtre : abandonnez des soins
Si malfaisans : n'écrivez plus, bon-homme.
Lors nous aurons déjà deux maux de moins.

1 Sur son second *Traité du Bonheur*, ouvrage frivole & métaphysique, où ce grand Philosophe conclut que la somme des maux l'emporte sur celle des biens.

Contre le même.

EH! laisse en paix un pauvre Scribe,
Qui ne pensa jamais à toi!
Parle à l'Auteur de *Diatribe*,
Et lui cours sus, plutôt qu'à moi.
Comment! tu peux demeurer côi
Lorsqu'en ta personne on indique,
Un sot, un fat; un hérétique,
Un polisson mis à *quia*?
Peut-être est-on peu véridique;
Mais qui se tait, consent. Replique,
A Monsignor Acakia 2.

2 Ouvrage de M. *de Voltaire*, contre *Maupertuis*.

Sur l'air de Joconde.

UN pieux Évêque a repris
Et puni ma jeunesse.
Mais le ROI Très-Chrétien a pris
Pitié de ma vieillesse.
L'histoire n'en finiroit pas,
En deux mots je l'achève:
La Crosse m'avoit mis à bas,
Le Sceptre me releve 1.

1 Le Roi venoit de m'accorder une pension annuelle de 1000 livres sur sa Cassette, pour me dédommager de l'exclusion de l'Académie.

MA DERNIERE ÉPIGRAMME.

J'Acheve ici bas ma route.
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goute;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, PIRON, bon voyage.



CANTATES.

CANTATES.

L'AMOUR ET LE SOMMEIL.

SUr un lit de gazon, dans le fond d'un bocage,
Iris se délassoit du soin de ses troupeaux ;
Et sous un favorable ombrage
Goûtoit le frais & le repos.

Sensibles Bergères
Qui fuyez l'Amour.
Craignez le séjour
Des lieux solitaires !
Le ramage des oiseaux,
Les prés, les champs, la verdure,
Le doux murmure des eaux,
Touchent l'ame la plus dure.

Sensibles Bergères, &c.

Secondés des Zéphirs, Morphée & Cupidon,
Voltigeoient à l'entour de l'aimable Bergère.
L'un, de son cœur approchoit son brandon :
L'autre de ses pavots accabloit sa paupière :
Quand le Dieu qui préside aux secrets des Amours,
Voyant Iris prête à se rendre,
Apparut en songe à Lysandre,
Lui montra le bocage, & lui tint ce discours.

Berger, tu dors! tandis que pour ta gloire,
L'Amour & le Sommeil, vont triompher d'Iris!
Viens, ſois témoin d'une victoire
Dont je te réſerve le prix!

Pour venir à bout d'une Belle,
Amans, ſuivez partout ſes pas!
La rigueur s'éloigne enfin d'elle,
Quand on ne s'en éloigne pas.

Dans la violence
De nos tendres feux,
Point de nonchalance,
Fuyons l'indolence;
C'eſt la vigilance,
Qui nous rend heureux.
Pour nous l'Amour veille,
Repos, loin d'ici!
Quand l'Amant ſommeille,
Ce n'eſt pas merveille,
Si l'Amour s'endort auſſi.

Pour venir à bout d'une Belle, &c.

Lyſandre que ranime une douce eſpérance,
Vole aux lieux dont l'image a frappé ſes eſprits:
Il arrive, il y trouve Iris,
Au moment précieux qu'elle étoit ſans défenſe:
De ſes yeux, le ſommeil étoit déjà vainqueur:
L'Amour avoit gagné ſon cœur;
Le Berger eut bientôt le reſte en ſa puiſſance.

Dieux, Auteurs d'un deſtin dont mon cœur eſt
jaloux,

Favorisez le feu qui me dévore !
Sommeil, Amour, unissez-vous,
Pour me livrer la Beauté que j'adore.

Déjà son cœur est abattu,
Mais son invincible vertu,
Ne me permit jamais d'oser rien entreprendre.
Amour, Amour rends-le plus tendre !
Sommeil, viens lui fermer les yeux,
Et tes pavots victorieux
Acheveront de me le rendre.

Déja son cœur est abattu, &c.

PAN & ÉCHO.

L'Onde suspendoit son murmure ;
Les vents n'osoient d'un souffle agiter les roseaux:
Les oiseaux se taisoient, & toute la nature
Prêtoit silence à Pan qui proféroit ces mots :
Plaintive Echo, sechez vos larmes,
Narcisse a dû perdre le jour.
Les Dieux, par son trépas, devoient venger vos charmes :
Ne les obligez point à venger mon amour.
Ecoutez mes soupirs. Qu'espérez-vous encore
Des Manes impuissans que votre voix implore ;
Ah, laissez des cris superflus !
Pour un Mortel ingrat que vous ne verrez plus,
Voulez-vous mépriser un Dieu qui vous adore ?

Roulez, précipitez vos eaux !
Murmurez, paisibles fontaines !

Volez Zéphirs ! chantez oiseaux !
Egayez nos bois & nos plaines !
Que Flore embelisse nos champs,
Qu'elle y répande l'alégresse,
Que tout, dans ces lieux ravissans
Inspire la douce tendresse !

Roulez, précipitez, &c.

Rien ne peut de la Nymphe adoucir la rigueur ;
Ce qui doit la charmer, est pour elle un supplice.
Elle n'aime que sa douleur ;
Et Narcisse au tombeau, son aimable Narcisse
Vit encore au fond de son cœur.
Le Dieu presse; elle fuit : ils volent : ils traversent
Leurs champs, les bois & les vallons.
La poussière s'élève & vole en tourbillons.
Et sous les pas les épis se renversent.
Pan triomphe, & déjà la flamme dans les yeux,
Il étend sur la Nymphe un bras victorieux.
Mais hélas, quel objet funeste
Pour un Amant qui touche au moment d'être heureux !
Echo n'est plus qu'un roc affreux,
Et le son de sa voix est tout ce qui lui reste.

Rocher, ah qu'il est doux,
De vous conter sa peine !
La cruelle Climène
Est plus sourde que vous !
Quand au fond de ce bois
Je gémis, sans contrainte,
Je vous trouve une voix
Pour répondre à ma plainte.

ROCHER, ah, qu'il eſt doux, &c.

PAN tient ſon ingrate & l'appelle :
Écho, ma chère Écho ! la Nymphe lui répond :
Il l'entend près de lui, ſans ſe voir auprès d'elle.
Ce prodige étonnant l'afflige & le confond.
Enfin ſa perte eſt trop certaine.
S'abandonnera-t-il à des cris douloureux ?
Non, dans les maux la plainte eſt vaine.
Il ſait mieux ſe venger d'un ſort ſi rigoureux ;
Du jeu du chalumeau la douceur le ſoulage :
Ce plaiſir calme un peu ſes tranſports amoureux.
Son cœur en goûte enfin l'uſage,
Et du fier objet de ſes vœux
Perd ainſi l'importune image.

Un Berger guérit de l'amour,
Par mille jeux doux & paiſibles.
Bergères, ſoyez inſenſibles,
Je ſaurai bien l'être à mon tour.

THYRSIS n'eſpérant plus de plaire
Aux Bergères de ſon hameau,
En jouant de ſon chalumeau,
Chantoit aſſis ſur la fougère :

Un Berger guérit de l'amour,
Par mille jeux doux & paiſibles ;
Bergères, ſoyez inſenſibles,
Je ſaurai bien l'être à mon tour.

IDYLLE,

Mise en musique, en 1718.



UN BERGER ET UNE BERGÈRE.

LA BERGÈRE *seule, au bord d'un ruisseau.*

UN Prince aimé du Ciel va paroître à nos yeux:
A son abord tout rit dans la nature :
L'on ne découvre dans ces lieux
Que des fleurs & de la verdure.
Remplissons notre sein des trésors du Printems,
Que le myrte & la rose ornent ma chevelure ;
Que Flore ajoute à ma parure
Les plus aimables ornemens.

Ruisseau léger, qui fuis ta source,
Et qui sur ces cailloux roules en bondissant,
Pour unir sous mes yeux ton cryſtal innocent,
Laisse dormir tes eaux, & ralentis ta course !
Ce n'est point mon amour qui te veut consulter :
Un nouveau soin doit m'agiter,
Plus digne que tu le secondes :
Ruisseau, pour applanir tes ondes,
Daigne un moment les arrêter !
Ruisseau léger, &c.

LE BERGER, *la surprenant.*

Quel sujet important dans ces lieux vous arrête ?

Pourquoi ces fleurs? Pourquoi ces vains apprêts?
Et quelle nouvelle conquête
Préparez-vous à vos attraits!
Volage, épargnez ma foiblesse.
Vous allez trahir votre foi!
Vos yeux, dans tous les cœurs inspirant la tendresse,
Daigneront-ils ne s'arrêter qu'à moi?

LA BERGÈRE.

Jaloux Berger, à sa juste colère,
Que mon cœur amoureux ne peut-il obéir!
Quelle plainte osez-vous me faire?
Ne puis-je donc songer à plaire,
Que je ne songe à vous trahir?

LE BERGER.

Ah, pardonnez à mes alarmes?
Belle Bergère, hélas! de quoi vous plaignez-vous?
Un Amour égal à vos charmes,
Peut-il ne pas être jaloux?
De toutes les graces de Flore,
Je vois vos appas relevés:
Ne vous suffit-il pas que mon cœur vous adore!
A qui voulez-vous plaire encore,
Si ce n'est que pour moi que vous vous réservez!

LA BERGÈRE.

Quand du Dieu Pan la fête arrive;
Que pour le sacrifice, au soin de se parer,
Chaque Bergère est attentive,
Qui de vous peut en murmurer?
Ici mon soin n'est pas moins juste;

Le Prince que nos cœurs placent au rang des
Dieux,
Le royal appui de ces lieux,
Les honore aujourd'hui de sa présence auguste.

LE BERGER.

Ah, c'est m'en dire assez! ma tendresse en repos,
À vous voir embellir, trouve un plaisir extrême:
Redoublez vos appas; qu'ils brillent; qu'on vous
aime:
Dût leur éclat m'attirer cent rivaux,
Je veux encor les embellir moi-même.

LA BERGÈRE.

Mêlez plutôt les plus belles Chansons,
Au doux murmure de cette onde:
Du plus célèbre nom du monde
Faites retentir ces vallons,
Et que l'écho cent fois réponde.

CHŒUR.

Tantôt caressé des Amours,
Tantôt suivi de la victoire,
Que BOURBON coule ses beaux jours,
Dans les Jeux, les Ris & la Gloire.

LE BERGER.

Tant que Mars ici-bas répandit ses horreurs,
Tant que du bruit de son tonnerre,
Bellone épouvanta la terre;
Son courage intrépide en brava les fureurs.

LA BERGÈRE.

Aujourd'hui, de la paix qui succède à la guerre,
Sa sagesse, en ces lieux, fait sentir les douceurs.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Par lui nos campagnes fleuriſſent;
Nos bleds & nos raiſins mûriſſent :
La rigueur des ſaiſons n'oſe les outrager :
Que du Lion l'ardente rage,
Que la grêle, les vents, la tempête & l'orage,
S'apprêtent à tout ravager :
Nos champs ſous ce Héros ſeront en aſſurance.
Touchés de ſa vertu, dans ce commun danger,
Les Dieux craindroient d'endommager,
Des lieux qui ſont ſous ſa puiſſance.

CHŒUR.

Tantôt careſſé des Amours, &c.

LYSIS ET AMARILLE,

ÉGLOGUE.

AU fond d'un vallon ténébreux,
Dont l'œil avec frayeur entrevoit les abîmes,
Coule un torrent ſuperbe, où cent rochers affreux
Semblent précipiter leurs cimes:
Du Pin, de l'If & du Cyprès,
Le noir & lugubre feuillage,
Y conſerve un ombrage épais.
Mille oiſeaux de mauvais préſage
Peuplent de ce déſert les détours eſcarpés;
Et jamais d'aucun doux ramage,
Leurs échos n'ont été frappés.
Là, jamais le Berger, ami de l'indolence,

Ne s'alla délasser du soin de ses troupeaux :
Sombres lieux, qu'un morne silence
A plutôt dévoués à l'horreur, qu'au repos.
A mille ennuis secrets AMARILLE attentive,
Jusqu'au bord du torrent avoit conduit ses pas :
Et sous le creux d'un roc, assez près de la rive,
S'étoit assise, & soupiroit tout bas.
Sa beauté, que du jour l'astre n'égaloit pas,
De jour en jour étoit moins vive.
De ses charmes touchans, sous un peu de pâleur,
La force sembloit abattue :
Mais, dans cette aimable langueur,
S'ils frappoient un peu moins la vue,
Ils n'en alloient que mieux au cœur.
Conduit par un hasard, où l'Amour dut se plaire,
Sans dessein, dans ces lieux, LYSIS fut entraîné.
Il ne se croyoit pas si près de sa Bergère :
Peut-être auroit-il fui, s'il l'eût imaginé.
AMARILLE, à ses feux autrefois favorable,
Ne vouloit plus l'entendre ni le voir :
Il la croyoit inexorable :
Et depuis quelques mois le Berger misérable,
De déserts en déserts, traînoit son désespoir ;
Tandis que la Beauté qui causoit son martyre,
Avec facilité, l'entendoit, le voyoit.
Plus triste qu'on ne sauroit dire,
Mais plus heureux qu'il ne croyoit,
Sur un terrre, que l'eau venoit blanchir d'écume,
Le Berger étendu, sans force & tout en pleurs,
De son cœur, en ces mots exhaloit l'amertume,
Et se plaignoit ainsi de ses derniers malheurs.

LYSIS.

Non, non, n'espérons plus de fléchir AMARILLE :

Tout nous dit qu'il faut perdre un amour inutile:
Je n'en puis plus douter, l'inhumaine me fuit;
Dans son cœur inconstant, mes rivaux m'ont détruit.
Temps heureux, où le mien étoit cher à l'ingrate,
Ton souvenir en vain, me rassure & me flatte!
Désespéré, percé des plus sensibles coups,
J'ai prié, j'ai pleuré cent fois à ses genoux:
Je n'ai que trop porté ma douleur à sa vue:
La perfide en triomphe, au lieu d'en être émue.
Au trop heureux Daphnis qu'elle préfère à moi,
Elle atteste mes pleurs, pour lui prouver sa foi.
Vous, Amarille, à qui tous mes vœux s'alloient rendre;
Vous, pour qui tout mon sang eût voulu se répandre,
Qui, malgré mes sermens, avec un ton si doux,
Ne pouviez-vous lasser de dire: m'aimez-vous?
Vous me trahissez! vous! revers affreux, terrible!
Coup cruel, que jamais je n'aurois cru possible!
AMARILLE infidelle! & mon malheureux cœur,
Toujours tel qu'il étoit dans mon premier bonheur!
Elle me hait! & moi, je l'idolâtre encore!
Ah, du moins, qu'à jamais la barbare l'ignore!
S'il faut que mon amour survive à mon espoir,
Aimons-la: mourons-en; mais mourons sans la voir.
Je reste ici: j'y vis: j'y meurs. Lieux solitaires,
De mes derniers soupirs soyez dépositaires!
Je ne retourne plus en de funestes lieux,
Où tout blesse mon cœur, où tout choque mes yeux.

Pâturages, bercail, troupeaux, que tout périsse!
Brebis, moutons, agneaux, que le loup vous raviſſe!
Errez, ou non! ſoyez recouvrés ou perdus!
Amarille me hait : je ne vous aime plus.
Toi, Muſette, ſur qui, dans un ſort plus tranquille,
J'ai tant de fois chanté le beau nom d'AMARILLE,
Tu ne peux plus calmer un ennui dévorant :
Adieu, je t'abandonne aux eaux de ce torrent.
Si quelque Amant heureux te retirant des ondes,
Veut, chantant ſon bonheur, qu'à ſa voix tu répondes,
Ne rends qu'un ſon plaintif, & chante malgré lui
Le malheur qui de moi te ſépare aujourd'hui.

(*Il la jette*).

Mais quoi! qui me retient dans ma douleur extrême?
Ne me puis-je, après toi, précipiter moi-même!
Deſtin, dont la rigueur ſe plaît à m'outrager,
Sois ſatisfait!

AMARILLE.

LYSIS! arrêtez, ô Berger!
Lyſis, tournez les yeux! voyez qui vous appelle.

LYSIS.

Dieux! quelle voix! que vois je? AMARILLE!

AMARILLE.

Oui, c'eſt elle :
Celle dont les rigueurs vous ont tant fait ſouffrir.
Vous m'aimiez! ah Berger! où couriez-vous?

LYSIS.

Mourir.
Craignez

Craignez-vous de mes maux que je ne me délivre?

AMARILLE.

Et moi, Berger, & moi j'étois prête à vous suivre!
Ou cédez à l'effort de mes tremblantes mains;
Ou je vais de la mort vous montrer les chemins.

LYSIS.

Caché dans quelque endroit, Daphnis, peut
vous entendre.

AMARILLE.

Que n'ai-je su plutôt ce que je viens d'apprendre?
Ne m'embarrassez point de vos soupçons jaloux:
En me les attirant, j'ai plus souffert que vous.
Vous doutiez de ma foi: je doutois de la vôtre.
Mais enfin c'est assez s'affliger l'un & l'autre;
Vous m'aimez, & je suis au comble de mes voeux.
Vivez! soyez constant, & nous serons heureux.
Malgré tout ce qui peut blesser votre mémoire,
N'hésitez pas, LYSIS, un moment à me croire.
Aimez. Pour vous mon cœur se fait la même loi:
Si je ne vous aimois, vous dirois-je: aimez-moi?

LYSIS.

Je demeure interdit: tant de bonheurs m'étonnent:
Ne seroit-ce qu'un songe où mes sens s'abandon-
nent.
Quelque Démon flatteur me viendroit-il char-
mer!
AMARILLE! est-ce vous qui me parlez d'aimer?
Est-ce vous que j'entends? Vous, dont la per-
fidie
Me faisoit tout-à-l'heure attenter à ma vie?
Vous dont les yeux cruels, & fiers de mes
douleurs,
Sans pitié, tant de fois, ont vu couler mes pleurs!

Des plus tendres discours votre bouche est capable!
Dieux! ne m'abusez point! d'une haine inplacable,
Le cœur à tant d'amour peut-il passer d'abord?
Ou bien ne voudroit-on que retarder ma mort?

AMARILLE

Non, vivez! il est temps que vos alarmes cessent;
Puisqu'à vos yeux enfin mes sentimens paroissent.
Hélas! si quelquefois je les ai déguisés,
C'est quand, de moi, vos feux ont paru méprisés.
Mais quoi! de faux avis avoient séduit mon ame.
On disoit qu'en secret vous trahissiez ma flamme;
Que secondé de vous, votre père inhumain
A la riche Chloé réservoit votre main.
De quelque désespoir dont ce coup m'eût saisie
Un courageux dépit cacha ma jalousie;
Je dévorai des pleurs, dont le trop juste cours
Vouloit noyer des yeux qui vous cherchoient toujours.
J'ai plus fait: pour braver des démarches perfides,
J'ai du Berger Daphnis flatté les feux timides:
J'affectois près de moi, de l'avoir en tous lieux;
Et surtout je voulois que ce fût à vos yeux.
Attend-on d'un Amant la retraite outrageante?
Mon orgueil en vouloit faire accuser l'Amante.
Mes yeux de votre faute eussent dû s'assurer:
Mais que l'amour est prompt à se désespérer!
Cet amour alarmé, qui, malgré ma tendresse,
Vous fait encore ici douter de ma promesse,
Ce même Amour, qui fait votre incrédulité,
Me fit croire aussitôt votre infidélité.
Vous accusant ainsi du plus grand des parjures,
Tous vos soins les plus doux, étoient autant d'injures;

Et me croyant l'objet d'un amour imposteur,
Vos soupirs, vos sermens, tout me faisoit horreur.
Le coupable lui seul, séparé de son crime,
Conservoit mon amour, en perdant mon estime:
Ma foible inimitié dont j'implorois l'appui,
Tomboit sur ma rivale, & s'éloignoit de lui.
Que sera-ce à présent que je le sais fidèle ?
Que c'est moi seule, moi, qui suis la criminelle ?
AMARILLE à ces mots, sans plus rien ménager,
Donne un libre essor à sa flamme;
Et se laissant aller dans les bras du Berger,
Se livre aux transports de son ame.
A cet emportement tout-à-coup ralenti,
Succède une douce foiblesse:
Et dans son œil appesanti
Règnent la volupté, l'amour & la tendresse.
Pour la première fois, dans ce triste séjour,
Les Dieux de Cythère accoururent:
Les Jeux rians formoient leur Cour;
Et de tous les lieux d'alentour,
L'horreur, à leur aspect, & l'effroi disparurent.
La mourante AMARILLE, au jour
Souffre qu'on expose ses charmes;
Mais la sévérité fut bientôt de retour.
La Bergère sentit renaître des alarmes.
Elle prie: on est sourd: il tombe quelques larmes:
La pudeur & l'Amant, l'emportent tour-à-tour.
Enfin quand la Vertu veut reprendre les armes,
Lysis avoit déjà couronné son amour.
Elle en voulut gémir: mais des plus doux plaisirs
Tous ses sens devenant la proie,
La douleur chercha des soupirs,
Qu'il fallut céder à la joie.

TOUT EST BIEN COMME IL EST.

ROMANCE.

Sur l'air : *Sommes-nous pas trop heureux.*

AU gré du Sexe charmant,
L'Amour cherchoit un remède
Contre l'ennui qui possède
L'Amante, loin de l'Amant.
Dans ce dessein, l'on assûre,
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge, où la Nature
Fabrique le Genre-humain.

La Carte de Cupidon,
Met cette forge divine,
Sous une aimable colline,
Où croît le plus fin coton :
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ebène, & du corail,
Du sacré laboratoire
Ornent le petit portail.

Les Jeux & les Ris badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent autour de l'enclume,
Que bat le Dieu des Jardins.
Du Cyclope infatigable,
Le marteau va jour & nuit;
Et par un art admirable,
Frappe sans faire de bruit.

Lorsqu'à grands coups répétés,
Le fer est battu de reste,
Un charme doux & céleste,
Se répand de tous côtés;
La Nature prompte & sage,
Qui, de la part du Destin,
Préside sur tout l'ouvrage,
Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra,
Jusqu'au fond du sanctuaire;
Où le mortel téméraire,
De ses jours ne pénètra.
Les forgerons de Cythère
Reçurent leur Souverain,
Comme l'on reçoit sa mère;
Dans les forges de Vulcain.

Bon jour, bel enfant, bon jour:
Dans ces lieux dont je dispose,
Puis-je pour vous quelque chose?
Dit la Nature à l'Amour.
Le Dieu répond : je desire,
Sans différer un instant,
Aux Belles de mon empire,
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré,
Se désaisir en main sûre,
Du présent que la nature
A mon culte a consacré.
Faites si bien votre compte;
Que tournant sur une vis,
Ce beau présent se démonte,
Et se mette à rémotis.

Nature ayant la leçon,
Cupidon prit congé d'elle;
Et sur le nouveau modèle,
L'homme est formé de façon,
Que le plus solide immeuble,
Des Amans & des Epoux,
Désormais devient un meuble,
Le plus mobile de tous.

Mais, tel étoit l'art divin,
Que si l'affaire allongée,
N'étoit à son apogée,
On tournoit la vis en vain.
L'envoi ne pouvoit se faire,
Que l'Amour de son cachet,
Et du grand sceau de Cythère,
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,
Le beau sexe, en patience,
Du nôtre enduroit l'absence,
Et n'en fut plus alarmé.
De ce qui rend infidèle,
L'absent ne fut plus porteur:
Et toujours avec la Belle,
Marchoit le consolateur.

Chacune, de se munir;
Basque de courir sans cesse;
Beaux paquets à leur adresse,
D'aller & de revenir.
Il n'est grêle ou vent qui puisse,
Retarder un tel envoi:
La Touriére, ni le Suisse,
N'eurent jamais tant d'emploi,

L'Epoux ſortant de chez ſoi,
Laiſſoit à ſa chère Epouſe,
Nouvelle encore & jalouſe,
Cet otage de ſa foi.
Le paſſe-temps des fillettes,
Grace au conſolant hochet;
Quand elles étoient ſeulettes,
Ne ſouffroit aucun déchet.

Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque,
Ne trouve profit quelconque;
Il riſque encor ſon enjeu.
Un dépôt de cette eſpèce,
Ne ſe laiſſoit pas ſans peur:
Mais eſt-il rien qu'on ne laiſſe,
Où l'on a laiſſé ſon cœur?

Auſſi plus d'un accident,
Et plus d'un tour de friponne,
Fit d'une action ſi bonne,
Repentir l'homme imprudent.
Chaque jour la négligence;
Ou l'appetit déréglé
Coutoit cher à l'indulgence
De quelque Amant démeublé.

Le beau rameau d'olivier,
Qui fait la paix du ménage,
Eſt par un mari volage,
Prêté, pour un jour entier.
Le ſoir, Hymen le réclame:
La nuit, s'il ne revient pas,
Du Mari près de ſa Femme;
Figurez-vous l'embarras.

Par mégarde, une autre fois,
Une Agnès, au lieu du vôtre,
Vous en renvoyoit un autre,
Où vous perdiez deux fur trois.
Et bienheureux ceux qui furent
En ravoir encore un tiers!
Mille honnêtes gens en furent,
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin,
Une Mère de famille,
Dans le coffre de fa Fille,
Furetoit foir & matin.
La Prude mal affiftée,
Dans fes befoins importuns,
De la Belle accréditée,
Efcamotoit les emprunts.

Le Vieux jaloux défolé,
Ne fermant plus la prunelle,
Quelquefois, dans la ruelle,
Trouvoit le drôle ifolé:
Alors, ne vous en déplaife,
L'impitoyable Vieillard,
Sans fcandale, & tout à l'aife,
Vous faifoit un Abaillard.

A fon galant éperdu,
La Dame, avec un fourire,
En étoit quitte pour dire,
Mon ami, je l'ai perdu.
Auffi-tôt, affiche énorme.
Par fon nom, tout s'y nommoit:
Même on y gravoit la forme
Du bijou qu'on reclamoit.

Que dirons-nous du chagrin,
Et de la rumeur affreuſe,
Que d'une grande Empрunteuſe,
Cauſa le trépas ſoudain ?
Les Commiſſaires poſèrent
Le ſcellé ſur ſes effets :
Et ſous le ſcellé reſtèrent,
Trente ou quarante paquets.

Meſſieurs les Intéreſſés,
Privés de tout exercice,
Des longueurs de la Juſtice,
Furent fort embarraſſés :
Surtout ceux que la décence,
Et l'honneur de leur état,
Réduiſoit à l'impuiſſance,
D'oſer faire aucun éclat.

Le Cavalier effronté,
Se plaint, tout haut, qu'on le vexe :
En fait juge le beau Sexe ;
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'achève :
Nouvelle oppoſition :
Enfin le ſcellé ſe lève :
L'on fait exhibition.

Perſonne à la vérité,
N'y ſauroit trouver à mordre.
La défunte avoit de l'ordre :
Tout eſt bien étiqueté.
Gens de Cour, & gens d'affaires ;
Gens de robe & gens de rien,
Abbés, & Révérends Péres,
Chacun retrouva le ſien.

Auſſi, n'eſt-ce rien au prix
De ce qu'une Meſſaline
Entreprit, à la ruine
De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fourrière,
Effets rares & communs:
Elle étoit la tréſorière
De la caiſſe des emprunts.

Un beau matin, haut-le-pié!
A ſon comptoir elle manque:
Madame emporte la banque,
Et fait rafle ſans pitié.
Amour & galanterie,
N'eurent bientôt qu'à déchoir:
C'étoit une loterie,
Vingts billets blancs, pour un noir.

Cupidon ſentit l'abus.
Pour en prévenir la ſuite,
Le Dieu revola bien vîte,
Vers la forge de Vénus:
S'en remit à la Nature,
De leur commun intérêt.
D'où nous devons tous conclure,
Que tout eſt bien comme il eſt.

CHANSONS.

CHANSONS.

Air: *De la Marche des Janissaires.*

ASTRUC, avec *Chirac*,
Vient de vuider son sac,
De raisons *ab hoc* & *ab hac*,
Pour me prouver en Grec;
Qu'en moi la Nature est à sec;
Je leur ferme le bec:
Je fais dans un picnic,
Passer par l'alambic,
Six pintes ric-à-ric,
Et toujours dans l'amoureux choc
La victoire m'est hoc.
Bon Buveur & bon Cocq,
Est-ce être si caduc;
Chirac est donc, ainsi qu'*Astruc*,
Un oiseau de Saint Luc.



Air : *De la Frelane.*

VIve notre vénérable Abbé
Qui siége à table mieux qu'au jubé !
Le service étoit ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire étoit flambé.
Son Devancier parloit Latin :
Celui-ci se connoît en vin ;
C'est un bon vivant,
Nargue du Savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent,
Souvent.
Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'Abbé, le Moine, le Frère servant,
N'observent le silence qu'en buvant.
Jamais de Carême, ni d'Avent :
L'Abbé les a mis hors du Couvent.
Dans ce bel institut de son estoc,
Chacun de nous vit ferme comme un roc :
Pas un de son froc
Ne feroit le troc
Pour tout l'or du monde enbloc.
Tic toc, chic choc, cric croc !
Chantons Frère Roc,
En vuidant ce broc.
Vive notre vénérable Abbé,
Qui siége à table mieux qu'au jubé !
Le service étoit ma foi bien tombé :
Sans lui le réfectoire étoit flambé.

Air : *De l'Ouverture de Bellérophon.*

PRends ton froc,
Ton sac & ton broc ;
Sus ! Frère Roc,
Vas faire le pieux escroc.
Dans le Dortoir,
Tout est, ce soir,
Au désespoir ;
Il y faut pouvoir ;
C'est ton devoir.
J'ai voulu voir
Notre réservoir ;
J'ai visité la cave & le saloir.
Tout le salé,
S'en est allé,
Est avalé ;
Le vin de Condrieu,
Nous dit adieu,
Père Matthieu
Blasphême, au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos Moines se damneront.
Prends ton minois,
Humble & courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de Saint François.
Le Sexe plein de charité
Pour la Communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.

Tends à propos ton esquipot ;
L'affaire est de ton tripot ;
Mais sois fidéle au dépôt.
Le Diable
Etrangleroit
Qui rogneroit
Notre Prébende respectable ;
Vas, réviens,
Et te souviens,
Qu'un bon Frère Quêteur vaut mieux que cent Gardiens.

PORTRAIT DU DIABLE 1.

IL a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu,
Le fuseau dont filoit Hercule,
Noir & tortu ;
Et pour comble de ridicule,
La queüe au cu.

---

1 Ce Couplet, qui est excellent, est le seul que nous ayons cru devoir conserver d'une vingtaine de Couplets que PIRON avoit composés, pour parodier le premier Chant du Poëme *du Paradis Perdu* de MILTON.

LA COMMERÇANTE.

Sur : l'Air *De la Bequille du Père Barnaba.*

SUr les vaiſſeaux d'Amour,
Commerçante gentille,
Thérèſe mit un jour
Ses gants en pacotille :
Hélas ! la pauvre fille
Pour tout gain n'attrapa,
Qu'un grand coup de Béquille
Du Père Barnaba !

Sur l'Air : *Des Gris vêtus.*

DE Chryſogon 1
Chantons l'organe.
Quel heureux poumon,
Quand il condamne
Voltaire, *Piron*,
Et *Crébillon* !
Pour le jargon,
Voltaire eſt bon,
Mais n'eſt, dit-il, au fond qu'un plagiaire ;
Piron, *Pradon*,
Tous les deux font la paire ;

1 BOINDIN.

Pour *Crébillon*,
Ce n'eſt qu'un prête-nom.
Là-deſſus le Café chamaille;
On raiſonne; & Chryſogon braille:
Tout fuit à la force du ton.
De Chryſogon,
Chantons l'organe
Et le poumon!
Que ſert la voix d'un Salomon;
Couverte des cris d'un âne?
Ainſi foible ou non.
Cedez, ſi non
Sa poitrine, comme un canon,
Vous décharge du galbanon.
De Chryſogon,
Chantons l'organe,
Et le poumon.

Sur l'air de *Cahin-caha*.

DAns ma jeuneſſe,
Cythère fut la Cour,
Où je fis mon ſéjour:
Sur l'échelle d'amour
Je montois nuit & jour,
Et remontois ſans ceſſe.
Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela.
Sérieux, & grave,
Du régime eſclave,
Je lis *Boerhave*,
Deſcends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha,
Et remonte cahin-caha.

Sur l'Air : *Comment faire.*

LEs Saumaiſes, les Caſaubons:
Ne ſont que de petits garçons,
Auprès du bonhomme Grégoire:
Lui ſeul il en ſait plus que tous.
Que ſait-il? Me demandez-vous;
Il ſait boire.

TRIOLET.

LE joli jour de Saint Michel
Fut un des beaux jours de ma vie.
Que ſoit à jamais ſolemnel
Le joli jour de Saint Michel!
A genoux, devant ſon Autel,
Depuis douze jours, je m'écrie:
Le joli jour de Saint Michel
Fut un des beaux jours de ma vie.

Ce jour il me tomba du Ciel,
Douze pintes de Malvoiſie:
Un rare, & joli caſuel,
Ce jour là, me tomba du Ciel.
Mon Palais trouvoit bien cruel,
De ne ſavourer que du Brie:
Ce jour, il me tomba du Ciel,
Douze pintes de Malvoiſie.

Du Cap aux rives d'Archangel,

De la Chine à la Virginie:
Il ne croît que du vin tel quel,
Du Cap, aux rives d'Archangel.
Du Tage même, à l'Archipel,
Trouvez-moi table mieux fournie;
Du Cap, aux rives d'Archangel,
De la Chine à la Virginie.

Vive, & plus ſuave que miel,
Du goût elle paſſe au génie:
Voltaire ne boit rien de tel,
Vive, & plus ſuave que miel:
Auſſi n'eſt-il qu'un Arc-en-ciel,
Et je ſuis Etoile accomplie;
Vive, & plus ſuave que miel,
Du goût elle paſſe au génie.

Muet, triſte, & matériel,
Me voilà redevenu Pie;
J'étois un Bourguignon ſans ſel,
Muet, triſte, & matériel:
Le piot, beaume univerſel,
De Pie eſt l'étymologie.
Muet, triſte, & matériel,
Me voilà redevenu Pie.

Il me venoit du bel Hôtel,
Que la France vous édifie:
En fuſſiez-vous l'Hôte éternel,
De ce noble & ſuperbe Hôtel!
En ſtyle ſimple & naturel,
MONSEIGNEUR, je vous remercie,
Le joli jour de Saint Michel,
Fut un des beaux jours de ma vie.

Sur l'Air : *Le joli jeu d'Amour.*

AH, le joli séjour !
Prince de Visapour,
Vous ne l'auriez pas, pour
Toute l'Inde.
Dans le même enclos,
Se trouve Paphos,
L'Isle de Naxos,
Et le Pinde.
Ah, le joli séjour, &c.

Air à boire.

AMour, adieu pour la dernière fois.
Que Bacchus, avec toi, partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes loix ;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrois m'arrêter en vain,
Nargue d'Iris & de ses charmes !
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes ;
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.



Sur l'Air : *Amant, votre bonheur.*

VÉnus a moins d'attraits
Que celle qui m'enchante,
Le Printems eſt moins frais,
L'Aurore moins brillante :
Que ſa chaîne eſt charmante !
Mais, comment l'engager ?
L'Onde eſt moins inconſtante,
Et le vent moins léger.

L'Amant le plus parfait,
N'a point de privilége ;
Qu'il ſoit jeune & bien fait,
Que ſans ceſſe, il l'aſſiége,
Mérite, ni manége
N'ont pu la réformer :
Comment la fixerai-je,
Moi qui ne ſais qu'aimer ?

N'importe : mon amour
Va l'attendre au paſſage ;
Et, ſi du ſien, un jour
J'obtiens le moindre gage,
D'un ſiècle d'eſclavage,
J'aurai reçu le prix ;
Et c'eſt, ſur la Volage,
Toujours autant de pris.

Air tendre.

DAns quelle ennuyeuſe indolence,
Ai-je vécu juſqu'à ce jour !
Ah ! la plus douce indifférence
Vaut-elle le plus triſte amour ?
Non ; duſſé-je eſſuyer les rigueurs de Silvie ;
L'ingrate aura ſu m'enflammer.
Je lui dois le plaiſir d'aimer :
Je l'aimerai toute ma vie.

Air : *Jupin de grand matin.*

CE petit air badin,
Ce tranſport ſoudain
Marque un mauvais deſſein :
Tout ce train
Me laſſe à la fin :
De deſſus mon ſein,
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds!
Vous eſſayez
De paſſer le genou :
Êtes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir !
Il arrivera, Monſieur,
Un malheur.
Ah, c'eſt trop s'oublier !

Je vais crier :
Tout me manque à la fois ;
Et force, & voix....
En entrant avez-vous
Tiré du moins, ſur nous,
Les verroux ?

CHANSON A PIBRAC,

Chez qui le Poëte CAHUZAC *étoit dans les remèdes, & remettoit le payement ſur le produit de ſa Tragédie de* Warwick, *dont on faiſoit alors les répétitions.*

Sur l'Air : *D'Aſtruc avec Chirac.*

LE pauvre *Cahuzac* 1,
N'eut jamais, cher Pibrac,
Malle, valiſe, ni biſſac :
Tu prends ſoin d'un blanc bec
Qui ne paîra jamais qu'avec
Une ſalamalec.
En dépit du Public,
Rimer eſt ſon trafic :
Il te légue *Warwick*.
Warwick ſe donne à la Saint Roch 2 :

---

1 La première Pièce de vers qu'il publia en arrivant de ſa Province, eſt intitulée : *Adieu aux Muſes.* Il y parle de moi avec un grand mépris.

2 Il ſe donna en effet ce jour-là, pour la première & dernière fois.

Mais

Mais peut du premier choc,
Tomber; & ſuivre au croc
Des Francs le premier Duc 1;
Et deux mois avant la Saint Luc,
Voilà le legs caduc.

1 PHARAMOND, première Tragédie de cet Auteur, qui n'eut qu'une ou deux repréſentations.

CHANSON DE SOCIÉTÉ.

Air : *De la Calotte.*

CÉlébrons notre Hôteſſe,
Chez qui les Plaiſirs, les Ris & les Jeux,
Loin de la ſombre Sageſſe,
Semblent être chez eux.
Loin d'elle, la tendreſſe,
Qui tient de la triſteſſe!
D'un ami ſans calotte,
La Folette diroit du mirlirot:
Des grelots, & la marotte
Seront ſeuls de l'écot.
Cher ami, qui vas
A ſes repas,
Si tu fais cas
De ſes appas,
Ne manque pas
D'avoir des rats:

Tu lui plairas.
Célébrons notre Hôteſſe,
Chez qui les Plaiſirs, les Ris & les Jeux,
Loin de la ſombre Sageſſe,
Semblent être chez eux.

BOUQUET,

A M. LE COMTE DE S. F.

Pour le jour de ſa Fête.

Sur l'Air : *Des Triolets*

CÉlébrons la Fête aujourd'hui
Du bon Saint que tout le monde aime!
De notre unique & cher appui,
Célébrons la fête aujourd'hui.
Le verre à la main, devant lui,
Lui verſant raſade à lui-même,
Célébrons la fête aujourd'hui
Du bon Saint que tout le monde aime.

C'eſt-là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde:
Il eſt l'objet de tous les vœux:
C'eſt-là vraiment un Bienheureux.
Pour niche, content & joyeux,
Il a le cœur de tout le monde:
C'eſt-là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde.

Auſſitôt que vous l'invoquez,

Il fait miracles par centaines:
D'aide jamais vous ne manquez,
Auſſitôt que vous l'invoquez:
Et non pas ces Saints requinqués,
Qui vous font faire des Neuvaines.
Auſſi-tôt que vous l'invoquez,
Il fait miracle par centaines.

De bien des maux le Saint guérit,
Et ſurtout de l'indifférence:
Belles, qu'il aime, & qu'il chérit,
Le Saint de bien des maux guérit.
Élevez vers lui votre eſprit!
Vous en ferez l'expérience.
Le Saint de bien des maux guérit:
Et ſurtout de l'indifférence.

A MADAME DE TENCIN 1.

Sur l'Air : *Laiſſez paître vos bêtes.*

BErgère 2, ta houlette
De tes bêtes fait le bonheur:
De Circé la baguette

1 Madame de TENCIN appelloit ſes Bêtes, les beaux Eſprits qui dînoient chez elle deux fois la ſemaine.

2 Ce Couplet fut mis ſur un Ecran, où la Dame étoit repréſentée en Bergère, conduiſant, pour troupeau, ſon cercle de Beaux-Eſprits, qui, ſur ſes pas, alloient paître au Sacré Vallon.

Lui fit bien moins d'honneur.
On sait le mal qu'elle en faisoit.
En bête, quand il lui plaisoit,
L'homme elle métamorphosoit.
Des bêtes, au contraire,
Qui broutent sous ton œil benin,
Ta houlette a su faire
Plus d'un homme divin.

LE MIROIR 1.

Air : *De Joconde.*

MIroir officieux, je doi
T'aimer toute ma vie.
Je possède, graces à toi,
La charmante Sylvie;
Et je te regarde, en ce jour,
Comme un Dieu tutélaire,
Qui fait pour moi plus que l'Amour
N'auroit jamais pu faire.

Miroir, plus peintre que LA TOUR;
Plus prompt & plus sincère:
Et vous mes Trumeaux tour-à-tour,
Répétez ma Bergère:
Croyez que jamais vous n'aurez
De plus parfait modèle;

1 J'avois chez moi un Miroir, dont les ornemens antiques étoient estimés; une Dame, très-jolie, voulut le voir, & je lui donnai ces trois Couplets.

Et que plus vous l'embellirez
Plus vous ferez fidèle.

Glace ne faites votre effet
Qu'en faveur de ma Belle :
Obſcure pour tout autre objet,
Ne repréſentez qu'elle.
Par le même art, en ma faveur,
Et contre votre uſage,
Puiſſiez-vous, ainſi que mon cœur,
Conſerver ſon image !

A M. LE COMTE DE M***.

En lui envoyant, pour Étrennes, une Poupée, haute d'un pied, repréſentant une Demoiſelle bien coëffée & bien habillée à la mode.

Sur l'air : *Avez-vous vu chez Rigaud, ce Héros.*

Monſeigneur, des gens riront,
Et diront :
Ah, la plaiſante équipée !
Préſenter à l'homme fait,
Et parfait,
Pour étrenne, une Poupée !

Mais ſoyez comme les Dieux :
A leurs yeux,
Irus offrant ſa beſace,
Offre autant, peut-être plus,
Que Créſus,
Offrant tout ſon or en maſſe.

Ce Colifichet Poupin,
Pour Binbin,
N'eſt pas; non, ſi peu de choſe,
Qu'il ne croye, au grand Mogol,
Faire un vol,
Quand pour vous il en diſpoſe.

Jouez avec, ſans façon:
Pourquoi non!
L'Aigle eſt-il toujours aux nues!
Socrate l'Athénien,
Jouoit bien
Aux oſſelets par les rues.

Il n'en a pas moins été
Réputé,
Comme vous, un homme ſage:
Et, ce qui nous rend plus forts,
C'eſt qu'alors
Il avoit deux fois votre âge.

Entre nous, philoſophons,
Plus à fonds,
Et définiſſons les hommes,
Auſſi bien les bonnes gens,
Du vieux temps,
Que ceux du ſiècle où nous ſommes.

Les hommes, Géants ou Nains,
Sont Binbins:
Des *Pirons*, juſqu'aux Pompées,
Lauriers, & ſceptres, & tas
De ducats:
Tout cela franches Poupées!

Sous le pinceau peu commun
De le Brun,
Voyons revivre Alexandre ;
Et dans Babylone entrant,
Se carrant,
D'avoir mis l'Asie en cendre.

Sur son bâton triomphal,
Comme un pal,
Une victoire est campée :
De ses travaux tout le fruit,
Se réduit,
Au gain de cette Poupée.

Par-dessus toutes, ma foi,
Selon moi,
Une Poupée amusante,
C'est celle que d'une main
De Binbin,
L'enfant ailé nous présente.

Cette Poupée aux yeux doux,
Fut pour nous,
Formée à l'instar de celle,
Que, d'une pierre *Pyrrha*
Figura,
En la jetant derrière elle.

Elle ne fit de Jupin
Qu'un Binbin ;
Qu'un Binbin du fils d'Alcmene :
Le Pupille de Chiron,
Nous dit-on,
Pleura neuf mois pour la sienne.

Elle étoit du bon faiseur,
MONSEIGNEUR :
Le mien n'eſt qu'une pécore :
Cette autre parle & ſe meut,
Tant qu'on veut ;
Et plus qu'on ne veut encore.

Nue, elle auroit brillé mieux,
A vos yeux :
Par un trait de ſa ſcience ;
Que la mienne, en ſes atours
Des bons jours :
Mais un peu de patience.

Quand le temps qu'on vous louera
Finira ;
Je vous jure, & vous proteſte,
Qu'on verra pour lors auſſi
Celle-ci :
Parler, danſer, & le reſte.



DIALOGUE

ENTRE FLORE ET MA MUSE,

*Accompagnant un Bouquet, présenté à Madame ***.*
Sur l'Air : *Réveillez-vous Belle endormie*

FLORE.

RÉveillez-vous, Muse endormie ;
Réveillez-vous, voici le jour,
Où, tous les ans, chez Uranie,
Vous devez faire votre cour.

MA MUSE.

Eh songez-vous seule à suffire
Au soin qui semble vous presser :
Vous impatientez Zéphyre :
Allez-vous faire caresser.

FLORE.

Comment ? Quelle étrange manie !
J'avouerais mon étonnement.
Quoi, vous adorez Uranie,
Et voilà votre empressement ?

MA MUSE.

Mais, de quoi s'agit-il encore ?

FLORE.

D'un bouquet : vous le savez bien.

MA MUSE.

Qui sait mieux en faire que FLORE?
C'est son métier plus que le mien.

FLORE.

De toutes les deux c'est l'affaire:
Mes enfans doivent le former:
Mais vous savez, que d'ordinaire,
C'est aux vôtres à l'animer.

MA MUSE.

Vous en parlez bien à votre aise:
Mais vous comptez envain sur moi.

FLORE.

J'y compte, & ne vous en déplaise,
Vous partagerez mon emploi.

MA MUSE.

Les enfans sortent de ma veine,
En petit nombre, & lentement;
Au lieu qu'on vous en voit sans peine
Produire mille en un moment.

FLORE.

Oui; mais quelle est leur destinée?

MA MUSE.

De plaire à tous en paroissant.

FLORE.

Ils ne vivent qu'une journée:

MA MUSE.

Et les miens meurent en naissant.

FLORE.

N'importe : le devoir exige
Des vers de vous, bons, ou mauvais.

MA MUSE.

Le devoir, ſelon moi, n'oblige
Qu'à ce qu'on fait avec ſuccès.

FLORE.

Quoi ! tout oiſeau doit donc ſe taire,
S'il n'eſt Roſſignol ou Pinçon ?
Pour ne pouvoir être *Voltaire*,
Faut-il n'oſer être PIRON ?

MA MUSE.

La maxime eſt juſte, & je l'aime;
Surtout, à propos de Bouquet;
Genre, où ce grand *Voltaire* même,
Eſſaieroit en vain ſon caquet.

FLORE.

Que vos vers ſoient peu dignes d'elle !
Du moins vous aurez entrepris.

MA MUSE.

Pour lui vouloir prouver mon zèle,
M'irai-je attirer ſes mépris ?

FLORE.

Crains-je un déſagrément ſemblable,
Quand je tâche d'orner ſon ſein,
Dont la blancheur incomparable
Effaceroit lis & jaſmin ?

MA MUSE.

Voilà vos enfans bien à plaindre !

Assis au trône des Amours !
Tandis que les miens ont à craindre
Le moins honoré des séjours.

FLORE.

J'irois où le devoir m'invite ;
Au risque d'un mépris plus grand.

MA MUSE.

Tout ce que je hais, je l'évite :
Et chacun fait comme il l'entend.

FLORE.

Vous aimez donc bien qu'on vous flatte ?

MA MUSE.

J'aime les soins récompensés.

FLORE.

Oh, vous êtes trop délicate !

MA MUSE.

Et vous ne l'êtes pas assez.

Laissons-la des débats frivoles.
Portez-lui des fleurs à foison :
Et rapportez-lui mes paroles :
Vous verrez que j'avois raison.



REMERCIEMENT,

A LA BELLE DUCHESSE DE ***,

Qui me fit présent, le jour de l'An, d'une Écritoire de beau Japon, garnie d'or.

Sur l'Air : *Je ne sais comment l'indiquer.*

J'Ouvre ma gentille Écritoire:
Pour chanter, sur un nouveau ton 1,
Le velours, la rose, & l'ivoire
De la main qui m'en a fait don.
Oiseau, sans bec au visage,
Dont notre cœur est la cage,
Vole ici!
Et tire-toi de l'aile
Une plume pour elle.
Grand-merci.

Cette plume est des mieux taillées
Venez maintenant toutes trois,
Beautés à nud déshabillées,
Graces, voyons-nous quelquefois!
Une fois versez pour rire
L'encre dont je vais écrire
Mes Chansons:
Doucement, point d'esclandre!

1 Il étoit de la composition de M. Royer.

Gardez-vous de répandre.
Commençons ?

Comme de nous le Ciel dispose !
Comme un caprice du Destin
Fait naître souvent une chose,
Loin du lieu qui verra sa fin !
Un bijou rare & fragile,
Pétri de la fine argile
Du Japon :
D'un des bouts de la terre,
Vient sur le Secrètaire
De PIRON.

De mépris pour toi, tu l'accuses,
Pour t'avoir mise entre mes mains ;
Elle te rend utile aux Muses ;
J'écris pour elle, & tu te plains !
Bénis ses loix absolues,
Qui font que tu contribues
Aux moyens
De porter son image
Jusqu'au lointain rivage,
D'où tu viens

Je crois, au-devant de ma plume,
A ces mots, te voir avancer :
Le feu d'Apelle en moi s'allume ;
Mais gardons-nous de rien tracer.
Ménageons le front modeste
De cette Beauté céleste
Qui m'entend :
Et de plus, cette image,
Doit-elle être l'ouvrage
D'un instant ?

Un siècle, à ce qu'on dit, prépare
La pâte dont on te forma:
Et voici l'objet le plus rare
Qui soit de Rome à Panama.
Je dévoue à sa peinture
Tout le temps que l'Hiver dure;
Et prétends
Mettre l'œuvre en lumière,
Comme une fleur première
Du Printems.

Zéphyre alors ouvre ses ailes.
Je lui confierai le portrait:
L'instruisant des suites cruelles,
Qu'auroit un regard indiscret.
Tiens, dirai-je, enfant d'Eole,
Ferme les yeux, & t'envole
Promptement:
Si tu veux à ta Flore
Etre fidéle encore,
Un moment.



POUR UN ENFANT,

*Repréſentant l'Amour, & offrant à M. le Comte de **, pour Bouquet, le jour de ſa Fête, un pot de Myrte, de la part de ſa Mère.*

Sur l'Air: *Vos yeux, aimable Thémire.*

JOli DAUPHIN de Cythère,
Bel Amour aux yeux fripons,
Me dit, l'autre jour, ma Mère,
Montre que tu les as bons;
Tiens, prends ce petit Arbuſte,
Et l'offre à qui tu voudras :
Mais voir clair, & ſois bien juſte,
Dans le choix que tu feras.

Comme l'olive à Minerve,
Le myrte m'eſt conſacré :
Celui-ci, je le réſerve,
Pour un mortel adoré :
Son feuillage, un jour de fête;
Entrelaſſé d'olivier,
Orne encore mieux ſa tête,
Que le pampre, & le laurier.

En Juge, & témoin fidèle,
A qui je rends grace encor,
Pâris, comme à la plus Belle,
Me donna la pomme d'or :
A l'humain le plus aimable

Du Royaume, où nous voilà,
De même, en juge équitable,
Présente ce Myrte là.

Dès qu'on le destine à l'homme,
Le plus aimable de tous,
Comme à Vénus fut la pomme,
Comte, ce myrte est à vous.
Déjà je la vois sourire,
A mon choix judicieux;
Et puis qu'on aille encor dire,
Qu'Amour n'a pas de bons yeux!

MADAME ***, A M. LE D***.

Sur l'air : *Jean, faut-il tout vous dire?*

MOi qui croyois jusqu'à ce jour,
En prononçant le mot d'Amour,
  Prononcer un blasphême:
Je ne reconnois plus mon cœur,
Ce mot qui m'avoit tant fait peur,
  Vlà-t-il pas que je l'aime!

J'aurois refusé mille fois
Mon cœur à qui m'auroit, je crois,
  Offert le diadême:
Daphnis ne m'offre qu'un bouquet
De lavande & de serpolet:
  Vlà-t-il pas que je l'aime?

On me disoit que ce Berger,

Pour nous plaire & nous engager;
A plus d'un ftratagème:
Je jurois encore aujourd'hui,
D'être aveugle & fourde pour lui;
Vlà-t-il pas que je l'aime!

Je fuis de celles qu'il aima,
Comme de celles qu'il charma,
Peut-être la centième:
Fuyons ce dangereux Garçon:
Fuyons-le! c'eft bien dit: mais bon!
Vlà-t-il pas que je l'aime!

Ah, qu'il fait bien tout ce qu'il fait!
Surtout, du jeu du flageolet,
Il a le don fuprême.
C'eft un beau don, que ce don là:
Mais, qu'avois-je affaire à cela!
Vlà-t-il pas que je l'aime!

Partout on vantoit fon favoir,
Tant qu'à la fin j'ai voulu voir
Les chofes par moi-même:
Je ne prétendois que l'ouir:
Et qu'un inftant m'en réjouir.
Vlà-t-il pas que je l'aime!

Je l'accompagnois tout au mieux;
Fredonnant à l'envi tous deux,
D'une jufteffe extrême:
Le Duo charmant achevé,
Hélas, qu'en eft-il arrivé!
Vlà-t-il pas que je l'aime!

En chantant, je n'eus pour objet
Que reconnoiſſance & reſpect:
  Tel étoit mon ſyſtême;
J'en avois prévenu PIRON:
Mais, tant folle ſoit ſa Chanſon,
  Vlà-t-il pas que je l'aime!

Air : *De Joconde.*

CONnoiſſez-vous ſur l'Hélicon
  L'une & l'autre Thalie?
L'une eſt chauſſée, & l'autre non;
  Mais c'eſt la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus;
  L'autre eſt froide & pincée:
Honneur à la Belle aux pieds nuds;
  Nargue de *La Chauſſée.*



COMPLAINTE
DE DOM FLORESTAN,

Chevalier de la Cour du Roi PERCE-FORÊT, *à ſa belle Infante.*

Sur l'Air : *Où êtes-vous, Birrhène mon ami !*

DE chaînes d'or, garotté noblement,
Un Paladin, les délices des Gaules,
Preux Chevalier, franc & loyal Amant,
Jettoit en l'air ces piteuſes paroles :

Où êtes-vous, Infante, mon ſouci !
Où êtes-vous, la moitié de mon ame !
Et nuit & jour, à vous je ſonge ici :
Et de détreſſe, y ſongeant, je me pâme.

Zéphyr, mon ſeul & fidèle courrier,
Vous puiſſe-t-il bien rapporter mes plaintes !
Vous avoueriez que jamais Chevalier
Frappé ne fut de ſi rudes atteintes.

En m'éveillant, je vous vois le matin,
Seulette au lit, fraîche, belle & friande,
Etendre en haut vos deux bras de ſatin :
Hélas! à peu que le cœur ne me fende.

Je vous entends, qui m'appellez tout bas,
Vous enrhumant le ſoir, à la fenêtre :
La nuit ſe paſſe, & je ne parois pas.
De trahiſon, vous m'accuſez peut-être ?

Ah ! ce penser, chère Amie, eſt, de tous,
Celui qui plus me dépite & m'afflige !
Je m'écriois d'abord : où êtes-vous !
Et maintenant, je me récrie : où ſuis-je !

Dans le pourpris d'un ténébreux donjon ;
Un Négromant me retient comme en cage :
Jour, ni demi, ſur ce triſte horizon,
Ne me luiroit, ſans votre chère image.

Pour chevaucher, & par monts & par vaux ;
Et pour joûter à l'honneur de m'Amie,
De quoi me ſert d'avoir vingt beaux chevaux ;
Des pieds faiſant feu dans mon écurie ?

De Cupidon, j'ai deux portraits vivans,
Courants déjà, ſautants comme des Baſques :
Je baiſerois leurs viſages riants,
Où je ne vois que de ſérieux maſques.

J'ai des hôtels, dont un tout neuf encor ;
Et des jardins qu'on ratiſſe, & qu'on bêche.
Mon nom devant, s'y lit en lettres d'or :
Et ma perſonne ici languit & ſèche.

Si bien que j'ai palais, jardins, chevaux ;
Dame, à laquelle, en beauté le jour cède ;
Fins Cuiſiniers & bons vins de Citeaux :
Enfin j'ai tout, & rien je ne poſſède.

Je vous regrette auſſi, mes Ecuyers,
Tranchans ſi bien, ſi bien chaſſans à table ;
Et des levreaux, par vous, pris aux foyers,
Effrontément vous réſervant le rable.

Que n'ai-je au moins (ce feroit plus que rien)
Mon bon faifeur de vers & de harangue,
BINBIN, mon Nain, par fois jouant fi bien
De la machoire, & du plat de la langue!

Mais, je le vois Cavalier excellent,
Pour fon Pégafe ayant un hippogrife;
Sur les talons du Mercure-Galant
Semant en l'air Enigme & Logogriphe.

Vous à qui j'ai plus tenu que promis,
Gentils Varlets, & Convives fidèles,
Plaignez mon fort, Paftoureaux mes amis;
Ainfi que vous, aimables Paftourelles.

Au fujet des forties faites par J. J. ROUSSEAU de Genève, contre nos Poëtes & nos Muficiens.

Sur l'air : *Des Fraifes.*

NOs *Lullis* & nos *Rameaux*,
Sont des efprits opaques,
Des ignorans & des fots :
Ainfi l'a dit, en deux mots,
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

De notre Hélicon les eaux
Ne font que des cloaques :
Nos Cignes, que des Crapaux;
Ainfi l'attefte, en deux mots,
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Aux beaux Arts, bien à crédit,
Peuple François tu vaques;
Tout succès t'est interdit:
En deux mots ainsi l'a dit
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Des deux *Rousseaux*, dont jamais
L'un n'aura fait ses Pâques,
Le plus fameux, désormais
N'est plus *Jean-Baptiste*, mais
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Au sujet du beau Réglement de l'Académie, portant qu'on n'accordera de place qu'à ceux qui la demanderont.

Sur l'air: *Fi donc, Bastien, songez-y bien; est-ce que ça se demande.*

FAis, refais & perds bien des pas,
Flatte, gueuse, mendie,
Si tu veux entrer dans le cas
De Françoise m'Amie 1!
Elle met à ce prix le don,
D'une faveur si grande,
Et ne trouve ni beau, ni bon,
Le mot de la Friande,
Qui disoit à Bastien: fi donc!
Est-ce que ça se demande?

---

1 *Cas de m'Amie Françoise*, pour dire, *Académie Françoise*, est une antistrophe polissonne, mise en usage par MALÉZIEUX, dans la réception de Polichinelle.

Que n'ai-je au moins (ce seroit plus que rien)
Mon bon faiseur de vers & de harangue,
Bisnez, mon Nain, par fois jouant si bien
De la machoire, & du plat de la langue!

Mais, je le vois Cavalier excellent,
Pour son Pégase ayant un hippogrife;
Sur les talons du Mercure-Galant
Semant en l'air Enigme & Logogriphe.

Vous à qui j'ai plus tenu que promis,
Gentils Varlets, & Convives fidèles,
Plaignez mon sort, Pastoureaux mes amis,
Ainsi que vous, aimables Pastourelles.

Au sujet des sorties faites par J. J. Rousseau de Genève, contre nos Poëtes & nos Musiciens.

Sur l'air : *Des Fraises.*

Nos *Lullis* & nos *Rameaux*,
Sont des esprits opaques,
Des ignorans & des sots:
Ainsi l'a dit, en deux mots,
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

De notre [illegible] les eaux
Ne son[illegible] des cloaques:
Nos C[illegible] des Crapaux;
[illegible] en deux [illegible]
[illegible]

Aux beaux Arts, bien à crédit,
Peuple François tu vaques;
Tout succès t'est interdit:
En deux mots ainsi l'a dit
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Des deux *Rousseaux*, dont jamais
L'un n'aura fait ses Pâques,
Le plus fameux, désormais
N'est plus *Jean-Baptiste*, mais
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Au sujet du beau Réglement de l'Académie, portant qu'on n'accordera de place qu'à ceux qui la demanderont.

Sur l'air : *Fi donc, Bastien, songez-y bien; est-ce que ça se demande.*

FAis, refais & perds bien des pas,
Flatte, gueuse, mendie,
Si tu veux entrer dans le cas
De Françoise m'Amie 1!
Elle met à ce prix le don,
D'une faveur si grande,
Et ne trouve ni beau, ni bon,
Le mot de la Friande,
Qui disoit à Bastien: fi donc!
Est-ce que ça se demande?

---

1 *Cas de m'Amie Françoise*, pour dire, *Académie Françoise*, est une antistrophe polissonne, mise en usage par MALÉZIEUX, dans la réception de Polichinelle.

Sur l'Air : *Vous en venez.*

VOus buttez à l'Académie :
Vous n'avez ni goût, ni génie ;
Et la Langue vous ignorez :
Vous en ferez ! vous en ferez !
Ah ! je vois bien que vous en ferez ;
Que vous en ferez.

Air : *J'ai mis mon verre.*

PArdon, Meſſieurs du Parterre,
Si je prends un vol trop haut !
Ce n'eſt qu'un vol, terre-à-terre, *bis.*
Qu'il vous faut.

Sur la première SÉMIRAMIS, *Tragédie de M. de V....*

Sur l'air : *Paris eſt au Roi.*

BLaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à Veaux,
Que n'a-t-on pas mis

Dans

Dans *Sémiramis*?
Que dites-vous, Amis,
De ce beau salmis?
Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet, cassette & bandeau:
Sot Oracle,
Faux Miracle,
Prêtres & Bedeaux,
Chapelle & Tombeaux;
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à Veaux.
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis*;
Que dites-vous, Amis,
De ce beau salmis?

Tous les Diables en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le fantôme du *Festin de Pierre*;
Bruit sous terre,
Grand tonnerre,
Foudres & carreaux,
Etats généraux:
Blasphèmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots
Et brides à Veaux.
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis*;
Que dites-vous, Amis,
De ce beau salmis?

Reconnoiſſance au bout,
Amphigouri partout,
Inceſte, mort aux rats, homicides
Parricides,
Matricides,
Bel imbroglio,
Joli qui pro quo.

Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à Veaux;
Que n'a-t-on pas mis
Dans *Sémiramis?*
Battez des mains, Amis,
A ce beau ſalmis.

Autre, ſur la première repréſentation de la ſeconde SEMIRAMIS *de M. de V...*

Même air.

JE n'ai rien omis,
Enfin j'ai tout mis,
Tout mis & tout remis
Dans *Sémiramis;*
Auſſi, chers Amis,
Le divin ſalmis.
Paſſé par le tamis
N'a plus d'ennemis.
Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet, caſſette & bandeau;
Logogriphe,

Grand Pontife,
Chapelle & Château,
Fauteuil & tombeau!
Je n'ai rien omis?
Enfin j'ai tout mis,
Tout mis & tout remis,
Dans *Sémiramis*;
Aussi, chers Amis,
Le divin Salmis,
Passé par le tamis
N'a plus d'ennemis.
Fils, *Œdipe* à demi,
Premier charivari;
Revenant,
Étonnant
Le Parterre:
Bruit sous terre,
Grand tonnerre.
Le même fracas,
Deux Actes plus bas.
Je n'ai rien omis,
Enfin j'ai tout mis,
Tout mis & tout remis, &c. &c.

Sentences de Pibrac,
Traits à la Bergerac:
Pamoisons,
Trahisons,
Homicides,
Parricides,
Matricides,
Joli qui pro quo, }
Bel imbroglio. }

Je n'ai rien omis, &c. &c. &c.

DIALOGUE.

APOLLON & UNE MUSE.

Sur l'Air *de la Confession.*

APOLLON.

Que je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici, ma chère,
Depuis quarante ans,
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs!
D'où nous est venu ce téméraire,
Qu'on nomme *V....?*

LA MUSE.

Joli Sansonnet,
Bon Perroquet
Dès la lisière;
Le petit fripon
Eut d'abord le vol du Chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire?
Répondez ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le Luth
Du bon *Homère*;

Et ressembla fort
Au bon *Homère* quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez ma chère.

LA MUSE.

Maint Drame pillé
Et r'habillé
A sa manière:
Toujours étayé
D'un Parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

L'histoire d'un Roi,
Qui, par ma foi?
N'y gagne guère;
Car il y paroît,
Aussi fou que l'Ecrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère

LA MUSE.

De son galetas,
Séjour des rats,
On l'ouit braire:
Messieurs, je suis tout;
C'est ici le *Temple du Goût*.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Une Satire, où
Ce maître fou
Gaîment s'ingère,
D'être en ce pays,
Votre Maréchal des logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Quoiqu'inepte & froid,
Et qu'il ne soit
Maçon, ni Père;
Il ne fit, un temps,
Que des Temples & des Enfans.

APOLLON.

Ce style d'Oracle me fatigue;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare Ecrivain
Fit l'*Orphélin*,
L'*Enfant Prodigue*,
Et des Temples, pour
L'Amitié, la Gloire & l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples que je les considère:
Montrez-les, ma chère.

LA MUSE.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussière.
Le Dieu de l'Ennui.
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Poursuivez, ma chère.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'Ame, l'Esprit
Et la Matière.
Condamnant l'Écrit,
Thémis, une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Mainte Épître, un peu,
Digne du feu,
Trop familière,
Où le drôle osa
Trancher du petit *Spinosa*.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire ;
Dites-moi, ma chère ?

LA MUSE.

Tapis dans un coin,

Un peu plus loin
Que la frontière,
Quand l'Écrit flamboit,
A la flamme il se déroboit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire ;
Et selon le temps,
Montra le derrière ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Le rêveur en fat,
L'Homme d'État,
Le débonnaire,
Le beau courtisan,
Le Charlatan, le geai du Paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Voulant de *Newton*,
Prendre le ton,
Sur la lumière,

Son mauvais propos,
La replongea dans le chaos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il vendit en Cour,
Par un bon tour
De gibecière,
Deux fois en un an,
De l'Opium pour du Nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa,
L'Europe entière,
Changeant en P.....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

N'ayant plus maison,
Sous l'horison,
Trou, ni chaumière,
Par-tout sans aveu ;
Il demeura sans feu, ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?
Achevez, ma chère.

LA MUSE.

En pays perdu,
Il a pendu
La crémaillère ;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire,
Rime à l'ordinaire.

LA MUSE.

Il fait & refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire ;
Subtil Editeur,
Grand Copiste, & jamais Auteur.

APOLLON.

J'ordonne, lors que le téméraire
Sera dans la bière ;
Qu'on porte soudain,
Cet Ecrivain,
Au Cimetière,
Dit communément
Le Charnier-de-Saint-Innocent.

Et qu'il y soit écrit sur la pierre,
Par mon Secrétaire.
Cy dessous gît, qui,
Droit comme un I,
Eût perdu terre,
Si, de Montfaucon,
Le croc étoit sur l'Hélicon.

POÉSIES SACRÉES.

POÉSIES SACRÉES.

LE TEMPLE DE SAINT SULPICE.

ODE.

AUguste & pompeux Édifice,
Digne Palais du Roi des Rois,
Que votre voûte retentisse
Des sons éclatans de ma voix!
De l'Esprit-Saint qui vous habite,
Une inspiration subite
Fait naître en moi d'heureux transports;
Et de la harpe renommée,
Honneur de l'antique Idumée,
Me promet les divins accords.

Qui vous éleva? Quel génie
Né pour le plus sublime essor,
Quelle main puissante & bénie,
Élevé 1, vous élève encor?
Bientôt vous atteignez les nues.
Je vois les pierres suspendues,
S'animer pour y parvenir;
Et la Maison de Dieu sur terre,

1 On n'en étoit encore qu'aux Tours du Portail.

A celle d'où part son tonnerre,
De jour en jour prête à s'unir.

De l'élégante architecture,
La simplicité, la grandeur,
Marbres, métaux, art & nature,
Tout concourt à votre splendeur.
Du Tabor, lumineuse image,
Radieux & stable nuage,
Dont l'Éternel s'est entouré;
Et d'où je l'entends qui s'écrie:
Voici ma demeure chérie!
Ici je veux être adoré!

Du choeur des Anges qu'elle imite,
Empruntant ces pieux accens,
Déjà la tendre Sulamite,
Anime ces échos naissans.
Permets Divinité jalouse,
Permets, tandis que ton épouse,
Pour toi les frappe incessamment,
Que par ma voix, le nom du Sage,
Qui les fit naître à cet usage,
Ose les frapper un moment.

Est-ce un Conquérant qui franchisse
Les monts, les fleuves & les mers?
Un Potentat qui s'enrichisse
Des dépouilles de l'Univers?
Un Roi qui, des bords de l'Hidaspe,
Tire le porphire, le jaspe,
L'onix, l'opale & le saphir;
Et dont la Flotte infatigable,
Sur l'onde la moins navigable,
Cherche & rapporte l'or d'Ophir?

O race encore ensevelie,
Dans les abysmes du néant,
Et que dix siècles, à la vie,
Vont conduire à pas de Géant!
Je vois l'âge où nos saints Cantiques,
Dans ces lieux devenus antiques,
Seront confiés à ta voix,
Sans qu'à ma lyre, aussi durable
Que ce Monument mémorable,
Le temps ait fait subir ses loix.

Qu'elle t'instruise donc. Ce Temple,
Ces Portiques effort de l'Art,
Que ton œil étonné contemple,
Qui portent si haut ton regard;
Où tu crois voir briller la marque
De la main de plus d'un Monarque,
Ce Vaisseau riche & spacieux,
Est l'œuvre d'un Pasteur fidèle,
Simple économe, dont le zèle
Fut pur autant qu'ingénieux.

Des Princes la magnificence,
N'annonce qu'un pouvoir humain:
Tout est sous leur obéissance;
L'or naît & renaît sous leur main.
Mais qu'un humble & pauvre Lévite,
Au riche Avare, au Sybarite,
Ait communiqué sa ferveur;
Qu'il ait, dans ces pénibles sources,
Trouvé de pieuses ressources;
Là, se voit le doigt du Seigneur.

Dans les eaux du siècle, ainsi puise

De l'homme faint le zéle heureux;
Des vafes d'Egypte, Moïfe
Enrichit ainfi les Hébreux.
C'eft ainfi que Tyr idolâtre
A, de cèdre, d'or & d'albâtre,
Orné le Temple d'Ifraël;
Et que d'iniquités fouillée,
Babylone s'eft dépouillée,
Pour le Dieu de Zorobabel.

Du char où difparut Elie,
Mon efprit, loin de fa prifon,
Sous mon œil, en un point ralie
Tout ce qu'embraffe l'Horizon.
Par la main des Riches du monde,
Deffous moi, le fafte à la ronde,
Dans les campagnes fe répand;
J'y vois l'arbre déjà fuperbe,
Ombrager des palais, où l'herbe
Cachoit à peine le ferpent.

Retombent, frappés du tonnerre,
Retombent ces palais fortis
Nouvellement de deffous terre,
Comme ceux qui les ont bâtis!
Fuffiez-vous au fein de l'abyfme,
Scandaleux monumens du crime,
Triomphe de l'impunité!
Temples impurs de Samarie,
Erigés par la Barbarie,
Et voués à la Volupté!

Abandonnez ces Edifices,
Hommes d'hier & d'aujourd'hui;

Gens amolis dans les délices,
Endurcis dans les maux d'autrui:
Verges d'un Dieu qui vous tolère,
Et tour-à-tour de sa colère
Les instrumens & les jouets,
Courez, Sycophantes modernes,
Expier au fond des cavernes,
Et pleurer vos heureux forfaits.

Ces cavernes, sombres retraites,
Ils les chercheront, mais en vain,
Le jour affreux où des trompettes
Eclatera le son divin.
Murs de Ninive impénitente,
Alors, le sang qui vous cimente
Criera contre les criminels;
Alors, d'avec les mains parjures,
Dieu distinguera les mains pures,
Qui lui dressèrent des Autels.

Effroi du crime, appui du juste,
Descends, tes Autels sont parés.
Des rayons de ta face auguste,
Fais resplendir ces murs sacrés!
Sous tes pieds, la nue élevée,
De la Basilique achevée,
Couvre le faîte glorieux.
Nous accourons: la porte s'ouvre;
Et l'œil au loin qui la découvre,
Croit voir ouvrir celle des Cieux.

Des temps & de leur nuit profonde,
Gergy, tu seras respecté.
Ce Temple, merveille du monde,

T'assure l'immortalité.
Des temps même le précipice
Engloutiroit cet Edifice,
Sans donner atteinte à ton nom.
Depuis quand, détruit par la guerre,
Le premier Temple est-il sous terre:
Parle-t-on moins de Salomon?

LES MIRACLES.

ODE.

Homme en proie à l'erreur & rebelle à la Grace,
Assemblage étonnant de foiblesse & d'audace,
Rougis, ou pâlis une fois!
Viens, contemple avec moi, dans toute sa puissance,
Celui, dont les éclairs annoncent sa présence,
Et dont le tonnerre est la voix.

Qui sommes-nous devant la Majesté sublime,
Dont le haut firmament & le profond abysme,
Ne limitent pas le pouvoir?
Que doit être à ses yeux le plus vaste Royaume,
Quand l'Univers, pour elle, est un léger atôme
Que sa volonté fit mouvoir?

De ce vouloir divin s'anima la Nature.
Elle reçut de lui sa loi constante & sûre.
Insensés que nous sommes tous!
Parce que cette loi triomphe sans obstacles,

Que rien n'en interrompt les ſenſibles Miracles,
Ils ceſſent de l'être pour nous !

Les Aſtres, les ſaiſons, la nuit & la lumière,
Tout commence, finit, & rouvre ſa carrière.
Quel prodige plus étendu !
Reconnoîtrons-nous moins la Sageſſe éternelle,
Au bel ordre établi, qui partout la révèle,
Qu'à ce bel ordre ſuſpendu ?

Eh bien, mortel aveugle, il faut te ſatisfaire :
Préfère un Phénomène à l'Aſtre qui t'éclaire ;
Ton Dieu ſe plie à ton erreur.
A ta fragilité ſon pouvoir ſe meſure ;
Et ſuſpendant le cours des loix de la Nature,
En va manifeſter l'Auteur.

Sous un Prince endurci, toute l'Égypte en armes
A volé ſur les pas de Jacob en alarmes,
Qu'arrête la fureur des flots.
Déjà, des ennemis, l'approche menaçante,
Le ſerre entre les bords de l'onde mugiſſante,
Et la pointe des javelots.

L'Élément redouté lui préſente un aſyle.
L'onde fuit, ſe diviſe, & le flot immobile
Reſte ſuſpendu dans les airs :
La main qui, déſolant de coupables campagnes,
Jadis, ſous l'eau profonde, a caché les monta-
gnes,
Déſſèche le gouffre des mers.

Dans ce vallon bordé de hauts rochers liquides,
Roulent de Pharaon les chariots rapides ;

Mais les Hébreux ſont garantis ;
Et le dernier à peine a gagné le rivage,
Que du flot qui reprend ſon empire & ſa rage,
Les Barbares ſont engloutis.

Le déſert à ce peuple inſpire une autre crainte.
Là, jamais de l'oiſeau la ſoif ne fut éteinte ;
Jamais fruit ne s'y recueillit.
L'air offre l'aliment que refuſoit la terre.
Le remède à la ſoif ſort du ſein de la pierre ;
Le roc eſt frappé, l'eau jaillit.

Je garde devant vous un timide ſilence,
Sommet du Mont ſacré qu'embrâſa la préſence
Du Diſpenſateur de la loi :
Le miracle vivant de cette loi ſuprême,
Que de ſon doigt ſur vous, Dieu nous grava lui-même,
Parle ſuffiſamment pour moi.

Aux rives du Jourdain ſuivons l'Arche terrible.
L'Hébreu mal aguerri, par elle eſt invincible.
Les Clairons ont frappé l'écho :
L'eau remonte à ſa ſource où l'effroi la rappelle ;
L'Arche traverſe, avance ; & je vois devant elle
Tomber les murs de Jérico.

L'impie Amorrhéen qu'a trompé ſa vaillance,
Dans la fuite avoit mis ſa dernière eſpérance,
En voyant approcher la nuit :
De faillir aux vainqueurs la lumière étoit prête.
Joſué plein de foi dit au Soleil : arrête !
Et l'Amorrhéen eſt détruit.

La Flamme, ou l'eau du Ciel, tombe à la voix
d'Elie :
Des monſtres dont la faim redouble la furie,
Daniel n'eſt point offenſé :
Leur ſein ſert à Jonas de retraite paiſible :
Sous les coups imprévus d'un vengeur inviſible,
Sennachérib eſt renverſé.

L'Arche a briſé Dagon ... Mais quels plus grands
miracles,
En impoſant ſilence à tous les faux Oracles,
Remettent Satan dans les fers?
O prodige, qui rend la Nature interdite!
Dieu ſe fait Homme; il naît; il meurt; il reſſuſcite;
Les Cieux nous ſont ouverts.

Inexorable, un jour, il en doit redeſcendre.
Tremble incrédule! Alors, pour le voir &
l'entendre,
Tu ſortiras du monument.
Repents-toi ſans délai. Malheur à qui difère!
Le moment précieux où ton cœur délibère,
Peut-être eſt ton dernier moment.



LE JUGEMENT DERNIER.

ODE.

OU vole, où s'élève mon ame!
D'où part ce rayon lumineux?
Ah, c'eſt du Buiſſon, dont la flamme
Éclaira le Chef des Hébreux!
Oui, j'ai loin de la multitude,
D'Horeb atteint la ſolitude.
Peuples, Rois, terre, écoutez-moi!
Que le Juſte ſe réjouiſſe!
Que l'Impie étonné frémiſſe!
Je porte l'eſpoir & l'effroi.

Au-delà du temps qui s'écoule,
La foi porte mes yeux ouverts:
La terre s'entrouve & s'écroule;
Le feu conſume l'Univers.
Siècles obſcurs, ſiècles célèbres,
Tout retombe dans les ténèbres;
Le Ciel en eſt lui-même atteint:
Enveloppé dans nos déſaſtres;
Il voit diſparoître les Aſtres,
Avec le Soleil qui s'éteint.

O vous, Héros imaginaires,
Guerriers qui, d'un titre ſi vain,
Fruit de vos exploits ſanguinaires,
Chargeâtes le marbre & l'airain:

Et vous, dont les plumes ſavantes,
Par des routes plus innocentes,
Crurent tromper les temps jaloux!
Que ne me pouvez-vous entendre!
Ces temps ne ſont plus : tout eſt cendre;
A quelle gloire aſpiriez-vous?

Mais, tandis que dans ſa carrière,
Je vois le Soleil s'éclipſer;
L'Auteur divin de la lumière
Vient lui-même le remplacer.
Dieu paroît. O Majeſté ſainte!
Devant toi, d'une juſte crainte,
Tout l'Univers eſt aſſailli.
Les mers rentrent dans leurs abyſmes;
Les montágnes courbent leurs cimes;
Et les rochers ont tréſſailli.

En ce jour de pleurs & de joie,
Finit l'empire de la Mort;
Tu lui dis de lâcher ſa proie:
Le tombeau s'ouvre; & l'Homme en ſort.
Tout reſſuſcite. Quel ſpectacle
Succède à ce dernier Miracle!
D'un côté, tout le Genre-humain;
De l'autre, un Dieu doux & terrible,
Tendre Père & Juge inflexible,
La palme & la foudre à la main.

Des rangs la vanité foulée
Voit confondre, dans ce grand jour,
La dépouille du Mauſolée
Et la pârure du Vautour.
Du mal & du bien l'évidence

Ne laisse plus de différence,
Qu'entre le Juste & le Pervers.
Enfin l'Homme à l'Homme est visible;
Le fond des ames est lisible;
Et ses replis sont découverts.

O foudre qui sur nous t'apprêtes,
Tombe, ne retiens plus tes coups!
Montagnes, écrasez nos têtes!
O Mer, ô terre, engloutis-nous!
Cris affreux de ceux que surmonte
L'effroi, le remords, & la honte,
A l'aspect du Juge irrité!
Cris mêlés des chants d'alégresse
De ceux que, suivant sa promesse,
Dieu comble de félicité!

Gloire au Roi doux & pacifique!
Malheur à toi, Prince orgueilleux,
Dont la barbare politique
Fit mille & mille malheureux!
Du périssable diadême,
Devant la Puissance suprême,
Ton front superbe est dépouillé;
Et rougissant de tes maximes,
Il n'est plus couvert que des crimes,
Dont tu fus & restes souillé.

Frémis à la liste effrayante,
Que le miroir injurieux
De la vérité foudroyante
Présente sans cesse à tes yeux.
Triste objet du courroux céleste!
Quel fut, quel est le prix funeste

De

De tes laborieux forfaits ?
Vivant, tu n'eus repos ni gloire ;
Mort, on t'a flétri dans l'Histoire ;
Tu revis & meurs à jamais.

Des Rois armés d'un vain tonnerre,
On n'apprécia que le cœur ;
Bons, c'étoient les Dieux de la terre,
Méchans, ils en étoient l'horreur.
Du sang d'un prince magnanime,
L'honneur & l'amour de Solime,
Se daigna former l'Éternel ;
Et, dans les plaines de Syrie,
Les Chiens burent le sang impie
Du lâche époux de Jézabel.

J'apperçois un autre coupable
Qui fuit devant la piété,
Et qui du jour insupportable
Voudroit éviter la clarté :
Mais c'est en vain. Nul ne l'évite :
Moins que tout autre, l'hypocrite
Dont le masque tombe à nos yeux ;
Notre vue ici déssillée,
De son ame enfin dévoilée,
Perce les replis odieux.

La règnoient la haine traîtresse
Couverte du modeste accueil,
L'inhumanité, la molesse,
L'intérêt sordide, & l'orgueil.
Dieu juste, ces cœurs sacrilèges
Ont, sous ton nom, dressé des pièges
A la simple crédulité ;

Sévis! leur funeste malice
Rendit ce divin nom complice
De leur heureuse iniquité.

Et toi, d'un sommeil volontaire,
Avant le jour vengeur qui luit,
Mondain charnel & téméraire,
Que n'as-tu dissipé la nuit?
Tu l'as pu; mais, par indolence,
Contre une commode ignorance,
Tu n'as jamais bien combattu:
Des Passions folle victime,
Qui, de peur de haïr le crime,
N'osoit connoître la vertu.

Séjour de la mort éternelle,
Enfers, j'ordonne: obéissez.
Sous cette race criminelle,
Ouvrez-vous, & l'engloutissez.
A cet arrêt irrévocable,
D'un Dieu désormais implacable,
Partent mille cris douloureux.
Mais ils percent en vain la nue:
Je vois sous la foule éperdue,
S'ouvrir l'abysme ténébreux.

J'y vois précipiter l'Avare,
Que la soif de l'or dévora,
Ce Grand qu'une fierté barbare
Rendit sourd à qui l'implora;
Le faux délateur, l'homicide,
Le cœur ingrat, l'ami perfide;
L'Envieux cruel & malin;
Le Juge fourbe & mercenaire,

Infidèle dépositaire
Des droits sacrés de l'orphelin.

Abominable Babylone,
Ton sceptre est donc enfin brisé!
Le Dieu de Juda, sur son trône,
Venge le foible méprisé.
Tombe avec l'orgueilleuse troupe
Qu'abreuva ta funeste coupe!
Elle a régné : son temps n'est plus.
Tombe! & que, pour premiers supplices,
Tes yeux contemplent les délices,
Que Dieu fait goûter aux élus.



LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE,

En lui envoyant les Stances suivantes, sur le De profundis.

SI cette Pièce de Vers, la dernière qui, je crois, sortira de ma plume, a le bonheur de mériter votre attache, & l'approbation de M. l'Abbé *Guiroy*, vous m'obligerez, Monsieur, de l'honorer d'une place dans votre Journal; & pour qu'on se donne la peine de la lire, on feroit bien de l'annoncer, dans la Table, sous mon nom. Ce n'est pas qu'il fasse grand chose au fond de l'affaire; mais c'est qu'on aime les contrastes; & prévenu qu'on est sur le caractère de mon ame, d'après le malheureux égarement de mon esprit, dont je me rendis coupable il y a plus de cinquante ans, je m'imagine que les vrais dévots, les faux, & ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, seront un peu curieux de voir où cette ame en est dans ses derniers sentimens, & comment ce même esprit s'y prend pour les exprimer. Savons-nous si cette lecture ne produira pas quelque bon effet? Ce seroit toujours avoir édifié trop tard, pour qui eut le malheur de scandaliser sitôt. Encore vaut-il mieux, pour une Muse Chrétienne & libertine, de prêcher sur l'échelle, que jamais. Du reste, comme

on croit bien, l'orgueil poétique n'eſt ici pour quoi que ce ſoit au monde. Loin de courir à l'encens, je vais au-devant des humiliations, & je m'attends bien à la mauvaiſe pitié, & aux plaiſanteries de nos Mondains, qui, comme vous ſavez, parmi vos Lecteurs, ſont cent contre une bonne ame, qui m'approuvera, ſans avoir même envie, ni lieu d'applaudir à mes vers. Qu'il en ſoit ce qu'il plaira à Dieu; du moins je me ſerai ſatisfait, & j'aurai pacifié ma conſcience du mieux que j'aurai pu, en attendant la rémiſſion d'en-haut.

C'eſt à vous, Monſieur, à me ſeconder, ou à me laiſſer là. Tout ce que vous ferez là-deſſus ſera bien fait : tout ce que vous penſerez, ſera bien penſé, à moins que vous ne penſiez que quelqu'un puiſſe être plus parfaitement que moi,

Votre, &c.

Avril 1765.

ODES ET PARAPHRASES SUR LES SEPT PSEAUMES DE LA PÉNITENCE.

PREMIER PSEAUME.

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ, &c.

AVant que sur ma tête, au gré de ta justice,
Seigneur, ton bras s'appesantisse,
Suspends un moment ton courroux!
Et me voyant gémir sous le sac & la cendre,
Après avoir daigné m'entendre,
Tu laisseras tomber tes coups.

Mais voudras-tu frapper alors cette victime,
Qu'un véritable amour anime,
Au milieu de son repentir!
Et qui, ton bras levé, brûle pour toi d'un zèle
Egal à la douleur mortelle
Que ses fautes lui font sentir!

Pose ton sceau d'airain sur la porte de l'antre,
Au fond duquel, à ta voix, rentre
L'ennemi rebelle & pervers:
Tonne; & qu'à l'avenir, ta foudre vengeresse,

Sur lui se rallumant sans cesse,
Le tienne à jamais dans les fers.

Egaler mon amour aux douleurs que j'endure,
C'est bien t'exprimer la plus pure
Et la plus vive des ardeurs.
Mais qui sait mieux que toi, combien je souffre & j'aime ?
Toi qui me sais mieux que moi-même :
Toi qui lis dans le fond des cœurs ?

Tu me vois tous les jours chercher la solitude,
Pour y pleurer l'ingratitude,
Dont je suis coupable envers toi :
Et tu m'entends la nuit les sanglots à la bouche,
Des mêmes pleurs trempant ma couche,
Crier : hélas ! malheur à moi !

Ne me voilà donc plus qu'un fugitif, un traître,
Qu'un esclave, qui de son maître
A perdu la grace, & l'appui !
Qu'un fils dénaturé, qui du plus tendre Père,
Ayant mérité la colère,
Ne mérite plus rien de lui.

Aussi me laisse-t-il à mes Tyrans en proie.
Sur moi leur rage se déploie,
Et contre eux je l'implore en vain :
Foible, seul, dénué de tout secours céleste,
Je languis sous le joug funeste
De l'ennemi du genre humain.

Du monstre que ta gloire offusque & désespère,
Qui séduisit le premier Père,
Pour t'enlever tous ses enfans ;

Et qui depuis sa chûte, affrontant le tonnerre ;
Sur cette malheureuse terre,
Marche encore à pas triomphans.

A son char éclatant ses suppôts nous enchaînent,
Et les faux brillans nous entraînent,
Où tomba jadis Abiron:
En ces lieux de supplice, où Satan te défie ;
Qui veux-tu qui te glorifie,
Et qui bénisse ton saint nom ?

Jusques à quand, Seigneur, fier de mes démérites,
Ce tyran & ses satellites,
Seront-ils maîtres de mes pas ?
Mon ame pour toujours, leur est-elle asservie ?
Ce peu qui me reste de vie
Ne sera-t-il qu'un long trépas ?

Du moins je t'aimerai, même sans espérance:
Même au milieu de la souffrance,
Et jusqu'à mon dernier instant.
Oui, même en succombant sous ton bras qui m'acccable,
Le dernier soupir du coupable,
Sera celui d'un Pénitent.

A ton oreille enfin ma plainte est parvenue :
Un rayon parti de la nue,
Dissipe ces spectres hideux:
Lumière triomphante, aimable, pure & douce
Qui me console, les repousse,
Me venge, & me délivre d'eux.

SECOND PSEAUME.

Beati quorum remissæ sunt iniquitates, & quorum tecta sunt peccata.

HEureux de qui tous les péchés,
Jusqu'à la plus légère offense,
Sont remis, & restent cachés
Sous le sceau de la Pénitence!
Plus heureux le sage éprouvé,
Qui, dans ce siècle dépravé,
A, du berceau, jusqu'à la tombe,
Devant Dieu, toujours conservé
L'innocence de la Colombe!

Que le faux repos du Pécheur
Est loin de ces béatitudes!
Mon lit, est un lit de douleur;
Lieu de trouble & d'inquiétude.
Je ne fais que m'y tourmenter,
Qu'y gémir, & me lamenter;
J'y suis sur l'épine & la ronce,
Et cherchant à les éviter,
De plus en plus je les enfonce.

Fruits d'une longue iniquité,
Mais telles que furent les miennes;
Qu'avec moins de sévérité,
Que de pitié, tu t'en souviennes.
Tu sais que j'en sens tout le poids:
Que même en violant tes loix,
Craintive, incertaine, flottante,

Mon ame étoit preſque à la fois,
Et criminelle, & pénitente.

Mes cris ne ſont pas impuiſſans.
Ta main vient eſſuyer mes larmes.
Mon cœur ſe ranime; & je ſens
Succéder le calme aux alarmes.
Pourſuis, Dieu de bonté! remets
En moi l'inaltérable paix,
Qui de ta grace eſt le vrai ſigne:
Je ne la méritai jamais:
Que je m'en rende à jamais digne.

Vous que mon exemple entraîna,
Suivez celui que je vous donne!
Je péchai, Dieu m'abandonna;
Je me repens: il me pardonne:
Le chemin des Cieux m'eſt rouvert.
Le même bien vous eſt offert,
Que votre marche ſe décide
Entre un fol Ardent qui vous perd,
Et l'Aſtre du jour qui me guide.

Cet Aſtre eſt le trône éclatant
Où s'aſſied la Toute-Puiſſance:
Courez dans les bras qu'elle tend
A qui vient à réſipiſcence;
Et qu'alors les volcans ſous nous,
Ou le flux des mers en courroux
Embraſent la terre, ou l'inondent:
D'un aſyle prompt, ſûr & doux,
Ces bras étendus vous répondent.

En vous douant de la raiſon,
Dieu vous fit à ſa reſſemblance;

Mortels, usez bien de ce don,
Et respectez-en l'excellence.
Si de vos passions le feu
De la heurter se fait un jeu,
Vous n'êtes plus ce que vous fûtes:
Vous étiez l'image de Dieu,
Vous vous rendez celle des Brutes.

Le Voluptueux hébété,
Riant au sein de la molesse,
Qualifiera d'absurdité
Cet Oracle de la Sagesse.
L'insensé rit, loin de songer
A l'inévitable danger
Du terrible & dernier passage;
Qui tout-à-l'heure va changer
Le rire impie en cris de rage!

Tandis que d'autre part, en paix,
Le Juste au bout de sa carrière,
De soins l'ame libre à jamais,
S'envole au sein de la lumière:
Brillant séjour des Bienheureux,
Où l'homme, au comble de ses vœux,
Se trouve admis au rang des Anges;
Et de l'Éternel avec eux,
Chante, & partage les louanges.



TROISIÈME PSEAUME.

Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ corripias me.

QUels maux affreux sur moi peuvent tomber encore ?
Dans l'ombre de la nuit,
Dans le milieu du jour, au lever de l'aurore;
L'épouvante me suit!

Quels cris intérieurs épuisent ma constance;
Et lassent mes efforts!
Grand Dieu, sont-ce toujours les cris de la vengeance,
Et ceux de mes remords?

Sans aucune ressource, en ce désordre extrême;
Saisi, glacé d'effroi,
Où me refugier, quand je me suis moi-même,
Quand je t'ai contre moi!

Où me refugier! Dieu tout bon! sous tes armes;
Dans tes bras, dans ton sein!
Le glaive, en cet asyle, arrosé de mes larmes,
Tombera de ta main.

La tendre mère, ainsi sur son enfant rebelle;
Lève un bras menaçant:
Et le voyant en pleurs, à genoux devant elle,
S'appaise en l'embrassant.

Notre Père céleste a-t-il contre les hommes,
Plus de ressentiment ?
Que seroit-ce de nous, foibles comme nous sommes,
Si tu n'étois clément !

Pourras-tu voir l'état où mon ame est réduite
Par l'horreur du péché,
Et sachant mieux que moi l'erreur qui l'a séduite,
Sans en être touché ?

J'ai peins les maux d'une ame en proie aux mauvais Anges;
Peindrai-je ceux du corps !
La nature y languit, s'y corrompt, s'y dérange,
Y rompt tous ses ressorts.

D'une infirmité jointe à la douleur aiguë,
Le corps est consumé :
Et ses dehors flétris n'offrent plus à la vue
Qu'un spectre inanimé.

Surcroît d'accablement qui ne laisse d'envie,
Que celle de mourir !
Lassé de ne sentir qu'on est encore en vie
Qu'à force de souffrir !

Enfin tout en moi frappe, & n'attendrit personne:
Sur moi, seul je gémis :
Proche, ami, serviteurs, tout me fuit, m'abandonne,
Hormis mes ennemis.

Quels ennemis encor ! ceux qui devoient moins l'être;

Des ingrats sans pudeur,
A qui ma bienfaisance, autant que j'en fus maître,
Fit part de mon bonheur.

Les lâches n'avoient fait qu'envier mes richesses,
Même en les partageant :
Ne les partageant plus, ils payent mes largesses
D'un mépris outrageant.

O d'un sensible cœur, dure & dernière épreuve!
Mon désastre leur plaît :
Leur insolence en rit : leur haine s'en abbreuve ;
Et leur cœur s'en repaît.

Quels énormes forfaits, me disent les Barbares,
T'auront donc mérité
Des châtimens si grands, si rigoureux, si rares,
D'un Dieu plein de bonté ?

De cèdre que tu fus, tu n'es plus qu'un arbuste,
Qu'un fragile roseau,
Que du chaume, où sa main & vengeresse & juste
A porté le flambeau.

Du Dieu trop offensé, dont te voilà victime,
N'espère plus de paix !
Ton supplice effrayant atteste quelque crime
Punissable à jamais.

Ils m'appellent méchant : je le suis, me le nomme
Et plus qu'eux, me le crois :
A leur insulte, aussi je reste, comme un homme
Sourd, stupide, & sans voix.

Aux misères de Job les miennes sont égales.
Souffrit-il plus que moi,
Quand tu l'abandonnas à des mains infernales,
Pour éprouver sa foi?

Mais ce Sage, à tes yeux se présentoit sans tache,
Pur & saint, comme Abel:
Et moi de devant toi, comme Adam je me cache,
Honteux & criminel.

Je ne demande pas non plus qu'un Dieu me venge
De mes persécuteurs:
Est-ce à moi devant lui d'oser trouver étrange
Qu'il soit de mauvais cœurs?

De mon crime envers toi le leur est une image:
Ce qu'ils font, je l'ai fait:
Les offenses chez moi, comme chez eux l'outrage
Ont payé le bienfait.

Mais enfin mes péchés, Seigneur, je les expie.
Sois, pour toi seul, armé!
Punis mes ennemis de leur malice impie:
Car ils t'ont blasphémé.

Voulant m'ôter l'espoir, ils te faisoient complice
De leur inimitié.
Leur aveugle fureur dépouilloit ta justice
D'amour & de pitié.

Ils seront bien punis, si ta clémence efface
Le mal que j'ai commis:
Et si, contre leur gré, ta bonté me replace
Au rang de tes amis.

Ce fera double gloire à ta douce Puissance!
Les bons de plus en plus,
En voyant mon bonheur, feront pleins d'espérance,
Et les méchans confus.

Tu nous dis : demandez, priez, je vous écoute :
Vous ferez fatisfaits.
Ta parole ne laiffe après elle aucun doute ;
J'en attends les effets.

QUATRIÈME PSEAUME.

Miferere mei, Deus, &c.

METs en oubli, Seigneur, l'ufage criminel,
Que de tant de bontés, j'ai fait durant ma vie ;
Et me laiffe à moi feul un fouvenir cruel,
Qui ferve à mériter ta clémence infinie.

Contre toi, j'ai péché : j'ai péché devant toi.
Quand ta foudre aujourd'hui frapperoit l'anathême,
Tu ferois trouvé jufte, en la lançant fur moi,
Par ceux qui t'oferoient vouloir juger toi-même.

Mais quoi! dans le péché ma mère m'a conçu ;
Myftère impénétrable à l'aveugle nature!
Et qui l'a révélé! qui fait que je l'ai fu ?
Toi, la lumière même, & la vérité pure.

En moi, l'ame & les fens s'attaquent tour-à-tour ;

Dans un cœur tout à toi fais cesser ce mélange.
Que rempli de toi seul, & de ton seul amour,
L'homme contracte, en moi, la nature de
l'Ange!

Blanchis le repentant, qui veut plaire à tes yeux,
Et qui leur a déplu même avant que de naître;
Ainsi régénéré, d'ici bas jusqu'aux Cieux,
On m'entendra chanter, vanter mon nouvel être.

Quelle gloire en effet, d'être selon ton cœur!
Dans l'erreur jusqu'ici, tristement assoupie,
Mon ame à son réveil, chantera son bonheur:
Et ses chants instruiront, convertiront l'impie.

L'allégresse & le zèle animeront ma voix.
Sur mes lèvres alors tu mettras ta parole:
Je dirai tes grandeurs, tes bienfaits & tes loix;
Et tu seras béni de l'un à l'autre pôle.

Que ton esprit divin ne m'abandonne pas!
Que son action jointe aux accords de ma lyre,
Leur prête ce beau feu céleste & plein d'appas,
Dont la chaleur pénètre, & dont le charme
attire!

Mais comment obtenir, à quel prix acheter
Ce pardon, ces faveurs, cette gloire où j'aspire!
Quel sacrifice offert peut me les mériter?
Que peut l'homme pour Dieu, hors ce que
Dieu desire!

Et que desire-t-il des malheureux humains?
Un cœur humble & contrit: simple & facile
offrande,

La ſeule que ſa grace a laiſſée en nos mains;
Et pour notre ſalut la ſeule qu'il demande.

Je te l'offre, ô mon Dieu, ce cœur humble & contrit.
Et ſans ta grace, aurois-je encor cet avantage!
Sur ton peuple appellé, répands le même eſprit!
Ta prédilection lui doit ce dernier gage.

Introduis-nous enfin, vrais enfans d'Iſraël,
Dans ta Jéruſalem, où tout plaiſir abonde!
Et nous admets au pied de ton trône éternel,
Sous lequel ne ſont rien tous les trônes du monde.

Paiſibles poſſeſſeurs de l'eſpace du temps,
Et nobles portions de ta divine eſſence,
Nos cœurs s'exhaleront en concerts éclatans,
Dignes de célébrer ta gloire, & ta puiſſance.

CINQUIÈME PSEAUME.

Domine, exaudi orationem meam, & clamor meus ad te veniat.

SEigneur, je ne me ſuis jamais mis en prière;
Que mon cœur, auſſitôt paiſible & réjoui,
N'ait, du profond de ſa miſère,
Senti que tu l'avois ouï.

C'eſt qu'une ame fidelle, ingénue, humble & franche,
Te retrouve toujours, dès qu'elle rentre en ſoi.
Permets donc que devant toi
La mienne aujourd'hui s'épanche!

A la tentation sans cesse elle succombe :
Confuse, elle t'implore, & tu lui rends la paix.
Mais au premier choc, elle tombe
Et retombe dans ses excès.

Tremblante, elle ose encor te redemander grace;
Et quand elle craint tout de ton juste courroux,
Elle éprouve qu'envers nous
Ta bonté n'est jamais lasse.

Mais t'implorer toujours, & te trahir sans cesse,
D'à plaindre que j'étois, c'est me rendre odieux.
Aussi ma dernière foiblesse
Me rend-elle un monstre à mes yeux.

Mon découragement ne sauroit se dépeindre :
Le pur amour en moi commence à chanceler,
Ma foi vive, à s'ébranler
Et l'espérance, à s'éteindre.

Veux-je les ranimer : eh, qu'oses-tu prétendre ?
Crie au fond de mon cœur, l'esprit noir & malin:
Fils maudit tu ne dois t'attendre,
Qu'au sort de Cham & de Caïn.

Parjure tant de fois, que veux-tu que t'accorde
Celui de qui si mal tu payas les bienfaits!
Crois que pour toi désormais,
Il est sans miséricorde.

L'effroi s'empare alors de mon ame abattue:
Delà, le tentateur la pousse au désespoir:
J'y résiste encore à la vue
Des bontés que tu m'as fais voir.

Mais la source pour moi, peut-être en est tarie;
Je ne sens point la paix, présage du pardon:
Et dans un tel abandon,
Juge de ma triste vie!

La plante à qui le Ciel refuse la rosée;
Le fruit battu des vents, au sortir de la fleur;
L'herbe sur la terre embrasée,
Perdant sa riante couleur:

La feuille desséchée, & qu'au vent de son aile;
Le plus léger zéphyr fait tomber en passant,
De mon être languissant
Sont une image fidelle.

Pareil au Pélican, soucieux, taciturne;
Et dévoré du soin des fruits de son amour:
Ou semblable à l'oiseau nocturne
Qui meurt sans avoir vu le jour:

Je vis enseveli dans ma douleur extrême;
Desirant n'être plus, honteux d'avoir été
Existence en vérité,
Pire que le néant même.

Et toutefois, Seigneur, (oserai-je le dire?)
Peut-être ma foiblesse eût dû moins t'irriter:
Vois l'air infect que je respire,
Quels murs tu m'as fait habiter!

Est-on incorruptible, au sein de la licence!
Les déserts me sauvoient de la contagion:
Tu m'amènes à Sion:
Quel séjour pour l'innocence!

Oui, dans cette Sion, jadis si renommée,
Maintenant un objet de haine & de dédain:
D'abord l'honneur de l'Idumée:
L'opprobre ensuite du Jourdain:

Sion, sur qui le feu se prépare à descendre!
Ville, pour le scandale & les énormités,
Comparable aux deux Cités
Que tu réduisis en cendre!

Je t'entends: je devois, en Roi digne de l'être,
Sanctifiant le trône, où tu me fis asseoir,
Par le bon exemple du Maître,
La ramener à son devoir.

J'y montai, respirant son salut, & ta gloire;
Je t'en faisois serment: mais de l'adulateur
Le miel faux & corrupteur,
L'effaça de ma mémoire.

J'entends du haut des airs une voix qui m'appelle:
Est-ce un Maitre implacable, est-ce un Père attendri?
Poursuit-on l'esclave infidèle?
Rappelle-t-on le fils chéri?

Ma Lyre qui perdit l'usage du Cantique,
Pour ne descendre plus qu'à de lugubres sons,
Monte aux plus sublimes tons,
Et redevient prophétique.

Tu me la rends, grand Dieu, cette flamme céleste,
Qui, par ma bouche, au peuple annonçoit l'avenir.

Mais c'eſt, en ce moment funeſte,
Pour achever de me punir.

Sion proſterne-toi! notre arrêt ſe prononce!
O peuple déplorable! ô Roi trop criminel!
Voici ce que l'Eternel
Me dévoile & vous annonce.

Ton Fils vit, règne en Sage, & meurt en Idolâtre.
Le ſien, ſur les conſeils de jeunes diſſolus,
Fait de la Judée un théâtre
De carnage entre les Tribus.

Dix ont quitté Juda : Baal nous environne.
Plus d'Arche, plus de Temple, au milieu des Hébreux!
Un de tes derniers Neveux
Meurt captif à Babylone.

Ah, mes forces n'ont plus de quoi ſuivre les tiennes,
Eſprit-Saint! la douleur étouffe ici ma voix:
Des fautes du peuple & des miennes,
Jette ſur moi ſeul tout le poids!

Pour me juſtifier, je te l'ai peint coupable:
Ils imitoient leur Roi. Je les égarai tous.
Je ſuis le ſeul puniſſable :
Frappe donc, & les abſous.

Je te fléchis, grand Dieu! mon cœur me le témoigne:
De ta lumière en moi, luit un plus doux rayon.
Le tableau douloureux s'éloigne :
Le temple ſe rouvre à Sion!

L'Arche & les Chérubins y reprennent leur
poſte.
Nos Lévites au pied des Autels renaiſſans
Font déjà fumer l'encens,
Et conſomment l'holocauſte.

Je vois enfin l'Agneau, dernier expiatoire;
L'attente & le ſalut de tout le Genre-humain,
De l'Autel, montant à la gloire,
Et nous en traçant le chemin.

De la terre, Iſraël, tu couvres la ſurface!
Sous ton nom raſſemblés, les peuples & les Rois,
Tous, d'une commune voix,
Béniſſent la loi de grace.

Les trônes d'ici-bas tomberont en pouſſière:
Celui ſeul du Très-Haut ſera toujours debout.
Quels temps borneroient la carrière
De l'Être qui de rien fit tout?

Poſtérité, ſuivez, aimez la loi nouvelle:
Un beau ſalaire attend quiconque s'y ſoumet.
La gloire qu'un Dieu promet
Ne ſauroit qu'être éternelle.



SIXIÈME PSEAUME.

De profundis clamavi ad te, Domine.

C'Est du fond de mon cœur, grand Dieu que
je t'implore !
Du fond d'un cœur frappé d'un salutaire effroi:
Que le remords pourfuit; que le regret dévore;
Et qui toujours espère en toi !

Exauce un moribond qui t'invoque, & t'appelle!
Des humains n'es-tu pas le Père en les créant?
Pour n'être qu'un objet de l'ire paternelle,
M'aurois-tu tiré du néant?

Remets-moi sous ton aile, & deviens mon refuge!
J'ai suivi le torrent d'un siècle vicieux:
Eh, qui de nous, hélas! si tu n'es que son Juge,
Sera pardonnable à tes yeux?

Dieu pardonne, dit l'homme, il connoît ma foi-
blesse.
Puis-je tant en avoir, qu'il n'ait plus de bonté?
Sur ce principe, il s'ouvre & s'élargit sans cesse
Les routes de l'iniquité.

Bientôt devoirs, salut, tout sort de sa mémoire:
De ta Grace il oublie & le prix, & le don,
Et la part qu'il avoit à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

De

De l'infernal abyſme, il voit enfin la flamme,
Et la voit quand il touche à ſon dernier moment:
Contrit, moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a commencée, achevant ſa carrière;
Sans amour, ſans eſpoir, il n'a que des remords.
Ta clémence long-temps attendit ſa prière:
Et ta juſtice eſt ſourde alors.

Tel eſt le jour affreux, dont ſa nuit eſt ſuivie:
Sur moi-même, tel eſt le retour accablant:
Ainſi, ſur le tableau de ma coupable vie,
J'arrête mes yeux en tremblant.

Déjà mon ame eſt-elle une ame réprouvée?
Perdrai-je, en la rendant, l'eſpérance & la foi?
Non, Seigneur, ta parole eſt trop avant gravée,
Et trop vivifiante en moi.

Tu l'as dit: « qu'Iſraël en repos vive & meure!
» Mes bras lui ſont ouverts en tout temps, en tout lieu:
» Que de ſon premier jour juſqu'à ſa dernière heure,
» Il ait confiance en ſon Dieu.

» S'il a prévariqué, qu'il ſe repente, m'aime;
» Me remontre un cœur pur, tel que je lui donnai:
» Qu'à tous ſes ennemis, il pardonne lui-même;
» Et tout lui ſera pardonné. «

Mourant dans cet eſprit, dans cette confiance;
Quand donc au tribunal je ſerai préſenté;
Que ta miſéricorde y tenant la balance,
Déſarme ta ſévérité!

SEPTIÈME PSEAUME.

Domine, exaudi orationem meam, percipe, &c.

NE laiſſez rien, Seigneur, prononcer à ma bouche,
Qui ne vous plaiſe, ou ne vous touche!
Qu'abſous, & vous louant, ou pécheur, ou contrit,
Je veille, me lève, & me couche
A la clarté de votre eſprit!

Pour quelque jour ſerein, pour quelque nuit tranquille,
Quand vous m'en voyez paſſer mille
Dans l'agitation, la langueur, & l'effroi,
Prêtez à mon ame débile,
L'appui conſolant de la foi!

Sa vive & ſainte ardeur, ou donne, ou rend à l'ame
Cette délicieuſe flamme,
Dont la chaleur allume en nous l'amour divin:
Unique bien que je réclame,
Et qui rempliſſe un cœur humain!

Ineffable douceur! volupté que la Grace
Dénie à l'ame impure & baſſe,
Qui des biens d'ici-bas fait ſa félicité;
Et préfère l'ombre qui paſſe,
Aux tréſors de l'éternité.

Grace victorieuse! à toi seule j'aspire!
A des cœurs que ta voix inspire,
Le monde n'offre plus d'intéressans objets:
Et j'en donnerois tout l'empire,
Pour le moindre de tes effets.

Accordez-moi, Seigneur, cette faveur insigne!
En vos mains, pour m'en rendre digne,
Je remets sans réserve ame, cœur, liberté:
Et tout entier je me résigne
A votre sainte volonté.

Ainsi parle, ainsi pense un Pénitent sincère.
D'abord en vous il trouve un Père,
Et ce Fils accueilli n'est que plus en faveur:
Fidèle un temps, il persévère,
Et se soutient dans sa ferveur.

L'esprit soumis combat contre l'esprit rebelle;
Dissension continuelle.
Le monde d'un côté, de l'autre la raison!
Des sens enfin l'amorce est telle,
Que l'ame reprend le poison.

Sur ce tableau naïf de l'humaine foiblesse,
Seigneur, ayez les yeux sans cesse!
De l'aveugle raison plaignez l'égarement:
Et que jamais votre Sagesse
N'entre avec nous en jugement!

A l'éclat des rayons du Soleil de justice,
Quel humain paroîtroit sans vice!
Ah! le plus juste, au jour dernier & solennel
Peut-il songer, sans qu'il frémisse,
Et sans l'attendre en criminel!

Que votre pouvoir donc nous protége & réprime
L'adverſaire qui nous opprime :
Et pour nous dérober à la ſéduction,
Impoſez au père du crime
Le ſilence & l'inaction.

A ſes ordres, il a cent bouches de menſonge,
Dont la ſubtilité nous plonge
Au fond d'un labyrinthe, & dans l'obſcurité :
Traitant vos vérités de ſonge,
Et leurs ſonges de vérité.

La Nature, ont-ils dit, eſt notre unique Maître;
Aux ſens elle ſoumit notre Être,
Pour montrer qu'elle étoit la première des loix.
Les autres, on peut les connoître,
Ou les méconnoître à ſon choix.

Révélation, culte, écrits divins, chimères;
Artifices des premiers Pères,
Par eux imaginés pour nous donner des fers!
La raiſon, par nos miniſtères,
Vient les ôter à l'Univers!

D'un coloris brillant ils dorent leurs blaſphêmes!
Ce n'eſt plus Dieu : c'eſt eux qu'on aime.
Leur irréligion ſe donne un plein eſſor;
Eh! l'Intelligence Suprême
Souffre qu'ils exiſtent encor!

Que d'un ſouffle, au néant votre eſprit les renvoie!
Du ſalut éclairez la voie
Qu'obſcurcit l'épaiſſeur de leur eſſaim nombreux!

Et ne nous laiſſez plus en proie
A ces inſectes ténébreux !

Ou ſi votre vouloir n'eſt pas de les détruire,
Qu'ils aillent achever de nuire
Aux fils de Bélial, dévoués à l'erreur !
Et que là même, en leur empire
On les ait encore en horreur !

Alors, Jéruſalem votre ſaint héritage,
Vous rendra librement l'hommage
Que vous ont conſacré l'amour & la raiſon :
Et la vérité ſans nuage
Brillera ſur notre horizon.

Du flambeau de la foi nos routes éclairées
Des ames long-temps égarées,
Dirigeront alors les pas irréſolus,
Vers les demeures deſirées,
Que vous ouvrez à vos Élus.



TRADUCTION

D'un Hymne en l'honneur de la VIERGE.

CHastes Epouses du Sauveur,
Venez mêler vos voix à nos chants d'alégresse!
Peuple accourez; qu'une sainte ferveur
Fasse éclater, pour le Seigneur,
Votre zéle & votre tendresse.
De la Souveraine des Cieux
Célebrons le nom glorieux.
Que nos cœurs & nos voix s'unissent
Et que d'accens harmonieux
Ces voûtes saintes retentissent.
Du commerce sacré de son esprit divin,
Dieu venoit d'honorer Marie:
La grace avoit déjà renfermé dans son sein
Le Maître de la mort, & l'Auteur de la vie:
Quand abandonnant Nazareth,
Cette humble & grande Israëlite,
A qui Dieu même avoit daigné rendre visite,
Fut visiter Elisabeth.
Bois, colline, vallon, montagne,
Tout est franchi: son cœur de rien n'est rebuté:
La charité la guide, & la foi l'accompagne.
Dieux quel amour! & quelle humilité!
Que cette faveur vous honore!
Heureuse Elisabeth! qu'il doit vous être doux,
De voir ainsi venir à vous

La Mère de celui que votre cœur adore?
Et vous vous étonnez encore
De sentir votre fruit tréssaillir dans vos flancs!
De la grace qui vivifie
Tels sont les effets tout-puissans.
La céleste voix de Marie
De ce Précurseur du Messie,
Jusque dans votre sein vient d'émouvoir les sens,
Et Prophète, avant que de naître,
Cet enfant veut, par un transport,
Vous annoncer, à cet abord,
L'approche de son divin Maître.

CHŒUR.

Que dans les siècles à venir
Tout notre Sexe exalte & bénisse Marie!

MARIE.

Louez mon fruit divin, ce digne fruit de vie;
Que vous ne pouvez trop bénir!

CHŒUR.

Femme, entre les femmes choisie,
Tout ce qui fut prédit, va s'accomplir en vous.

MARIE.

Un Dieu Sauveur par moi se communique à vous;
Et mon ame l'en glorifie.

CHŒUR.

Les peuples s'écrieront, apprenant cet honneur,
O Mère incomparable, ô Mère fortunée!

MARIE.

Je ne ſuis rien, & le Seigneur,
Dans mon abaiſſement ne m'a point dédaignée:
Voilà ce qui doit faire admirer mon bonheur.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Demeure parmi nous : affermis notre zèle :
Viens, ne nous abandonne plus,
Seigneur, à tes peuples élus
Rends une viſite éternelle.



LETTRE DE M. TANNEVOT, A M. PIRON.

JE ne ſaurois, Monſieur, me diſpenſer de vous féliciter, ſur l'édification que vous venez de répandre parmi les perſonnes attachées à la Religion : l'on ſent que le cœur parle encore plus que l'eſprit, dans votre Paraphraſe du *De profundis.* Vous y regrettez, avec énergie, une égarement de votre jeuneſſe : on pourroit dire, *felix culpa!* Après une telle réparation, elle ne peut produire qu'un très-bon effet, partant d'un homme de votre mérite & de vos talens; elle donne un démenti formel à ceux qui regardent aujourd'hui l'irréligion, comme la pierre de touche du bel eſprit. Il eſt du bon air de mépriſer toute Religion révélée; c'eſt une marotte preſque auſſi néceſſaire à un homme de Lettres, que la politeſſe dans les manières, & la propreté dans les habits, à un homme du monde. Quiconque ne peut aller du moins juſqu'au doute, le mieux eſt pour lui de ſe ſequeſtrer de la ſociété. Cependant les Déiſtes les plus ſavans & les plus ſubtils, n'ont pu faire d'autre mal à la Religion Chrétienne, que de l'inſulter par leurs railleries. Si nos Eſprits-forts ſavoient combien ils ſont pitié à des gens ſolidement

instruits de ses principes, ils rabattroient beaucoup de leurs fastueux raisonnemens, qui ne sont, au fond, que des purs sophismes : ils ont un certain éclat; ce sont de ces feux nocturnes, qui égarent en éblouissant. Au surplus, Monsieur, ces sentimens que vous témoignez dans ce que vous appellez le dernier enfant de votre Muse, (je lui souhaite, moi, bien de la postérité encore,) ces sentimens, dis-je, m'étoient déjà connus ; & vous me les exposâtes, avec la même candeur, dans une promenade que j'eus l'honneur de faire avec vous aux Tuileries, il y a quelques années : c'est ce qui m'a rendu encore plus sensible à votre nouvelle Poésie, & ce qui ne laisse rien à ajouter à la parfaite estime & à l'attachement respectueux avec lesquels je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

TANNEVOT.

RÉPONSE DE M. PIRON.

MA chrétienne & sincère palinodie, Monsieur, après la satisfaction de ma conscience, ne pouvoit m'en causer une plus sensible, que de m'avoir rappellé dans votre souvenir. Nos demi-beaux-esprits & nos quarts de Philosophes, peuvent me ridiculiser tout à leur aise. Un suffrage aussi desirable que le vôtre à tous égards, & sur-tout pour l'Ouvrage en question, achève de m'en consoler pleinement. Rien n'est plus flatteur, dit-on avec raison, que les louanges de quelqu'un que nous en savons mille fois plus digne & plus couvert que nous. Qui ne connoît depuis long-temps, Monsieur, vos vertus & vos talens? Comment donc ne serois-je pas touché de votre approbation? Oh! qu'il fait bon avoir affaire aux bonnes ames, & quand sur-tout, comme la vôtre, elles sont douées des lumières du solide & véritable esprit! Votre indulgence pour ma foiblesse, va jusqu'à lui donner une douce épithète. Je regarde cette charitable absolution, comme un présage de la rémission d'en-haut; elle m'en donne un avant-goût, dont je ne puis trop vous remercier: c'est un premier fruit que je tire déjà de mon sincère repentir & de ma confession publique. Le second, c'est, Monsieur, la bonne inspiration qu'à ce propos vous avez eue de

m'adresser *le Philosophisme*, je l'ai lu & relu avec un très-grand plaisir.

L'Avertissement respire la mâle & sage éloquence des grands Docteurs de la vérité. Vous gémissez pathétiquement & pleurez, à bon droit, sur l'abomination de la désolation qu'annonce la Philosophie moderne & diabolique, en versant, comme elle fait, le poison de l'indépendance & de l'irréligion dans le cœur de nos jeunes gens. Le tour que vous prenez pour foudroyer ces petits Capanées, est ingénieux; & pour être enjoué, n'en est pas moins assommant : les vers, pour être aisés & naturels, n'en sont pas moins heureux, ni quelquefois moins sublimes; je les relirai plus d'une fois encore. Je vous rends de très-humbles graces d'un pareil envoi; & je finis, en vous priant d'être bien persuadé que vous avez en moi un serviteur très-respectueux, & un très-sincère admirateur. PIRON.

PIÉCES
MÊLÉES EN PROSE.

LE CHIEN ENRAGÉ [1].

CONTE.

DEpuis que le Loup galeux m'a fait donner la commiſſion rogneuſe du Chien enragé, & qu'indiſcrétement je me ſuis laiſſé donner d'avance, en paiement, un bel étui de chagrin, je n'ai ni digéré, ni dormi, & je me ſuis creuſé l'imagination juſqu'au centre, ſans en avoir pu rien tirer qui vaille. Enfin je devenois pis qu'enragé moi-même, quand au moment, où j'y penſois le moins, j'ai tout trouvé ſous ma main. Ne doutons plus que Martin n'ait cherché ſon Ane étant deſſus; j'étois deſſus le mien, quand je le cherchois; & l'on en conviendra, lorſque je dirai que j'ai trouvé le Chien enragé dans mon étui.

Je m'étois aſſoupi ce matin de triſteſſe, & ne ſongeant qu'a rendre l'Étui que je ne rendrai plus, quand j'ai fait le rêve heureux qui

---

1 On m'avoit donné le titre tout nu de ce Conte, pour voir ce que j'en ferois. On s'étoit imaginé que je m'en ſervirois contre l'Abbé *Desfontaines*, avec lequel j'étois alors en guerre. Cela ne me vint point du tout dans l'idée, dirai-je heureuſement ou malheureuſement? Quoi qu'il en ſoit, ce titre bizarre me fit imaginer cette folie plus bizarre encore que le titre.

m'acquitte, & qui ſuit. Je tenois ce cher Étui, & lui faiſois mes tendres adieux : quelle a été ma ſurpriſe ! je vois tout-à-coup, ſous mes yeux, je ſens dans mes mains ſa peau lice & luiſante, ſe changer en peau de poule, & de peau de poule en gros chagrin brute & rude, à râper le cœur d'un Pandoure comme une muſcade.

Je lâche bien vîte ce cuir affreux; il s'étend, il ſe fait auſſi large, auſſi grand que l'étoit une peau de tigre, qui m'a ſervi un an de courte-pointe : col, pattes, griffes, queue, tout cela ſe configure diſtinctement; la tète ſe plante au bout où n'étoit pas la queue : après quoi tout cela s'arrondit, ſe groſſit, s'entripaille, & ſe met ſur pied. Finalement, je vois devant moi un animal complet & vivant, ſous la forme d'un Chien marin, qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On ſait ce que me ſont les monſtres ; on conçoit ma frayeur & ma joie; j'ai eu une peur divine, & je me ſuis encouragé à ne me pas enfuir, quand pour comble de plaiſir & d'horreur, ce Chien marin a parlé, & m'a dit : je ſuis le Chien enragé dont on vous demande l'hiſtoire; on en eſt curieux avec raiſon. Les *Cent mille & une Nuits* n'en contiennent point de ſi merveilleuſes; il n'eſt bêtes, ni gens, Héros, Paladins, Demi-Dieux, Dieux tout entiers, qui aient eu de plus rares aventures, & qui aient fait de plus belles courſes que moi; puiſque, avant que d'avoir été réduit comme je ſuis, à ne faire que le tour de votre

Étui, j'ai couru l'Enfer, le Ciel, la Terre, la Mer, &c, en dernier lieu, je ne ſais combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, ſelon bien des apparences, je ne ſortirai plus.

Là-deſſus, comme le monſtre avoit beaucoup de choſes à me dire, il s'eſt aſſis ſur ſon derrière, vis-à-vis de moi, & a continué ainſi :

J'ai vécu du temps que les bêtes parloient, & bien avant celui des Métamorphoſes. Je ſuis né natif du Tartare : ma mère étoit une jolie Sibérienne, adorée de Proſerpine, avec qui elle couchoit cent fois, contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la Reine des morts, ſi je vins au nombre des vivans ; car lorſque ma mère étoit en folie, elle étoit conſignée, ſur de griéves peines, à toutes les filles d'honneur & à toutes les Dames du palais. Mais on ne s'aviſe pas de tout ; & pour une entrée qu'a chez nous la rage d'amour, combien n'a-t-elle pas de ſorties ? Ma mère s'échappa donc, & ne revint au logis qu'après s'être ſatisfaite, & bien mâtinée ; & par qui ? La belle demande ! y a-t-il à choiſir où elle étoit ? Par le plus vilain individu de l'eſpèce, par l'unique Chien du lieu, par Cerbère.

La fureur de Proſerpine, quand elle ſut l'équipée, n'eſt pas imaginable. Les cris qu'elle pouſſa, lors de ſon enlévement, n'approchoient pas de ceux qu'elle fit à cette nouvelle. Ah ! ma pauvre Chienne, elle eſt perdue ! elle en

mourra ! elle a cinq ou six mâtins, pour le moins, dans le ventre, & cinq ou six mâtins à trois têtes. La pauvre Déesse en faillit perdre la sienne. Pluton voulut partager sa douleur & ses inquiétudes ; il fit maison nette : il la caressoit, la rassuroit. Bonne tentative ! c'étoit bien se connoître en sentimens ! comme si les attentions d'un Mari, d'un Amant même, étoient un contrepoids au péril d'un Chien, d'un Chat, d'un Singe ou d'un Oiseau ! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là, va plus loin que l'amour maternel, plus loin même que l'amour-propre.

Il fallut pourtant prendre patience, & attendre les neuf semaines. Le terme arriva, & par bonheur pour la paix d'un des plus honorables ménages de l'Univers, ma mère chienna heureusement ; non-seulement, je fus fils unique, mais, je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai, que je naquis avec une rage infernale d'aboyer & de mordre, comme si j'eusse eu triple gueule & triple gosier, je faisois un tintamare de Diable en Enfer. On n'y eût pas ouï Dieu tonner. Mes aboyemens continuels empêchoient également les trois Juges de dormir à l'Audience & d'y juger : ordre aux Furies de me chasser. Elles me donnèrent l'anguillade, & moi de gagner la porte ; mon père me laissa passer, je m'enfuis sur terre ; voilà comme je montai ici-bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul Homme de bien qu'il y eût alors au monde. C'étoit *Deucalion*, homme simple, qui ne parloit ni du Prochain, ni de l'Etat, ni de la Constitution. Tout le reste menoit une vie de Chien. Le Ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui : cela s'appella le Déluge. Mon Maître & moi fûmes les seuls qui pûmes avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables, il ne resta que nous-deux ; tout le reste creva de la soupe aux Chiens. Ainsi tout ce qui existe d'Hommes & de Chiens, est notre ouvrage à nous-deux. Et combien, chacun dans notre espèce, n'avons-nous pas de Césars & de Laridons ?

J'ai pour ma part, entre mes Césars, le Chien d'Ulysse, qui, après vingt ans d'absence lui battit la queue le premier, & le reconnut même avant la fidelle Pénélope ; le Chien d'Hésiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs Maîtres. Le pieux Capparos, Chien de garde du temple d'Esculape à Athènes, qui mérita pension viagère de la République, pour avoir poursuivi à grands cris un voleur de Temples, pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice ; le joyeux Chien de Tobie ; celui de Saint Roch ; les braves Chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols ; le fameux Suéning, Chien d'Osten, Roi de Suède, qui fut fait Gouverneur de la Norvége par son Maître, & en re-

çut les hommages; le Chien du Prince d'Orange, qui partage avec Son Altesse les honneurs du Mausolée à Delft; mais mieux que tout cela, le petit Chien perdu & si regrettable, le Chien qui secouoit des pierreries; en un mot, tous les Chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale & la meute de Diane, jusqu'à Rocambole & Yon-Yon; tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais, si nous retournons la médaille, quel horrible revers! je deviens Chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement, le papa Cerbère; ensuite les Chiens enragés qui mangèrent leur Maître à belles dents, parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule; les infâmes Chiens d'Ambassadeurs qui compissèrent le palais de Jupiter; les coquins de Chiens qui s'étant endormis au Capitole une nuit d'assaut, laissèrent à des Oyes l'honneur de la journée; les vilains petits Toutous qui gâtèrent la robe de Perin-Dandin; le Chien de Chien qui fit ruer la Mule de M. Grichard, & lui pensa faire rompre le cou; le méchant Chien du jardinier; l'étourdi de Chien à Brusquet, qui se laissa prendre au Loup, dès la première fois qu'il fut au bois; l'impertinent Chien de Jean-de-Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle; celui de M. de Roussy, qui, tout au contraire, depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller. Que de rabat-joyes pour l'amour propre d'un premier père! Et bel exemple à tous les animaux qui

auront la manie des longues lignées! Remontons à moi tout ſeul, & laiſſons-là ces races de Chiens.

N'ayant plus ſur terre ni filous, ni larrons, ni voleurs, ni brigands, ni Procureurs, ni mendians, ni bénéfices, & ne ſachant plus, dans la rage qui me tenoit toujours, après qui, ni quoi aboyer, je me mis à aboyer après la Lune, & même avec une envie enragée de la pouvoir prendre avec les dents. J'y parvins une belle nuit, qu'en qualité de CHIEN enragé, je courois les champs dans la Carie. Je ſurpris Madame la Lune qui deſcendoit tout bellement & en catimini, chez le bel Endymion. Ah! ah! Madame la fauſſe Prude, je vous y attrape,

A venir par un trou tout-à-fait obligeant,
Faire mettre de l'huile à la Lampe d'argent.

Je vous lui fais un charivari de Chien, qui l'oblige à remonter bien vîte ſur ſon char. Pour le coup, je vous la prends, tout à mon aiſe, avec les dents, je la happe aux feſſes, je lui fais-là trous ſur trous; enfin, je la mords ſi ſerré, que ne pouvant lâcher priſe quand je le voulus, elle me fit remonter, malgré nous deux, avec elle au Ciel.

J'étois-là aſſez déplacé, pour un chien enragé; car le Ciel, non plus que l'Hôpital, n'eſt guères fait pour les Chiens. Mais, ma bonne étoile m'y fit trouver un puiſſant Pro-

tecteur. Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hypocrite, & d'avoir ainsi vengé le pauvre Actéon, neveu de sa chère & belle Europe.

Il me donna un très-bel établissement dans ses Etats. Il créa pour moi une nouvelle charge de constellation. Je fus Canicule; je remplis très-bien mon poste, & je fis là fort bien mon devoir de Chien enragé. On sait quelles furent mes funestes influences, & quelles sont encore celles dont j'ai impreigné cet endroit du Ciel, qui a gardé mon nom. Mais c'est peu d'influer, pour qui veut trouver à mordre. Mais qui mordre? L'homme & moi, nous étions trop loin l'un de l'autre pour cela. Je m'ennuyois fort d'enrager à vuide, quand un jour (jour unique dans l'histoire du Ciel) voilà le charriot du Soleil qui me passe presque par-dessus le corps. Il rouloit avec une rapidité inexprimable; un jeune insensé, fort embarrassé de sa petite figure, étoit sur le siège & tiroit comme tous les Diables la bride aux quatre chevaux qui avoient pris le mords aux dents. On sait le train que, sans être enragé, les Chiens de village font après une chaise de poste, quand ils la voyent passer: figurez-vous, si je fis un beau tapage! je sautai aux roues, aux chevaux, & enfin aux jambes du Cocher, justement à l'instant que la foudre l'abattoit. Je ne démordis point: de façon que je fus après patatras! voilà mon Chien & son Cocher qui dégringolent dans l'embouchure de l'Eridan. Comme il n'y a pas loin d'une

embouchure à la mer & que la mer eſt un ſéjour de requiſe, pour ceux qui ont mon indiſpoſition, je ne fus pas fâché, après ma chûte, d'aller mon chemin, & de gagner pays. Je coulai juſqu'au fond du golfe Adriatique. J'y prends les eaux depuis des milliers d'années, & cela ne fait à ma rage que de l'eau toute claire: tout ce que m'a fait la mer, c'eſt que de Chien-terreſtre, infernal & céleſte que j'avois été, je ſuis devenu Chien-marin; mais toujours Chien-enragé comme auparavant, & même plus enragé que jamais, mordant tout, partout & à tout; ſi bien qu'enfin, ſur les côtes de Marſeille, j'ai mordu malheureuſement à l'hameçon d'un maudit pêcheur qui a vendu ma peau, dont on a fait ce que vous avez vu. Le Monſtre à ce dernier mot, ouvrit une grande gueule à très mauvaiſe intention; quand ſa deſtinée, ou plutôt mon réveil, l'a rappellé à ſon dernier être: il s'eſt raplati, ratatiné, rétreci, radouci, rabougri, reliſſé & remis ſous la jolie forme du petit Etui mignon que j'ai bien gagné, comme on voit; car, en vérité c'eſt bien chanté pour un aveugle, & ſurtout pour un pauvre aveugle qui n'a plus que du cidre en cave.

Nota. Cette folle production fut inſérée, avec pluſieurs autres, dans le *Recueil de ces Meſſieurs.* La Collection étoit terminée par la critique de chaque Pièce; & on en avoit chargé l'illuſtre Auteur d'*Acajou*, génie ardent, tranchant, jugeant d'emblée, prononçant haut & bref : Oracle en un mot, & pour ſes raiſons (moitié fauſſe modeſtie, moitié

vraie présomption) disant aux gens : *Je suis prime-sautier.* Y aller du premier saut, ce n'est pas toujours franchir le fossé. On y reste quelquefois. Le préambule de sa critique burlesque achève son portrait. *Vous voulez absolument, Monsieur, savoir mon sentiment, sur l'Ouvrage que vous allez donner au Public; le voici : Il sera d'autant plus désintéressé que je ne connois pas un des Auteurs ; mais je suis dans une si grande habitude de faire des critiques que je n'ai pas besoin de lire l'Ouvrage, les titres me suffisent.....* Après avoir parlé des différentes Pièces du Recueil, il parle ainsi de la polissonnerie du Chien-enragé. *J'aime le morceau du Chien-enragé : il y a de l'esprit & point de raison. Voilà ce qui fait les bons Ouvrages.*



LA

LA MALLE-BOSSE,

NOUVELLE NUIT DE STRAPAROLLE.

LEs Spectacles finissoient : on étoit au mois de Décembre, & l'on venoit de donner au Théâtre François, la première représentation d'une Comédie de *M. de la Chaussée.* L'Auditoire éploré s'écoulant à grands flots dans la rue, donnoit du nez dans une averse qui tomboit depuis un quart d'heure. L'obscurité étoit des plus épaisses : l'air retentissoit du claquement des fouets de cent Cochers, de leurs cris scandaleux, & du nom des Laquais de toutes les Provinces du Royaume. Des torches sans nombre s'agitoient au milieu des airs qu'elles empestoient, & ne représentoient pas mal celles qu'en ce moment les furies du Parnasse secouoient au fond du cœur palpitant de l'Auteur, encore incertain de son sort. Cependant de jeunes Calotins, graves arbitres des réputations littéraires, la plûpart en rabats & en manteaux courts, à travers les timons de cent carosses ébranlés, à droite, comme à gauche, franchissoient gaillardement le ruisseau devenu rivière, pour voler aux opinions chez *Prócope*, & pour y prononcer souverainement : bref pour mettre fin à ce long préambule, qu'on ne voit que trop imité d'après celui du Roman-Comique, il étoit huit

ou neuf heures du soir, & l'on sortoit par une grande pluie, en Hiver, de la Comédie Françoise; quand un Cavalier, connu dans le monde, sous le nom de *Similor*, n'ayant pour tout abri, que les ailes très-molles d'une espèce de chapeau, & dansant les olivettes entre les rues & les gouttières, à la lueur des lampes de boutique, fut arrêté par une vieille racoleuse de Cythère, au détour de la rue de Bussi.

Mon Gentilhomme, lui dit-elle, une jeune brune, grande, bien faite, bien en gorge, & belle à ravir, du reste chantant comme les Fées, & qui n'est enrôlée que d'hier, vous attend ici près, chez elle, au coin d'un bon feu, & dans l'humeur où vous la voudrez. C'est à côté d'un excellent Traiteur : suivez-moi : vous aurez du plaisir, & foi de femme de bien, vous n'aurez aucun lieu de vous en repentir.

Similor est un de ces esprits, soi-disant forts, libres à l'excès, & qui, pour se laisser aller à toutes sortes de foiblesses, en pleine sécurité, tâchent de s'élever au-dessus de tout ce qu'ils appellent préjugés : légère espèce de Philosophes, dont ce siècle regorge, apôtres zélés des loix de la Nature, qu'ils croyent sans corruption; lesquels enfin sous prétexte d'un amour passionné pour la vérité, l'osent rechercher partout, excepté où elle se trouve, & où sa pure & vive lumière les éclaireroit sur la vanité de leurs recherches. C'est ce caractère

imprudent qui, dans tous les différens âges de la vie, maintient l'homme dans l'âge malheureux qui méconnoît la crainte.

Tel est le personnage que racrochoit la subdéléguée de la Fillon. Ce n'est là rien moins qu'un *Joseph* : d'ailleurs la nuit, le froid, & la pluie qui redoubloit, tout cela joint à son mauvais génie, l'engagea, pour une première fois de sa vie peut-être à tenter pareille aventure : un Être pensant, se disoit-il à lui-même, pour sa justification, n'en sauroit trop voir, ni trop exercer sa raison & ses raisonnemens, fût-ce au milieu des plus grandes folies, & des vices mêmes.

Il se jetta donc, avec cette femme, à la merci du premier fiacre, qui, dans la bagarre se trouva là sous leurs mains, & qui, après trois grands quarts d'heure de blasphêmes & d'embarras, les descendit enfin à quelques trois cents pas de là, dans un troisième étage, au commencement de la rue de Seine.

La dupe eut à peine un pied dans la chambre, qu'une Mademoiselle Manon, très-jolie en effet, & assise devant un bon feu, bien nécessaire à sa parure élégante & légère, accourut à lui les bras ouverts, en l'apostrophant des doux noms de Poulet & de Roi. *Similor* eut d'abord l'œil ébloui d'un minois, d'une gorge, & d'un tour de visage à piquer des *Roberts d'Arbrissels*. Peu s'en fallut que malgré l'horreur du lieu, il ne se sentît le cœur ému

de quelques sentimens un peu délicats : cette émotion naissante ne dura que le temps d'un éclair : il se la reprocha sur le champ, se souvint qu'il n'étoit là que par curiosité philosophique, & se débarrassant de la belle assez dédaigneusement, s'alla jeter dans une chaise longue, qui sembloit attendre là le premier venu dans la place d'honneur.

Par ma foi, s'écria-t-il, en homme qui ne philosophoit guères relativement à l'intérêt de ses passions, il faut l'avouer, quoiqu'en veuillent dire les libertins! non, les bienséances, la modestie & la pudeur ne sont point des chimères: elles sont pour nous un bien très-réel, & le plus vif assaisonnement que la délicatesse pouvoit mettre à la volupté. Je n'en veux d'autres preuves que celles-ci. Avec une fois moins de charmes que n'en voilà, je le sens bien, le sourire obligeant d'une femme comme il faut, seroit seul mille fois plus attrayant pour moi, & m'intéresseroit mille fois plus qu'une saillie si vive & si prévenante.

Par ma foi, s'écria aussi Manon, de son côté, en se remettant à sa place, vis-à-vis de son Cavalier, c'est bien rentrée de pic noir! &, dis-moi, mon Brave, d'où viens-tu donc, pour nous conter de si graves fornettes? De la Comédie Françoise, je gage : tiens, si tu aimes tant les sentences, les maximes & les moralités, prends-moi cet écran, & t'en donne à cœur joie. Tu en trouveras-là de meilleures, & de plus neuves que dans aucunes pièces du jour.

Pauvre malheureuse, lui dit Similor, un peu surpris de cette jolie vivacité, tu me fais vraiment pitié. A l'esprit que tu montres, ainsi que sur ta physionomie, je juge que tu pourrois bien mériter un meilleur sort : mais laissons cela : prends ces deux louis, dit-il, en les jetant sur une table, & donne ordre seulement au soupé. Après cela mange, bois, chante, extravague, à toi permis : mais laisse-moi moraliser ici, tant qu'il me plaira ; & que chacun fasse son métier.

Eh, pourquoi, Monsieur, répondit-elle froidement, aurois-je moins que vous le droit & le don de moraliser? Est-ce à titre de Sage que vous vous en réservez le privilége exclusif? Qui de nous deux l'est ici le moins, voyons, ou vous qui m'y venez chercher de propos délibéré; ou moi qui n'y suis bien qu'à contre cœur? Cela dit, elle tourna tristement la tête d'un autre côté, poussa un soupir, & se tut.

Ce raisonnement, assez sensé déconcerta l'Etre pensant. Un sombre silence, & le mauvais maintien s'emparoient de la scène; & l'argent restoit sans maître, si la dame du logis, rentrant à propos, ne l'eût pris pour aller donner ses ordres. Ils furent exécutés diligemment. En peu de temps le soupé fut apprêté & servi, sans que cependant il se fût rien passé au coin de la cheminée, que de très-sérieux, & qui ne permette à l'imagination du plus honnête Lecteur de suivre la mienne; & de se transporter, pour un instant, sur les lieux.

Similor avoit déguisé ce moment d'embarras, sous un faux air de rêverie & de distraction. L'air mortifié de Manon, le peu qu'elle avoit dit, & son silence, lui inspirèrent, pour elle, une sorte de considération momentanée, qui lui faisoit méditer ses propos. La vieille prit les cartes, & remêla le jeu par des discours plus de saison, qui, secondés de la bonne chère & du vin, remirent insensiblement les choses sur le bon pied, & dans une position plus vive & plus naturelle. L'homme à bonne fortune devint plus liant; Manon plus gaie : il se dit quelques folies, sans qu'il s'en fit aucune : on pria la Belle de chanter, & quoiqu'elle se sentît fort bien en voix, elle ne se le fit point redire : elle y consentit sur le champ, & choisit très-ingénieusement dans l'Opéra d'*Armide* cet endroit de l'Acte IV. Scène II.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite :
Voici l'heureux séjour,
Des Jeux & de l'Amour.
Jamais dans ces beaux lieux votre attente n'est vaine :
Le bien que vous cherchez se vient offrir à vous.
Et pour l'avoir trouvé sans peine,
Devez-vous le trouver moins doux?

Voici la charmante retraite, &c.

Quinault & Lulli, en chantant le Palais d'*Armide*, avoient-ils en vue le troisième étage d'une maison de la rue de Seine? A Dieu ne plaise que je me l'imagine! on ne peut rien ici toutefois de mieux adapté pour

le local, l'allusion est exacte au dernier point. On ne sauroit me le nier, ni que Pégase innocemment porte ainsi quelquefois une selle à tous chevaux.

Ces Paroles galantes, animées d'une voix touchante, d'une jolie figure & d'une physionomie spirituelle, achevèrent enfin de tourner tout de bon Similor du côté des bonnes manières. Petite folle, lui dit-il, d'un ton tout-à-fait radouci, tu sais trop que, d'emblée, ces sortes d'endroits, où nous sommes, quelles que soient les Beautés qui s'y rencontrent, n'inspirent guères la galanterie qu'à des sots; & je n'en suis pas un : oublie donc, & pardonne-moi, de grace, l'accueil un peu désobligeant que je t'ai fait. Touche-là : nous voilà bons amis, & je te vois à cette heure tout d'un autre œil.

Manon se prêta, comme elle devoit à ce petit raccommodement, & le nouvel ami reprenant la parole, continua ainsi : Divertissons-nous. Écoute, & te fais à ma façon. Tu n'es pas sans avoir lu les *Contes de la Fontaine*? Non vraiment, répondit Manon. Te souviendrois-tu, poursuivit Similor, de celui de la *Courtisane amoureuse*? Très-bien. Je l'ai présent, répliqua-t-elle. Eh bien, reprit le galant, amusons-nous à jouer une Comédie. Joue ici le rôle de Constance, & je me charge, moi, de celui de Camille : tu m'entends bien? Fort bien : tout des mieux; vous n'êtes pas dégoûté. Camille est un bel indifférent, dont les

rigueurs réduisent Constance aux premières & dernières avances : attendez, avant que je joue son rôle, que j'aie autant d'expérience qu'elle, pour que le vôtre vous fasse autant d'honneur & de plaisir qu'il en fit à Camille, & vous attendrez long-temps, continua-t-elle, d'un air mortifié, car je ne m'y sens guères de disposition. Hélas, lui dit Similor, animé de plus en plus, je sais bien, ma pauvre enfant que le plus souvent on ne se choisit point son état ; que celui d'honnête femme & le tien, sont quelquefois bien involontaires. Aussi t'ai-je rendu, presque d'abord, comme tu viens de voir, la justice de te croire digne d'une meilleure destinée. Oh ça, conte-moi donc, là, tout naturellement tes petites aventures. Je suis tout prêt à te croire, à te plaindre & à te secourir. Pourquoi mènes-tu la vie que tu mènes ? Parle-moi franchement : qu'est-ce qui t'y a réduite ? Hélas, répondit-elle, en devez-vous douter un instant ? Ce qui, je crois, y réduit mes pareilles pour la plûpart, la profonde misère. Pauvre fille, reprit le Philosophe attendri, tu n'auras pas de peine à me le persuader ! qui sait mieux que moi, combien la bonne ou mauvaise fortune influe sur les mœurs ? Que moi, dis-je, qui fais profession de sentir, & de penser plus & mieux qu'un autre ? Que moi, l'Anatomiste & le Peintre éternel du cœur humain. Aussi, lisez mes écrits : (car, à ce propos, il est bon que vous sachiez, Mademoiselle, avec qui vous êtes. Vous voyez en moi quelqu'un que vous avez lu, & peut-être admiré plus

d'une fois.) Qu'on lise, dis-je, mes vers, ma prose, qu'on m'entende parler, les termes de vice, vertu, cœur, esprit, crime, innocence, coupable & vertueux, brodent mes hémistiches, enflent mes périodes, & me remplissent la bouche : ils ne me quittent point : ils sont continuellement au bout de ma plume, & sur le bord de mes lèvres. Mais c'est assez raisonner, & trop parler de moi, ne songeons qu'à rire, qu'à boire, & qu'à nous aimer : à ta santé Manon.

La Vieille prit le temps qu'il buvoit pour saisir son tour à parler.

La misère, dit-elle, où nous tombâmes, fut si grande, & si subite, qu'il n'y eut pas moyen de nous reconnoître, ni de nous tirer autrement d'affaire, ma nièce & moi ; car je vous découvre ici le comble de cette misère, mon cher Monsieur, en vous avouant que je suis la tante de cette petite malheureuse : & là-dessus, elle se mit à pleurer d'assez mauvaise grace. Quelque autre qui auroit la rage de description, détaillant la chose dans le menu, vous diroit :

Que sur son nez, sa prunelle éraillée
Versoit des pleurs, dont elle étoit mouillée [1].

Mais dans une composition qui doit être d'un style enjoué, je ne veux rien peindre

---

[1] *Vers tirés de l'Enfant prodigue.*

que de comique & d'agréable : & ceci ne feroit ni l'un, ni l'autre.

Et quel étoit votre état, demanda Similor ? Un bon état vraiment, dit la tante. Nous faisions un négoce dont nous subsistions fort joliment, moi, cette nièce que vous voyez, & son pauvre frère, un fort honnête garçon, qui depuis est au Diable-vauvert, à courir le loup-garou. Et qui vous a fait discontinuer ce négoce, poursuivit notre homme ? Une persécution la plus opiniâtre, & la plus cruelle du monde, répondit la Vieille. Des saisies, des amendes, des emprisonnemens; que sais-je ? tout ce que vous pouvez vous imaginer de plus ruineux pour des gens de commerce. Ah ! je crois vous entendre, continua Similor, dites la vérité ; ne vendiez-vous pas de la contre-bande ? Mais, c'en étoit si vous voulez, répondit-elle, & ce n'en étoit pourtant pas non plus. Ce n'étoit ni sel, ni tabac, ni toiles peintes, ni rien qui fît tort aux Fermiers-généraux. C'étoit de beaux & bons Livres, fabriqués dans le Royaume, bien moulés, faits comme les autres, & peut-être mieux, hormis pourtant, il faut tout dire, qu'il y manquoit un peu de veau par-dessus, & deux ou trois lignes qui sont à la fin des autres, signées de je ne sais qui, & qu'on ne lit jamais. Après cela, dans le vrai, vous m'en croirez, si vous voulez, je n'y entendois pas plus malice, que l'enfant qui vient de naître : je ne sais pas seulement ma Croix de par Dieu.

Oui, dit Similor, je vous devine, & de reste. vous étiez des Libraires ambulans. Justement, mon cher Monsieur, interrompit la babillarde. Et oüi, poursuivit l'autre, prenant un air grave, qui tenoit déjà de la sévérité, celà veut dire, que vous jouiez sur le théâtre de la Librairie des rôles à manteaux : en bon François vous étiez des Colporteurs. Vous y êtes, reprit la bonne femme, sans prendre trop garde à la morgue du Renard, auquel elle se confessoit. Mais comme vous savez, Monsieur, en tous métiers il est d'honnêtes gens qui les gâtent. Il y a Colporteurs, & Colporteurs : nous étions des forts, & des plus distingués, & je défie bien qu'on me montre un de ces Livres, un peu passables, vendu depuis quinze, ou vingt ans, qui ne soit sorti de mes mains : aussi, vous dis-je, nous nous tirions fort joliment d'affaires, moi, ma niéce & son frère. Ah! le bon temps, sur-tout que c'étoit du vivant de ce gros 1 Abbé, qui demeuroit près d'ici! La peste! un grand Latin celui-là! Tout un chacun en disoit pis que pendre. Non pas nous vraiment! tout au contraire, & avec raison : car devant Dieu soit son ame, il étoit père nourricier de M. Chaubert 2, & de tous nous autres. Dis donc, Manon, t'en souvient-il de ses *Lettres Philosophiques* 3, de son *Pré-*

1 *Desfontaines*, qui demeuroit alors dans la petite rue des Marais.

2. Le Libraire qui vendoit ses Feuilles.

3 *Lettres Philosophiques*, ouvrage qui se vendoit sous le manteau.

servatif 1, de sa *Lettre à Uranie* 2. Hem! comme ça se vendoit? Mon Dieu, ma tante, répondit Manon, vous vous blousez tout net. Ces Livres-là, tout au contraire, venoient de quelqu'un que nous n'avons jamais ni vu, ni connu, & qui en vouloit mortellement à notre gros Abbé. Cet Auteur-là, souvenez-vous-en bien, avoit un émissaire qui n'étoit ni gros, ni gras, & qui ressembloit à l'Abbé, comme une latte ressemble à un boulet de canon. Je crois que tu as raison, dit la Vieille: mais toujours ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y faisoit bon dans ce temps-là. Que ces Brochures-là faisoient bien aller la timbale, & que si cela eût duré, tu aurois encore ton innocence, comme moi! Mais, Monsieur, ce pauvre cher Abbé n'eut pas les yeux fermés, qu'il nous fallut aussi fermer boutique. Cependant nous nous échappions, & nous vivotions tout doucement du débit des nouvelles Ecclésiastiques, & d'autres pareils brimborions, quand il s'est avisé de paroître un maudit chiffon, (le Diable en emporte cent fois l'Auteur) qui a achevé de renverser la marmite. Je ne sais ce qu'il y avoit, dans cette Brochure, contre un Monsieur de la Cour qui a pris la mouche; mais il l'a si bien prise, a tant manœuvré, tant couru, tant tracassé, tant fait enfin des siennes, en donnant la chasse au corps des Colporteurs, qu'il nous a tous extermi-

1. *Le Préservatif.* } Ouvrages qui se vendoient
2. *Epître à Uranie.* } sous le manteau.

nés. C'eſt une vraie déſolation. Figurez-vous, mon brave Monſieur, que de miſère ! Il a fallu que les uns ſe fiſſent mendians ; d'autres ſoldats ; d'autres filoux. J'en connois qui, de déſeſpoir, ſe ſont fait Autours. Pour mon neveu, il continue le métier : mais Dieu ſait quel riſque il court ! Je ne jurerois pas, qu'il ne fût, à l'heure que je parle, fouetté, marqué, & aux galères. Et nous qui ſommes reſtées ſeules, ſur le pavé, ſans ſavoir où donner de la tête, vous voyez où nous en ſommes. Il falloit vivre, *item*, & quand on ne fait pas ce qu'on veut, dame, on fait ce qu'on peut. Voilà toute notre hiſtoire : à votre avis, Monſieur, ſommes-nous à plaindre.

A plaindre ? s'écria Similor, qui plein d'indignation, mais piqué de curioſité, l'avoit écoutée impatiemment juſqu'au bout : non certes, vous n'êtes point à plaindre, mais dignes bien plutôt de pis que vous n'avez. Juſte punition d'un mauvais métier, dont ont pâti mille gens qui valoient mieux que vous, ſans comparaiſon, & que vous n'avez jamais plaint. Subiſſez la peine du talion. Vous viviez du déſhonneur des autres : vous vivrez du vôtre déſormais.

Ce retour de mauvaiſe humeur devoit, & alloit vraiſemblablement rebrouiller Conſtance & Camille. La Courtiſane amoureuſe reprenoit déjà ſes airs de fierté ; & ſon Amant n'étoit plus guères en train de ſon rôle, quand, la porte s'ouvrant avec grand bruit, un nouvel Acteur, entrant tout eſſoufflé, changea la

scène. C'étoit un jeune gaillard, assez mal dans ses nipes, & dont le désordre, joint à son air effaré, n'annonçoit pas le meilleur fils du monde.

Ma foi, chère tante, dit-il, en jettant une espèce de malle sur la table, je viens de l'échapper belle! j'étois à couvert dans un nid à rats, au Fauxboug Saint-Marceau: on a su m'y relancer; les mouches volent dans le quartier, & je donnois comme une grue dans les filets, si de charitables voisins, comme je rentrois chez moi, ne m'eussent couru au-devant, pour m'avertir du danger où j'étois: j'ai bien vîte rebroussé chemin, sans quoi je serois à cette heure fort mal à mon aise, dans un cul de basse-fossé. Ayez la charité de me donner le couvert, en attendant que je trouve où me loger, & que je désoriente l'escouade.

Tandis que le jeune homme parloit, Similor l'examinoit attentivement, & son fourcil se défronçoit à mesure qu'il l'examinoit. La sérénité qui renaissoit sur son front, paroissoit mêlée d'un profond étonnement, lequel enfin se termina par un grand éclat de rire. Je ne vois pas, Monsieur, lui dit le nouveau venu, ce qu'il y a de si plaisant dans ce que je viens de dire, pour en rire comme vous faites. Mon cœur, lui dit Similor, en tirant une Brochure de sa poche, ne feriez-vous pas l'énorme Bossu qui me vendit hier ce Livre, au sortir de l'Opéra? Je ne le nie pas, répartit le neveu; je vous crois trop galant-hom-

me pour me vouloir dénoncer. A Dieu ne plaise ! dit Similor : mais quel est l'habile Opérateur qui vous a, d'un jour à l'autre, si bien extirpé la loupe effroyable qui vous couvroit l'omoplate ? Indiquez-le-moi, en faveur d'un Médecin 1 de mes amis, qui, tout savant qu'il est, n'a pas apparemment ce beau secret-là, car il ne manqueroit pas de s'en servir pour lui-même. C'est moi, Monsieur, répond le Colporteur, qui viens de faire cette belle & prompte opération, tout-à-l'heure en montant l'escalier. Tenez, voilà ma bosse, continua-t-il en montrant la malle, qu'il avoit jettée en entrant, & voici la clef. Ouvrez, choisissez, achetez, je vous mets à même ; & puisque j'y suis aussi, trouvez bon que je m'accommode pareillement. Disant cela, il s'assit à table.

Similor, qui n'aimoit guères moins l'abaissement de ses Contemporains que son élévation, & qui savoit que par ses menées, l'une & l'autre entroient pour quelque chose dans les Brochures du jour, se fit un vrai régal du passe-temps qui se présentoit ; & le Colporteur aussi de son côté, pressé par un besoin aussi naturel pour le moins, & qui voyoit devant lui de quoi le satisfaire, en profita, visitant aussi curieusement tous les plats, que l'autre inventorioit exactement la malle ; & tous les deux donnant à l'envi leur coup de dent à leur façon.

---

1 Le Docteur PROCOPE.

Le premier Livre qui tomba ſous la main de Similor, fut le *Recueil de ces Meſſieurs;* Recueil de miſères! dit-il; ces prétendus Meſſieurs étoient de grands fous, qui n'avoient guères d'affaires: je n'excepte que le dernier 1, qui a ſi bien parlé contre la raiſon, & juge tous les autres ſans les avoir lus, comme il l'aſſure très-ſagement lui-même. Celui-là du moins n'a perdu de temps, ni n'en a mal employé, que le peu qu'il lui a fallu pour prononcer à la boulevue, comme il a fait, & comme il fait ſur ceci, & ſur toute autre choſe, en battant ſes gens & la campagne. Qu'eſt-ce que ceci? *Les Fêtes Roulantes* 2.

Autres impertinences qui ne valent pas le papier à ſucre qui les couvre, & mille fois moins encore la peine que je pris de les lire dans le temps! Ajoutez au néant de cela, que c'eſt une injuſtice criante. De quoi ſe moque-t-on? Ces Fêtes font tout l'honneur poſſible au Magiſtrat qui les imagina. Les cinq chars ne valent-ils pas bien les cinq caroſſes d'Ambaſſadeurs, dont il n'en faut qu'un pour faire bâiller tout Paris; & la bonne chère par-deſſus le marché, n'eſt-ce donc rien! L'on ne ſait

1 *Duclos.*

2 *Les Fêtes Roulantes*, ou *les Regrets des petites rues*, Brochure ſatirique de 1747, contre le Prévôt des Marchands, dans le goût *des Etrennes de la Saint Jean, & des Bals de bois*, au ſujet d'une réjouiſſance publique, qui conſiſtoit en cinq chars de triomphe de Bacchus, de Cérès, de la Gloire, de l'Hymen & d'Apollon: vin, viande, filles & muſique.

ce qu'il faut à ces diables de Badauds; ils ne sont jamais contens, quelques efforts qu'on fasse pour leur plaire. Amusés, fêtoyés, régalés, il leur manque toujours quelque chose. Vous pousseriez la galanterie jusqu'à les mener en lieux pareils à celui-ci, qu'ils y demanderoient encore des sentimens.... Oh, oh! continua-t-il, passant à une autre Brochure, voici qui m'a bien la mine d'un bon Libelle diffamatoire dans toutes les formes.

ORAISON funèbre de l'Abbé DESFONTAINES; où l'on s'est interdit le privilége de mentir.

La peste! je serois bien fâché d'être le Héros d'une pareille pièce d'éloquence, & pour deux bonnes raisons. La première, dit le Colporteur, se devine aisément : c'est qu'il faudroit 1°, que vous fussiez mort : passe pour celle-là; elle est valable : mais pour l'autre, telle que je me l'imagine, je veux dire, qu'on dît du bien ou du mal de moi, ma foi cela ne me feroit ni froid, ni chaud, & partant je ne m'en soucierois guères. Doucement, doucement, notre ami, dit Similor : vous ne savez pas, comme un homme de mon état, ce que c'est que d'avoir maille à partir avec la Postérité. S'il est fâcheux, comme vous en convenez, de mourir une fois, vous conviendrez, qu'il l'est encore plus d'en mourir deux : & il ne faudroit qu'un placard, comme celui-là, sur la tombe d'un Illustre, pour le désimmortaliser tout net; ou qui pis est, pour immortaliser ses sottises; car à qui n'arrive-t-il pas d'en faire!

Lisez, lisez cette Feuille, lui dit le Marchand, en lui montrant du doigt une Brochure ; elle vient de bonne main, & on la dit plaisante. Je n'entends rien au titre, dit Similor.

Mémoire pour Janotus de Bragmardo ; contre la Faculté.

Qu'a-t-il voulu dire ? Tout ce que j'en sais, dit l'autre, c'est que cela roule sur la querelle ridicule, & sans fin, des Médecins & des Chirurgiens. Ah ! c'est assez, dit Similor : je suis au fait, & le Mémoire est sans doute pour les Chirurgiens. Je n'aurois jamais deviné, dit le Colporteur, ne sachant pas plus le latin qu'un Chirurgien, que *Janotus de Bragmardo*, voulût dire l'amphithéâtre de Saint-Côme. Du reste, à ce que j'en ai ouï dire, le Mémoire n'est ni pour l'un, ni pour l'autre parti. On daube également tous les deux. Il n'y a pas de mal à cela, répliqua Similor. On ne sauroit trop se jeter sur la fripperie des gens, dont le métier est de s'égayer sur notre peau. On ne leur nuira jamais tant qu'ils nuisent aux autres. Leur rage de détruire va, comme on voit, jusqu'à se vouloir entre-détruire eux-mêmes. En puissent-ils venir à leur honneur ! c'est peut-être là l'intention de leurs Juges. Qui sait si leur lenteur à décider ce procès n'est pas un effet de leur sagesse, & de leur amour pour le bien public ; car assurément, quand les Médecins & les Chirurgiens cherchent à se détruire, c'est la précieuse occa-

sion, où rien ne seroit mieux que de les laisser faire : & qui les y peut mieux aider que ces lenteurs de la Justice?

De ce beau propos, il trouva bientôt de quoi passer à d'autres, qui étoient plus de son ressort. Voici, dit-il, un titre qui ne me plaît point.

Transmigration des Beaux-Esprits de France, en Prusse.

Transmigration ! Transmigration n'est pas là le mot propre. Pour parler correctement, il ne falloit mettre que Colonie. Transmigration ne se dit que du transport de toute une Nation, expatriée par la force du Conquérant ; & pour un bel-Esprit ou deux au plus, que nous a ravis la Cour de Berlin, il nous en reste au moins trente-huit de bon compte. Il faudra le dire à l'Auteur, qui d'ailleurs ne me paroît pas un sot ; car l'ouvrage finit par une assez bonne Epigramme : il la lut & la voici:

La France au Roi de Prusse.

Prince ambitieux, arrête!
Pourquoi cette incursion?
Et d'une juste conquête,
Passer à l'invasion?
Reprends à ta fantaisie,
Et garde la Silésie ;
C'est ton droit que tu poursuis :
Mais, d'ou vient, Roi téméraire,
Nous enlever Maupertuis,
Et la moitié de Voltaire!

Il est vrai qu'il n'y a pas de conscience à cela, disoit Similor, en riant : du reste, continua-t-il sérieusement, me trompois-je dans mon calcul, quand je disois tantôt, pour un bel-Esprit ou deux, que nous enlève la Cour de Berlin : l'enlevement, vous le voyez, se réduit à un & demi tout en gros....

Mais en voici bien d'une autre : il faut l'avouer, la gaîté françoise est inépuisable en bagatelles : c'est dommage qu'elle ait renoncé au vrai comique.

Les Amours de Milady MELPOMÈNE, *& de Milord* AMPHIGOURI ; *Nouvelle galante.*

La belle union ! il n'est pas difficile de voir que c'est une pasquinade contre le Tragique empoulé, qui succède à celui de *Corneille* & de *Racine*, & contre notre nouveau goût pour le théâtre Anglois. Il y auroit bien des choses à dire pour ou contre l'amphigouri : quant à notre goût nouveau pour le théâtre Anglois, la plaisanterie seroit très-injuste : dans l'épuisement, où se trouve le nôtre, c'est une mine de diamans pour lui ; & sans parler de *Venise sauvée*, & de toutes les belles suivantes qu'elle eut & qu'elle aura, on seroit bien surpris, si je révélois tout ce que depuis douze ou quinze ans, notre cothurne doit à celui-là. Un mémoire exact, bien dressé là-dessus, feroit rougir plus d'un spectateur, qui raille peut-être, & qui pourtant en a profité à son insçu. Voici apparemment le second tome :

THALIE sur le retour, & dans la haute réforme, sous la direction du R. P. DE LA CHAUSSÉE.

Je n'ai rien à dire à ceci, dit Similor. Il est vrai que depuis quelque temps, cette pauvre Thalie prend un étrange visage. Qu'elle eût donné dans le sérieux & la morale ; à la bonne heure. Le temps du génie est passé : tout le bel-esprit imaginable peut ne pouvoir mener au beau naturel : laissons-lui, ou pardonnons-lui la métaphysique : il faut bien, comme disoit tout-à-l'heure la bonne Tante, que tout le monde vive ; & quand on ne fait pas ce qu'on veut, faire ce qu'on peut. Mais qu'elle donne dans l'itos & le pathos, c'est un égarement, une usurpation intolérables. La pauvre Tragédie, telle qu'elle est devenue, n'avoit pas déjà nos larmes si fort à sa disposition, sans que sa friponne de sœur vint encor dîmer sur sa récolte. Ce sera sans doute ici que la petite Nièce aura pris le trait qu'elle m'a décoché, en entrant, quand elle m'a présenté l'écran.

Suivez, Monsieur, suivez, interrompit le Colporteur, en lui montrant une Brochure *in-4.* couverte de papier marbré : voilà qui va avec les deux précédentes que vous venez de voir. C'est un assortiment. Les trois ne se séparent point. Similor ouvrit, & lut :

APOLLON PANTIN, & les Muses PANTINES, Ballet neuf. La Musique est de Mrs INNOCENT & CHARIVARI, & les paroles d'un je ne sais qui.

Coionnerie, fadaises ! dit-il, en jetant la

Brochure au loin. On voit bien d'où cela part : c'est de quelque malheureux Poëte Lyrique qui n'aura obtenu pension, place, ni cordon.

Oh, pour cette Feuille sur laquelle vous portez la main, dit le Colporteur, elle est seule de sa bande. Diable, elle a fait un beau bruit, celle-là! elle nous coûte cher; c'est elle qui m'a fait endosser la bosse. Similor ayant lu les premiers mots du titre :

Discours prononcé à la porte de l'Académie.

Au feu! au feu! s'écria-t-il; & sur le champ il y jeta la Feuille qui flamba, & se consuma en un clin d'œil, sous la pincette qu'il tenoit appuyée dessus. Eh, morbleu, Monsieur, quelle rage vous tient! s'écria le Colporteur : que faites-vous? Je fais justice, dit Similor, & j'extermine un écrit qui déchire un homme d'honneur, respectable à mille égards, & qui doit être cher à tous les Amateurs du bon & du beau. Respectable tant qu'il vous plaira, dit le Colporteur en furie : ma Feuille me l'étoit encore plus : il n'en existe peut-être plus que celle-là. Tant mieux! disoit Similor : vous me comblez de me le dire : j'en suis ravi pour ce grand-Homme, & je lui ferai ma cour de ma bonne action, à la première rencontre. Je n'ai que faire à tout cela, repartit le Colporteur, d'un air menaçant : je me soucie bien que vous fassiez votre cour à mes dépens. Vous venez de me brûler pour dix francs de marchandise : j'en

ai refusé encore aujourd'hui un gros écu, & ventre-bleu... Pas tant de bruit, dit Similor; & un peu de prudence. Vos cris pourroient nous attirer ici la présence d'un Commissaire, qui, ce me semble, est plus à craindre pour ces Dames, & pour un drôle de votre espèce, que pour un homme, tel que moi. Après tout, je suis équitable : vous me dites que c'est le dernier Exemplaire... Oui, Monsieur, ou que le Diable m'emporte. A la bonne heure : tenez, voilà un demi-louis : soyez aussi content que moi. Cette petite branche du rameau d'or ramena, pour une troisième fois, la paix dans ce véritable antre de la discorde; mais ce ne fut pas pour long-temps.

Chacun reprit ses fonctions, & Similor ouvrit une nouveauté qui avoit pour titre :

Almanach du Diable, pour l'année 1747.

La Pièce, suivant la méthode, & le style des Almanachs ordinaires, débutoit par annoncer des Eclipses, & l'on y lisoit :

Il y aura cette année, sur l'horizon du Fauxbourg Saint-Germain, une Eclipse du bon goût. Elle arrivera le 18 Janvier 1747, & elle sera totale, avec demeure dans l'ombre. Son commencement sera à la première représentation d'une Piéce nouvelle, & finira à sa première lecture.

Cette raillerie univoque & mordante, qui tomboit à plomb sur un assez bon Auteur, & sur ses partisans, remit Similor en belle hu-

meur : & le Livre qui ſuivit celui-là l'y maintint, mais ſur tout un autre ton; c'étoit :

NOCRION, ou Hiſtoire véritable & merveilleuſe d'un prodige arrivé à l'endroit d'un nommé FOTZ, Muet du Sérail d'Iſpahan, qui avoit ſubitement recouvré l'uſage de la parole.

Oh, voici à coup sûr de la gravelure, & des godrioles : il ne faut pas être grand ſorcier, pour comprendre qu'un muet, ſorti de ſi bon lieu, & dont la langue ſe dénoue, ne ſoit grand babillard, & n'ait de belles choſes à dire. L'Auteur eſt un grand mal-adroit, s'il n'a pas bien édifié ſur un ſi beau fond. L'ami, je veux prendre un Fotz. Prenez, Monſieur, vous êtes à même. Combien? Tant. Oh, c'eſt trop, dit Similor : allez, allez, je ſuis au fait de cette marchandiſe-là, comme vous, depuis le temps que je m'en mêle pour mon compte : prenez : voilà plus qu'il ne vaut. Que cela ſoit dit, vous n'en aurez pas une obole par-delà: il jeta ce qu'il voulut, prit un Fotz, l'empocha, & continua ſon inventaire. La dernière pomme de diſcorde attendoit ici notre curieux. Le fond de la malle étoit occupé de tous les Exemplaires d'une première édition du Livre intitulé :

Nouveau Supplément du Dictionnaire de Moréri.

Juſques-là il n'y avoit rien de frappant; mais ce qui piqua l'attention de notre homme, c'eſt l'année de l'impreſſion : elle étoit de MDCCCI. Un Supplément de *Moreri* en l'année

née 1801, s'écria Similor, battant des mains: *si non vero, benè trovato!* bon cadre à jeter de belles vérités au nez des vivans, supposés morts alors! il ne cessoit de se récrier sur la commodité de ce plan, & pour démontrer qu'il étoit très-ingénieux, il dit vingt & vingt fois qu'on le lui avoit volé. Ensuite ayant parcouru des yeux la première page, & grommelé à demi-voix quelques lignes de l'avertissement, ce fut bien autre chose : mais, mais je ne m'en puis taire! mais comment donc, voilà du neuf, du gentil, du léger, de l'heureux, du fin, du délicat! ce ne fut jamais là de la drogue à vendre sous le manteau. Cela mérite, je ne dis pas privilége, & permission seulement; mais récompense & pension. Je garantis à ce seul endroit, corps pour corps, une approbation, que dis-je, une acclamation générale : je voudrois l'avoir fait; en effet tel étoit le début de cet avertissement.

Ce Supplément contient les articles de tous les hommes plus ou moins illustres qui ont paru, depuis les dernières éditions de *Moreri*; jusqu'à la présente année séculaire 1801, c'est-à-dire, jusqu'à une partie du glorieux règne de LOUIS XV, assis sur le trône, dans le sein d'une paix profonde, & de son Auguste Famille, qu'il a le bonheur de voir multipliée jusqu'à la cinquième génération, &c.

Similor s'informa du temps qu'il y avoit que cette nouveauté paroissoit. On l'assura qu'elle n'avoit pas encore été mise en vente, & qu'il voyoit là tous les Exemplaires, qui n'excé-

doient pas le nombre de deux cents. Oh, parbleu ! cela fera fortune ; j'en réponds : car j'en dirai du bien : je prétends même faire plus : j'aime le Roi : on ne l'ignore pas, après tant de témoignages éclatans que j'en ai donnés à sa convalescence ; il verra ce Livre demain : demain je vole exprès à Versailles, & perce le petit couché ; je veux y lire cet endroit-là à SA MAJESTÉ : on peut compter là-dessus.

Le Supplément étoit écrit en style de Dictionnaire, avec simplicité, & précision : mais cette précision & cette simplicité étoit justement le tour ingénieux qui donnoit une certaine force aux traits dont l'Ouvrage étoit parsemé : & de ces traits malins, les noms omis n'étoient pas les moins piquans ; tel avantageux de nos jours, qui, pour quelques foibles productions heureuses, en ce siècle de bagatelles, s'érige, dans ses rêves, un trophée chez M. *Titon*, devoit, selon l'esprit de ces omissions affectées, se voir déjà en 1801, placé au rang des noyés. Du reste ce Livre, ainsi que de vives railleries, contenoit aussi, & avec raison, de très-justes éloges. Par exemple, Similor qui eût desiré n'y trouver que le sien, eut le chagrin, en se cherchant sous le *si*, de rencontrer dans sa route au *sa*, celui d'un autre, dont la longueur l'impatienta furieusement, pendant le cours de quinze ou vingt feuillets. A l'article de *Saxe* (*Maurice Comte de*) Maréchal de France ; on y détailloit les qualités éminentes de ce grand homme, & l'Auteur s'étoit donné ses aises, en Écri-

vain supposé du siècle futur, & qui n'avoit par conséquent plus de loix à prendre, que de la vérité, ni plus rien à démêler avec la modestie du Héros.

Similor espérant qu'on n'auroit pas plus ménagé la sienne, se hâta d'avoir le nez sur l'encens, & parvint enfin à son article : heureusement on ne l'avoit point omis : il n'eut garde de s'en étonner ; mais voici ce qui l'étonna bien :

» Similor (*Matthieu*) Écrivain superficiel & » fleuri, qui brilloit encore vers le milieu » du dernier siècle. Ses Ouvrages nombreux » alors, & dont il ne nous reste plus que » des fragmens, durent leur peu de vogue à » l'étrange activité, qu'il eut, de son vivant, » à leur procurer des suffrages. Il sut s'in» troduire chez les Grands & s'insinuer chez » les Femmes, qui distribuoient alors les hon» neurs du Parnasse : il déprimoit à demi-mot » les bons Poëtes, exaltoit effrontément les » mauvais, & soudoyoit nombre de Prôneurs, » il faisoit composer, & composoit lui-même » ses éloges, que, par des envois anonymes, » il faisoit ensuite insérer dans les Feuilles » périodiques, dont la Capitale, & les Pro» vinces étoient alors infectées : tout ce ma» nége ne le sauva pas d'un grand discrédit, » & même de son vivant. Il n'étoit presque » plus mention de lui sur la fin de sa carrière : » delà vient qu'on ne sait pas précisément, » où, quand, ni comment il mourut. Les uns

» veulent que ce fut à la première repréfen-
» tation de fa dernière Pièce, où il expira
» fubitement avec elle fur le théâtre; fur quoi
» même ils rapportent cette Epitaphe :

Cy gît Similor, qui fur terre
A remhourfé maint çamouflet,
Et qui, par Meffieurs du Parterre,
Fut tué d'un coup de fifflet.

» D'autres le font mourir tout naturellement,
» dans fon lit, d'une attaque d'apoplexie,
» caufée par un embonpoint exceffif. C'eft au
» Savant continuateur de l'Abbé d'*Olivet*, à
» nous débrouiller cette anecdote, & à con-
» ftater lequel de ces deux faits eft le plus
» vrai & le plus vraifemblable ».

Sa furprife & fa rage furent telles qu'il en penfa tomber évanoui, & en quelque forte, vérifier ainfi d'avance la première de ces deux opinions : il fe remit & fe poffëda, roulant dans fa tête différens moyens pour empêcher ce Livre de voir le jour. Son premier deffein fut de payer toute l'édition : il en demanda le prix : on lui dit cent piftoles. L'avarice effrayée lia les mains à l'orgueil mortifié, pour les délier à l'artifice. Le plus fimple eût été, fans faire mine de rien, d'aller chez le Commiffaire, & de faire mettre la main fur le collet du Colporteur, & fur la malle : mais fon objet étoit d'anéantir exactement les deux cents Exemplaires; & ce n'étoient, pas là de ces fortes d'effets faifis, ni de ces dépôts facrés, dont rien ne fort jamais des Greffes. Ne vou-

lant donc s'en fier qu'à lui seul, il s'y prit autrement.

Il commença, pour mener à bien son projet, par se bien rassénérer, prendre & payer deux exemplaires, bien refermer la malle, & rendre la clef. Ramenant ensuite un léger sourire sur le bord de ses dents, il se rapprocha de la table, reparla du voyage de Versailles, & de sa protection, refit sa cour à Manon, sonna le Champagne, & le versa gaiement à profusion.

Quand ses fumées eurent achevé de mettre la bonne Compagnie sur le bon ton: Mon camarade, dit d'un air enjoué Similor, au Colporteur, ma foi, plus je vous examine de pied en cap, plus je me reproche d'avoir, hier, eu la berlue, en ne voyant pas que votre bosse en étoit une postiche. Et à quoi cela devoit-il se voir, dit le Colporteur? A vos gras de jambes, reprit Similor, à cette face de jubilation. Belle rêverie, répliqua l'autre, d'imaginer qu'il y ait des jambes & des visages particuliers pour les bossus! N'en doutez pas, dit Similor: tenez, examinez-moi bien, vous verrez en moi, de la tête aux pieds, un homme vraiment taillé, pour arborer la bosse avec succès; elle m'ira, comme de cire. Je veux vous en donner le passe-temps, & que vous me l'essayez.

L'épreuve parut divertissante: on y taupe: on lui applique, très-correctement, la bosse sur les épaules; il se la fait attacher par-des-

sous le juste-au-corps, & l'on éparpilla galamment sa perruque naissante, par-dessus la convexité. Cela fait, il se presente au miroir, comme feroit un Abbé, qui sort de sa toilette; se promène, avec toutes les graces d'un bossu, se carre, se tourne, à droite, à gauche, se tord le col à se regarder à la glace : eh bien, Monsieur, eh bien, Mesdames : suis-je bien? Comment me trouvez-vous? Voilà; voilà ce qui s'appelle un bossu.

Tous, de se récrier, qu'il étoit à peindre, qu'il étoit visiblement fait pour être bossu, tortu, tout ce qu'il voudra : on lui bat des mains, on crie *vivat*. Il s'égaie tout de bon, & comme par enthousiasme, il folâtre : on creve de rire : il danse, il fait la cabriolè; & saute le bossu! Jamais Polichinelle ne fut si fêté, si claqué, si brillant. Jamais scène si folle ne se joua sur le théâtre de la folie.

Cependant M. le Colporteur sessoit son Champagne, en grivois qui profitoit d'une bonne aubaine. Rien n'étoit plus naturel, que des besoins, qui l'obligeassent à sortir. Aussi rentroit-il, pour la troisième, ou quatrième fois, quand à son tour, Similor, qui crut avoir assez préparé le moment pour enlever la malle, s'écria qu'un enfant en pleureroit, & courut à la porte, le cœur épanoui d'une joie secrette; à l'approche d'un dénouement heureux. Mais quel coup de théâtre pour les lecteurs! & quel coup de foudre pour le pauvre diable! . . . .

Tout en ouvrant la porte, il se vit l'estomac pointé par deux ou trois hallebardes, que lui présentèrent autant de gens à moustache, suivis d'un Commissaire, & un Exempt. Ah; chien de bossu, lui cria l'Exempt, en lui serrant la gorge, nous te tenons donc enfin! Ah! tu payeras les peines que tu nous donnes, depuis si longtemps! En prison! Messieurs, Messieurs! crioit de son mieux celui qu'on étrangloit; vous vous méprenez indignement! Entendons-nous, songez bien à ce que vous faites! Nous y songeons très-bien, dit le Commissaire, en se rengorgeant; & d'un ton de fausset: vous êtes bien celui que nous cherchons, & vous n'êtes pas fait de façon qu'on s'y puisse méprendre: au Châtelet! M. le Commissaire, dit Similor, en se rengorgeant de son côté, comme il put, vous vous trompez, vous dis-je, je ne suis pas plus bossu que vous. C'est aussi, reprit l'homme de robe, un faux bossu que nous cherchons: ne vous faites pas mettre les menottes: obéissez de bonne grace à Justice; & marchons. Similor outré, & se débossuant en fureur, jetta la malle à son maître, en disant aux autres: tenez, tenez voilà votre Bossu. Celui-ci lui rejetta la bosse, jurant qu'il n'y prétendoit rien; qu'elle étoit bien à lui. Tous deux pelottoient & se la renvoyoient à grands coups de pieds, avec les meilleures raisons qu'ils pouvoient imaginer. Me serois-je avisé, comme un sot, disoit le Colporteur, de vouloir faire le bossu avec cet air joufflu, & ces jambes-là? Ne voit-on pas clair comme le jour,

que c'eſt un déguiſement aſſorti à la figure de cet homme-là ? Qu'il réplique à ceci. Similor reſta un moment interdit de ſe voir battu de ſes armes. Le Commiſſaire, qui n'étoit rien moins qu'un Salomon, pour démêler le vrai poſſeſſeur de la boſſe, las de ſa perplexité : çà, çà, marchons, dit-il, voilà bien des raiſons ! Toutes les boſſes du monde, & tous vilains cas ſont reniables, on le ſait bien, & tout ceci ne finiroit pas. Qu'on les mène tous deux au cachot : le fait s'éclaircira là tout à loiſir.

Similor conſterné, comme on peut ſe l'imaginer, en enviſageant le mauvais tour qu'on donneroit à une pareille aventure, obtint enfin, par larmes & par prières, un moment d'entretien ſecret avec le Commiſſaire & l'Exempt. Etant donc paſſé, avec eux, dans une chambre voiſine, il s'y nomma, & fit un détail circonſtancié de ce qui venoit d'arriver. Il n'en étoit pas mieux, & toute ſon éloquence échouoit, ſans une cinquantaine de piſtoles, qu'il avoit heureuſement ſur lui : il les jeta ſur une table verte. A l'harmonie d'une ſi belle per-oraiſon, M. le Commiſſaire baiſſa ſon fauſſet d'un ton, & l'Exempt s'humaniſa. Ils ſe parlèrent à demi-voix, pour ſe concilier ſur le renvoi de leur ſuite, & promirent à Similor de lui rendre bon compte des exemplaires qui l'interreſſoient ſi fort. Bref, ils lui montrèrent un petit degré dérobé, qui deſcendoit dans la petite rue des Marais. Il l'enfila bien vîte, & regagna de même ſon logis ;

laissant tout le monde extrêmement satisfait d'avoir eu, avec son soupé & son argent, une Comédie si plaisante, dans un temps où il y en a si peu.

Car il est temps enfin de mettre mon Lecteur au fait, en lui disant, que depuis la rencontre de la Vieille, jusqu'à l'entier dénouement, tout ne fut qu'un jeu concerté, par une bande de Colporteurs qui avoient de justes raisons d'en vouloir à Similor, (autre matière à une nouvelle nuit de *Straparolle.*) Niéce, Neveu, Tante, Archers, Commissaire, Exempt, tous n'étoient que de faux personnages, qui, de longue main, s'étoient distribué les rôles, & avoient su ajuster la scène au théâtre, selon les différentes circonstances; & les fréquentes sorties du Colporteur, après le vin de Champagne, avoient servi à faire les derniers arrangemens.

Après deux ou trois jours, il en revint bien à Similor des soupçons qu'il voulut éclaircir; mais en vain : on retrouva bien le théâtre, mais les Acteurs étoient disparus. Il ne put plus douter qu'il n'eût été joué; & cette découverte de sa part, auroit manqué à la pleine vengeance des Rieurs. Depuis ce temps, il ne voit passer Malle ni Bosse, qu'il ne lui souvienne de la Malle-Bosse.

ANECDOTE SUR ÉRIPHILE,

*Tragédie de M. de V**.*

LA Tragédie d'*Ériphile* étant tombée, à la seconde représentation, M. *de V*** la retira pour y faire des changemens : mais en attendant il voulut soutenir l'attention du public, & l'entretenir de lui, dans une lettre anonyme, adressée au Mercure, où faisant passer en revue ses chef-d'œuvres précédens, & même son *Ériphile*, il se déclaroit nettement le seul Génie universel & supérieur en tous les genres. Thiriot, son fidèle truchement, fut le porteur de cette lettre, & la fit insérer dans le Mercure : elle révolta les honnêtes gens. J'adressai aussi-tôt une lettre charitable sous le nom de M. *de V***, à M. *de la Roque*, Auteur du Mercure ; la voici :

*LETTRE de M. de V**, à M. de la ROQUE, Auteur du Mercure.*

DE grace, Monsieur, s'il vous survient encore à mon sujet, des Apologies de l'espèce de celle que vous venez d'insérer dans votre dernier Mercure ; faites mieux vos réflexions & ne vous y trompez plus, ou communiquez-les-moi. Celle-ci me désespère ; votre religion surprise a cru un éloge, ce qui n'est qu'un vrai libelle. Avez-vous pu prendre ainsi le

change? L'excès des louanges y laisse voir à plein l'ironie, où elles paroissent malheureusement prodiguées de bonne foi : l'erreur grossière de celui qui les donne mal-à-propos, jette sur celui qui en est l'objet, je ne sais quel ridicule, tel que celui qui me désole & m'indispose contre lui, tout peu garant qu'il soit des bévues de l'Encenseur outré. Les gens s'imaginent que nous ne rabattons rien des flatteuses hyperboles de notre sot Admirateur. On s'abuseroit ici terriblement sur mon compte : j'en rabats plus que personne. Publiez-le bien, Monsieur; m'enviant une douce illusion que je ne me fais point, qu'arrivera-t-il ? Ce qu'il arrive aux autres, en pareille conjoncture; on veut les remettre à leur place; l'humeur insensiblement s'en mêle ; la Justice passe les bornes, glisse à la raillerie, & de la raillerie à des imputations déshonorantes. Par exemple, Monsieur, faute d'avoir annoncé de qui vous tenez cette maudite lettre, on se plaît à m'en croire l'Auteur ; moi qui pense si modestement de moi, on veut que cette Apologie tienne plus de l'aveuglement de l'amour-propre, que de l'excès d'une amitié mal entendue : le joli rôle que je joue alors dans les esprits. *V*** se prôner lui-même *ex cathedrâ* :
» l'illustre & le seul Poëte épique de l'Euro-
» pe : le premier Tragique, sans contredit
» pour l'harmonie & la précision; l'Historien
» le plus ingénieux & le plus élégant de son
» siècle, supérieur à *Vertot*, à *Saint-Réal*, l'u-
» nique parmi les anciens & les modernes,
» qui ait excellé en tant de genres; un génie

» sans pair, un prodige, un Phénix «. Il n'y a pas là une ligne qui ne doive révolter, & qui ne revolte ceux qui me veulent sincèrement quelque bien, soit qu'ils me croient ou non l'Auteur d'une pareille caricature : j'en demande réparation. Ces contre-vérités sont des injures, & m'en attirent. Votre Phénix, au dire de quelques gens, peut-être aussi mal intentionnés que celui qui leur donne le ton, n'est que la Corneille de la Fable, & je suis en butte aux railleurs, si vous ne vous hâtez, Monsieur, de publier mon désaveu, de tout ce qu'on a avancé là sur mon compte. Je ne saurois trop le répéter; de pareils portraits ne peuvent partir que de la plus folle imagination ou de la plus noire malignité ; & mes soupçons tombent sur cette dernière. Relevez moi, s'il vous plaît, au plutôt de votre faute innocente, dont je suis encore plus innocemment la victime. L'éloge outré qu'on fait de ma malheureuse *Eriphile*, & mes plaintes, doivent vous éclairer ; & vous engagent, en conscience, à prendre mon parti avec chaleur. Notifiez bien tout ceci : on dit que l'*Ombre d'*AMPHIARAUS, *& les cris d'*ERIPHILE *derrière le Théâtre, quand on l'y tue, sont des hardiesses neuves, qui ont réussi par l'extrême sagesse avec laquelle elles sont amenées* : contre-vérité évidente & grossière. J'accuse justement ces hardiesses de ma chûte : elles excitèrent la risée, & du Parterre ignorant, & des gens sensés : pour moi les huées m'éclairèrent, & j'ai si bien conçu que j'avois trop hasardé, qu'à la seconde & dernière représentation, je supprimai les cris d'*Eriphile*, & qu'à la rentrée,

je compte bien supprimer encore l'*Ombre* d'*Amphiaraus*, dans l'espoir pourtant d'y avoir accoutumé & d'en faire usage ailleurs. Et que penser du choix malin qu'on a fait de ces lambeaux de ma Pièce, pour les vanter comme les plus beaux endroits. Par exemple la tirade sur la vanité des hautes naissances, qu'on sait bien que j'aurois consacrées si j'en avois eu une : croit-on que j'ignore que les vingt vers qu'elle contient, si j'eusse eu de la force & de la patience, devoient tout au plus en tenir quatre; & que c'est un lieu commun trop froid & trop usé, pour soutenir le pléonasme & l'amplification ? Avec le temps je parviendrai peut-être au laconisme : je désespère seulement de parvenir à l'invention. Mais, laissons-là ma Tragédie : ma grande faute est de ne l'avoir pas annoncée, comme l'essai d'un jeune homme, nouvellement sorti de Réthorique, & digne, en cela, de quelque indulgence, en faveur de tant d'Ouvrages déjà publiés, en si peu de temps.

Venons à ma trop heureuse *Henriade*, que cette indulgence n'a que trop favorisée. Je vais bien désarmer le peu d'*Envieux* que m'a suscités son succès prématuré, & dont je ne me glorifierai jamais. L'aveu coûte un peu trop à l'amour-propre, pour ne pas mériter qu'on ne le défigure point du masque de fausse modestie. Je déclare donc ici, & le déclare bien sincèrement, que cette *Henriade* n'est encore qu'une bâtisse ébauchée, & masquée d'un vaste échafaudage de charpente, qui est & sera longtemps encore sur pied, avant que l'Edifice

mérite le beau nom *d'Epopée*. La partie un peu plus achevée que les autres, & qui donne au tout ſon nom, par une eſpèce de *Synecdoque*, eſt une Galerie ornée de différens Tableaux, grands & petits, accrochés au haſard, paſſablement coloriés, & copiés d'après de bons Originaux, connus de tout le monde. Des morceaux d'Hiſtoire, des paſſions perſonnifiées, des portraits de Famille, le tout entremêlé de vieilles ſentences & de maximes, telles qu'on en voit qui tapiſſent les murs de nos Capucins. Voilà tout le tiſſu du grand Œuvre : il n'y a de poëtique dans tout le reſte que les décombres du *Temple de l'Amour*, dont les fondemens & l'Edifice, poſés par *Clément Marot*, viennent d'être completés par *Saint Didier*. Je ne puis diſſimuler ce qui ne ſe voit que trop : je n'ai eu qu'à regratter, comme à ma *Galerie*, ce que j'avois fait ſur le *Catholicon d'Eſpagne*, & les *Mémoires de Sully* ; cruel Miniſtre, fin Courtiſan, mauvais Citoyen, attentif aux droits du Maître, moins mille fois, qu'aux ſiens propres qui en dépendoient, fanatique de ſa croyance, & l'ennemi juré, le perſécuteur & continuel antagoniſte du ſage Cardinal *d'Oſſat*, à qui, malgré lui, nous devons l'heureuſe réunion de *Henri IV. & du Saint Siège*, ſource de la poſtérité de ce Prince. Ai-je eſpéré que ces imitations ſe déroberoient aux yeux des Lecteurs clairvoyans ? Cela eſt-il vraiſemblable ? Loin donc d'accepter jamais ſur cet Eſſai le titre de ſeul Poëte-Epique de l'Europe, je ne me croirai jamais Auteur, & moins encore un Poëte qui ait fait un Poëme

Epique, ni Dramatique, tant que, dans ces sortes d'Ouvrages, je n'aurai pas eu l'art d'attacher par le neuf & par l'intéressant; & tant que chez moi la Poësie ne l'aura pas emporté sur le méchanisme de la versification. En un mot, *V*** ne sera qu'un rimeur, tant qu'il ne commencera pas par valoir un *Fénélon*. Quelques réminiscences, un peu d'esprit, des veilles, aidées du Dictionnaire de *Richelet*, arrachent des vers de la plus petite cervelle; mais ce ne sera point de la Poësie. Un Œuvre vraiment poëtique, est un bel ensemble, aux parties duquel ont également contribué la solidité du jugement, la vivacité du sentiment, le feu de l'esprit & les ressources d'une brillante & féconde imagination. Trois dons de la Nature, où je reconnois que le génie de feu *la Motte* puisa cette universalité que lui dispute & que m'alloue l'écrit dont je me plains. Faut-il qu'à ma honte, je voie arracher ainsi la barbe au *Lion mort*! Ne laissez plus parler, s'il vous plaît, de ce grand homme, à mon occasion, sans lui rendre l'hommage que je lui dois, & que je lui voue. Ayez toujours le contraire pour suspect: je n'espère pas le valoir de ma vie. Ses Odes balancent celles de *Rousseau*; ses Epitres celles de *Boileau*; ses Opéra ceux de *Quinaut*; Ses Réflexions sur la Critique & *le Traité du Sublime*, sont au-dessus de tout ce qu'ont écrit en ce genre les Anciens & les Modernes; ses Tragédies sont pleines de pathétique; il y a plus d'esprit & de difficultés vaincues dans son *Iliade*, que dans tout le Poëme de *la Ligue*. Pour les *Fa-*

bles, celles de *la Fontaine* ne les égaleront jamais du côté de l'invention, de la concision, de la morale & du style. Il laisse bien au-dessous de lui tous ceux qui ont osé courir la même carrière; & même le bon *La Fontaine*, qu'on auroit déjà oublié, si, par une vieille habitude, il ne se retrouvoit pas entre les mains des Bonnes & des Enfans, seuls Lecteurs dignes de lui. Ce n'est ni par envie, ni par amour-propre que je parle ainsi de *La Fontaine*; puisque je n'ai jamais fait ni pu faire de Fables, quoique j'aie tenté tous les genres; mais celui-là est trop mesquin pour établir une réputation.

Que la Lettre, MONSIEUR, que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, me lave à jamais du parallèle qu'on fait dans celle qu'on vous a écrite à l'occasion *d'Eriphile*, de mes Maîtres & de moi, *d'Inès* & *d'Eriphile*, des *Révolutions de Suède* & de *Charles XII*. Je ne me flatterai jamais de faire oublier *Saint Réal* & *Vertot*; je les tiens déjà pour bien vengés par vos Lecteurs intelligens : car j'entends appeller par-tout mon Histoire, *une Gazette fleurie*, & ma *Henriade une mauvaise Histoire rimée*. En cela je trouve encore le mépris plus mesuré que les éloges dont m'assassinent vos honnêtes Pourvoyeurs. Ayez donc la bonté, MONSIEUR, de divulguer, dans le *Mercure* prochain, l'hommage sincère que je rends à la triste vérité. Vous tranquilliserez une ame en peine, c'est en tirer une du Purgatoire, pour ne pas dire d'un Enfer : j'en

conserverai la reconnoissance d'un Prédéstiné, & je prierai pour le succès de vos veilles & de vos écrits, & pour la continuation du Privilège du *Mercure*, en votre faveur. J'ai l'honneur d'être, &c.

Je fis tenir cette Lettre à M. de la *Roque*, alors Auteur du *Mercure*; mais il eut la simplicité d'en envoyer une copie à M. *de V***, pour savoir, avant de la publier, si elle étoit véritablement de lui. La réponse fut que s'il s'avisoit de la publier, il lui feroit ôter le Privilége du *Mercure*. Cette Lettre néanmoins courut en manuscrit, & au moment même où elle avoit le plus de vogue, je me trouvai avec *M. de V*** dans les foyers, à l'instant où, sans qu'il y eût de sa faute, je venois d'être cajolé du *Parterre*, qui n'avoit pas encore le noble usage de crier *l'Auteur! l'Auteur!* *M. de V*** vint à moi les bras ouverts, en me disant : *Ce que j'aime en vous, c'est la franchise, avec laquelle, au milieu des applaudissemens, vous avouez les défectuosités de votre Pièce.* Ah! MONSIEUR, lui répondis-je, » Il me » sieroit bien de manquer de modestie, après » le bel exemple que vous nous en donnez, » dans votre seconde Lettre au *Mercure!* «. *L'imbécille!* s'écria-t-il, en me repoussant, *ne me croit-il pas encore l'Auteur de cette Lettre?*

LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL,

Auteur du Mercure.

J'Ai vu le temps, mon cher Abbé, que vous m'aimiez un peu : ce tems seroit-il passé, & sa trace, à tel point effacée, que vous ne prissiez plus nul intérêt à ce qui me regarde, & que vous ne m'eussiez pas plaint dans les disgraces accumulées, qui m'ont accablé tout à la fois ? Je ne le crois point, & je me suis en secret flatté, plus d'une fois, dans mes afflictions, de la part que vous y preniez. Vous ne pouviez les ignorer. Les plus indifférens les publioient, en y compatissant. La Cour & la ville en étoient. Elles y ont subvenu, par pure commisération pour l'homme de bien, dans la douleur & dans l'oppression. Vous auriez bien voulu, sachant ce qu'ils savoient, pouvoir ce qu'ils pouvoient. Leur secours vous aura tranquillisé sur mon compte. Instruit donc de mes tristes aventures, voilà tout ce qu'ici je vous en dirai : & je ne puis mieux vous désennuyer, que de vous confier celle qui vient de m'arriver : la plus imprévue, la plus douce, & la plus agréable du monde pour moi.

Je reçus avant hier, un billet anonyme, par lequel on m'avertissoit de me trouver au-

jourd'hui, fans faute, à telle heure, en telle rue, chez M. *Doyen*, Notaire, que je n'avois nullement l'honneur de connoître, & qui me diroit de quoi il étoit queftion. Je n'y ai pas manqué : je m'y fuis rendu ce matin, tout bonnement ; mais non, fans quelque petite émotion, affez naturelle à l'approche du dénouement de ces fortes d'affignations myftérieufes, & toujours un peu fufpectes, avec quelque efpèce de raifon. Vous allez voir, en effet, un coup de théâtre, tout des plus frappans, & qui n'eft pas du nombre des événemens auffi rebattus, que ceux qui partent tous les jours, de nos imaginations poëtiques fur la fcène. De l'efpèce dont il eft, je doute fort, quoique dans le fiècle des plagiaires, qu'il ait fréquemment les fiens fur la fcène de ce monde. Nos Auteurs, fur-tout & l'opulent *V***, même le premier, tout plagiaire que Dieu l'ait fait, ne s'aviferont guères ici de l'être : avançons.

M. *Doyen* m'attendoit. Il m'a reçu très-poliment, & m'a fait affeoir. Enfuite il m'a fait lecture d'un contrat de rente de 600 livres, ma vie durant, pour une fomme de 6000 liv. que j'ai, dit-on, comptée en louis d'or & d'argent, qui, je vous jure, ne m'avoient pas fali les mains. Vous concevez bien, Monfieur, le déluge de queftions où naturellement ont dû fe répandre ma furprife & ma vague reconnoiffance. Mais point de nouvelles. L'homme public a fait fa charge. Le filence étoit un article exprès & capital de fes inftructions. Son

rôle est fini : le mien commence ; & c'est à moi, maintenant, de découvrir à qui je dois cette générosité : ou de mourir à la peine. Malheureusement pour moi, ce n'est ici, rien moins que matière à monitoire, & toutefois ce devroit bien, ce me semble, en être une. La chaire de vérité, ne servira-t-elle donc qu'à scandaliser du récit des faits & gestes du scélérat ! Et la publication d'un vertueux guet-à-pans, tel que celui-ci, n'édifieroit-elle pas, pour le moins, autant que le meilleur des prônes, sur l'amour du prochain ? Mais enfin, ce n'est pas l'usage : il faut donc avoir recours à vous, Monsieur ; secondez-moi, de grace, dans la recherche que je fais, pour pouvoir adresser ce que j'ai sur le cœur, directement à qui le mérite. Les soupçons de mes connoissances, sont, là-dessus, sans mesure & sans nombre : ils s'étendent jusqu'à Messieurs *V*** & *C***, repentans du mal qu'ils m'ont fait. Enfin, je ne sais que penser. Faites voir, s'il vous plaît, cette Lettre à un personnage de votre connoissance : très-répandu dans le monde, qui veut tout savoir, comme grand Nouvelliste de son métier ; qui parvient à savoir tout ; qui dit ensuite tout ce qu'il sait, & par-de là. Vous en êtes extrêmement bien voulu : il jasera, fera jaser, & de bouche en bouche, il n'est pas que quelqu'un ne vienne à révélation. Ce personnage est le Public : & moi j'ai l'honneur d'être très-particulièrement :

MONSIEUR,

Votre, &c.

A Paris, ce 15 Septembre 1750.

Chacun faisoit son chemin:
L'un ici; l'autre à Berlin:
Moi seul je restois au tartare:
Un cœur grand & généreux,
M'en tire & me rend heureux:
Ma fortune est la plus rare.
De Dieu, c'est être ici-bas,
(On ne m'en dédira pas)
Une image bien sensible;
D'être, de gaité de cœur,
Non seulement bienfaiteur,
Mais bienfaiteur invisible.

LETTRE

À M. CLAIRAUT,

Lors de son voyage au Nord.

JE l'avoue, mon cher Monsieur, c'est fort mal fait à moi, d'avoir tant tardé à vous tenir la promesse que je vous avois faite de vous écrire. J'ai péché; & me confesse d'avoir, non-seulement manqué à l'amitié, mais même à l'humanité : car encore, qu'un Poëte n'ait pas grand chose d'intéressant à dire à un Géomètre, les riens de son ressort, auroient toujours été quelque chose, pour d'honnêtes & pauvres Chrétiens.

Relancés comme vous, sous un ciel ennemi,
Où le Soleil n'échauffe & ne luit qu'à demi;
Tombeau de la nature, effroyables rivages 1,
Que l'Ours dispute encore à des hommes sauvages,

1 Vers de la Tragédie de GUSTAVE.

On est sobre, malgré qu'on en ait, en temps de famine, & M. *de Maupertuis* même, quelque délicat que soit son bel esprit, auroit passé, peut-être avec plaisir sa grosse faim, sur les balivernes que je vous aurois mandées. Mais depuis un an, tous les jours, je ne sais pourquoi ni comment je remets à demain. Les jours se sont poussés, les uns les autres ; & de demain, en demain, celui-ci est arrivé tout doucement : ainsi, peu s'en seroit fallu, si je n'y eusse pris garde, que tout doucement, vous n'eussiez passé & repassé les mers, tout doucement toisé, & retoisé les extrêmités du ciel & de la terre, & tout doucement appris, ce que toute la savante antiquité ignora, sans que j'eusse sû vous amuser de quelques jolies inutilités. Que faisois-je donc de si important pour moi, ou pour les autres, qui m'empêchât d'exercer cette œuvre de miséricorde, pendant que vous vous occupiez si tristement, & si utilement pour votre gloire, pour celle de la Nation, & pour l'instruction générale de l'Univers ? Ce que je faisois ? Je ne faisois rien, ou pour parler plus juste, je faisois des riens, & peut-être moins que des riens. Je faisois [1] une Comédie, & la faisois encore si mal, qu'elle n'a pu parvenir à l'honneur d'être, du moins sifflée du Public, faute d'avoir pu obtenir cette petite satisfaction de Messieurs les Comédiens, qui, tout d'une voix, viennent de la refuser.

> En quel désert éloigné,
> Et sous quel autre sauvage,

---

1 La Métromanie.

Cacher un infortuné,
Tout d'une voix condamné
Par un tel Aréopage ?
Exilé du sacré valon,
Et déchu pour jamais des honneurs du Parnasse,
Indigne d'approcher des enfans d'Apollon,
Et de me présenter même aux yeux du Lapon,
Où me cacher dans ma disgrace ?
O Mers, profondes Mers, dont le fier Aquilon
A pétrifié la surface !
Gouffre, où naquit Borée, engloutissez PIRON,
Et le cachez sous votre glace !
Tandis qu'ainsi que des Héros,
Revenus de dessous la dernière des Zônes,
Les *Maupertuis* & les *Clairauts*,
Recevront ici des couronnes.

Cependant, comme on est toujours de bonne composition avec soi-même, j'ose vous dire que je ne m'accuse d'autre tort, que d'avoir voulu trop éviter le froid & le plagiat. Il en a résulté que j'ai tourné toutes mes facultés du côté de l'invention. Le neuf a désorienté une judicature, qui n'est guères éclairée que de la jurisprudence des arrêts du Parterre : & quand le cas est nouveau, adieu la boussole. Comment opiner ? L'exclusion est de droit chez de tels juges. J'ai beau m'en trouver mal ici ; je courrai le même risque, tant que je composerai. J'ai tort, ou j'ai raison ; & prenons que j'aye raison : ce sera quelques milliers de vers qu'il pourra m'en coûter : mais pour mes milliers de vers, j'aurai droit de pester. Si Nosseigneurs les Bâteleurs m'en eussent voulu croire, nous aurions risqué une première audience au grand tribunal : mais le soin d'un écu, plus circonspect parmi ces Sages, que ne

l'est notre petit amour-propre chez nous, en a autrement ordonné. La politique de leur gouvernement préférera toujours au vol de l'imagination, le pas grave & pesant de ces communes 1 judiciaires, de ces maigres pédans, qui ne hasardent rien au-dessus de leur petite portée & de celle du vulgaire, qui influe sur la recette, & dont toutes les honnêtes & froides productions, ne respirent que la douceur des mœurs, & font créver d'ennui les bonnes gens qui avoient donné leur argent pour s'amuser, plus que pour s'édifier. Le beau, c'est que du creux de ce mortel ennui, c'est à qui se fera gloire de claquer des mains en enrageant. Il s'agit d'honneur, de vertu & d'humanité : que l'Auteur en ait, ou n'en ait pas plus que l'Auditeur, celui-ci se fera-t-il faute de l'applaudissement, non plus que l'autre de l'étalage ? Oh que non ! les libertins du plus bas aloi clabaudent leur approbation, comme un certificat de mœurs & de goût. Des sots de leur trempe les écoutent, les croyent, & courent applaudir comme eux, par hypocrisie, où, du temps de *Molière*, on n'alloit applaudir que par plaisir. J'aime à battre un peu la campagne, avec les génies vastes : mais ne la voilà que trop battue : revenons. La mauvaise humeur me fascine peut-être la vue, ou peut-être ai-je dit la triste vérité, car en effet :

Ce goût, du bon goût l'assassin,
Ce goût qui, sur la Scène, est maintenant en vogue,

1 La Chaussée, & tant d'autres.

Trans-

Transfigure Thalie, en pesant Pédagogue,
Et Melpomène en Capucin.
La belle humeur de chez l'une est bannie;
De chez l'autre la dignité;
Sentences, lieux communs, portraits en quantité,
Tout rabattu, rien d'inventé,
Toujours la même litanie.
A cette froide & maudite manie,
Glaciale monotonie,
Dont le théâtre est infecté,
Je pense qu'avec vous, Phébus a transplanté
Le Mont Parnasse en Laponie.

Attendons donc que votre retour nous ramène les Muses, pour nous en rapprocher. C'est une impatience que partage avec moi toute la Nation, sans en excepter le Prince.

Peut-il se trop intéresser
A la fin d'un fameux voyage,
Entrepris en son nom, pour le faire passer,
Et l'éterniser d'âge en âge?
De votre succès important,
L'Empereur sera moins content,
Quand au bout de l'an qui s'écoule,
Se voulant couronner à neuf,
Il faudra qu'au lieu d'une boule,
Il prenne pour cimier un œuf.

Et encore un œuf applati. Il n'y a que M. & Madame *Clairaut* qui se soucient, on ne peut moins, que la terre soit ovale, ou ronde. Ils ne se sentent aucune entraille pour cette grand'mère. Tout ce qu'ils en ont ne se remue, que pour leur cher fils, qui est allé au bout du monde, pour le plaisir du Roi: & à quel bout du monde? Encore si c'étoit à celui, où est allé M. *de la Condamine?* Il y fait

bon & chaud : mais au cercle polaire, où l'on grelote, même en y penſant. Auſſi leurs deux cœurs ſont, à proprement parler, deux vraies aiguilles aimantées, continuellement dirigées de votre côté. Je crois bien que le tracas domeſtique, joint au tourbillon des petites lubies maternelles, font quelquefois nord-eſter, ou nord-oueſter Madame *Clairaut* : mais pour M. votre Père, ſon aiguille ne décline pas d'un point.

Et l'Ourſe moyennant cela,
Dès que vous eûtes fait une première lieue
Du côté, d'où nous eſt venu Monſieur *Gedda* 1;
L'Ourſe, dis-je, dès ce temps-là,
Occupoit trop le cœur de votre bon Papa,
Pour n'être pas pendu nuit & jour à ſa queue.

Ce n'eſt pas que l'on n'ait tout tenté, pour lui faire diverſion. Hier encore, jour du Mardi-gras, votre bonne Mère fit de lui ſa poupée de toilette : elle l'habilla en belle Dame. Elle l'empriſonna, de la ceinture en bas, dans un vaſte panier, qui faiſoit de ſes deux pieds, le centre d'un grand cercle : elle lui mit ſa plus belle robe ſur ſes épaules, & couronna de dentelles, & de rubans, une tête hériſſée comme la vôtre, des principes d'*Euclide* & d'*Archimède*. Somme totale, elle fit de la figure entière du ſavant Géomètre, une eſpèce de cône ambulant, qui monta chez moi. Certaine teinte de mélancolie, qui tenoit bon contre un ſi burleſque appareil, achevoit de peindre le Philoſophe, un peu ſuranné, en une prude parfaite : & moins ſa perſonne ſe prêtoit à cette maſcarade

1 Ambaſſadeur de Suède.

forcée, plus le masque se complétoit. Après que j'en eus ri ce qu'il en falloit, cette perfection me donna la confiance, & l'envie d'en faire part au Public. Je le menai, en beau & plein midi, à visage découvert, aux Tuilleries, pour y prendre ensemble du café, sur la terrasse, au conspect public. Nous y en primes, & nous revinmes chez nous, sans que sa barbe de trois jours, ni sa mauvaise contenance, assez gauche, nous eussent attiré le moindre cri des polissons, ni l'attention des passans, encore que nous en rencontrâmes plus d'un; qui m'arrêta, & qui le connoissoit. S'il joua bien son rôle, surtout aux Tuilleries, ce ne fut pas sans avoir eu bien des distractions, capables de tout gâter; si je n'eusse eu le soin continuel de lui dire à l'oreille : *Memento homo quia mulier es*. Car buvant son café, en plein air, assis à un guéridon, il s'avisa de rêver, & de calculer, à part lui, de pas en pas, l'espace qu'il y a de Tornéo, où vous êtes, chez la La Croix, où nous étions. Pendant l'opération, pour me donner le change, il poussa le jeu de l'éventail, qu'il tenoit, jusqu'à déchirer tout le papier; casser tous les petits bâtons, & ne laisser entiers, que les deux montans, arrêtés, en bas, par les deux boutons : de sorte que, de fracture, en fracture, à la fin, l'éventail avoit pris dans sa main, la forme d'un compas. Telles, jadis à la Cour de *Lycomède*, les quenouilles devenoient des piques, entre les mains d'*Achille*. Madame *Clairaut*, dont les nipes n'avoient que faire aux spéculations de la géométrie, m'a fort grondé de l'avoir laissé faire, comme si les

Poëtes n'avoient pas aussi leurs distractions : voyez à quelles absences expose la vôtre.

Repassez donc au plutôt l'onde,
Et vite, revenez-vous-en,
Fils de la meilleure Maman,
Et du meilleur Papa du monde.
Revenez des Lapons grognant le baragouin,
Au foyer paternel reprendre votre coin,
Pour y jouir, pendant le cours de votre vie,
Du privilége heureux que tout menteur envie
A quiconque vient de loin

RÉPONSE.

A TORNÉO, *le* 6 *Mai* 1737.

IL y a long-temps, Monsieur, que j'aurois eu l'honneur de vous écrire, si je n'avois pas cru qu'un Géomètre, que vous devez déjà avoir trouvé ennuyeux, ne manqueroit pas de vous le paroître encore beaucoup davantage, ayant été un an à la glace, au cercle polaire : mais, puisque vous avez bien voulu tant faire, que de me donner des marques de votre souvenir, je ne saurois me dispenser de vous en remercier, quelque mortification que puisse recevoir ma vanité, de voir ma froide lettre entre les mains de la vivacité même. Je prends mon parti là-dessus, & rejette tout sur la géométrie, & les glaçons du pays que j'habite. Qui plus est, si vous ne vous trouvez pas assez ennuyé de ma lettre, je vous dirai que j'espère bientôt vous ennuyer de ma

personne : car toutes nos opérations sont faites, & nous n'attendons plus que le dégel, pour partir de Tornéo : on dit qu'il commence, & qu'il pourra s'effectuer dans un mois ou deux : pour moi, il y a si long-temps que je n'ai vu d'eau, que je ne crois plus au dégel ; & Paris me paroît un Pays extraordinaire. S'il est vrai, comme on dit, qu'il n'y ait point gêlé cette année ; je ne sais si nous pourrons nous y raccoutumer. D'ailleurs, de beaux esprits, des spectacles, des promenades ; qu'est-ce que tout cela, quand on a vu, comme nous, des Lapons, & des Lapons à Pello, extrêmité septentrionale de notre dégré ? Là, nous avons vu le Pays dans son beau. Nous avons vu les Lapons qui se tiennent toujours vers le fond du Nord, tant parce que les Suédois les ont chassés peu-à-peu, que parce que leurs Rènes y vivent mieux : ils viennent ici faire leur commerce pendant l'hiver : ils étoient arrivés long-temps devant nous à l'auberge, ensorte qu'il y avoit à craindre que ces gens-là, qui ne font pas grande façon, n'eussent pris les bons logemens, & quand ils les auroient quittés par politesse, je ne sais ce que nous en aurions fait, parce qu'où a été un Lapon, on s'en apperçoit long-temps après, tant par l'odorat, que par de vilaines démangeaisons. Mais ces gens-là ne savent ce que c'est que d'habiter des maisons : ils se tiennent toujours en plein air ; une peau de Rène, étendue sur la neige, leur sert de lit. Lorsqu'ils ne sont pas en voyage, ou dans l'hiver, ils sont plus voluptueux : ils ont une espèce de tente,

ronde en bas, & pointue en haut; d'une toise de rayon, tout au plus, faite de branches de sapin, entourées d'une méchante couverture de grosse laine, dans laquelle ils demeurent dix ou douze, sans s'incommoder. Leur habillement consiste en une pièce d'étoffe, de la même nature que leur tente: cela ne sort jamais de dessus leur peau. La fumée pour leurs tentes, & la sueur pour les vêtemens, ont soin de rendre, très-proprement, ces étoffes-là noires: ce qui n'étant pas relevé par la blancheur des personnes, fait des Lapons, un peuple aussi loin des Ramoneurs, que ceux-ci le sont des petits-maîtres. J'en pourrois bien plus dire, si je voulois vous plus ennuyer. Leur musique, par exemple. Je fus éveillé une nuit par leurs chants, & fus obligé de sortir, pour pouvoir m'assurer par mes yeux que c'étoient des voix humaines: mais je bavarde toujours malgré, &c.....



LETTRE D'UN SAVOYARD

A UN DE SES AMIS,

Au sujet de la Tragédie de PYRRHUS, *& de sa Critique.*

MONSIEUR,

Vous ne pouvez concevoir le plaisir qu'a fait ici la lecture de PYRRHUS au peu d'animaux raisonnables que nous sommes au pied des Alpes. Nous nous demandions ce qu'étoit devenu l'illustre M. de Crébillon. Il ne descendoit plus sur l'arêne, & le Cirque n'étoit ouvert depuis long-temps qu'à de nouveaux Athlètes qui s'efforçoient à l'envi de le faire oublier. Mais ce que le temps ne pourra faire étoit-il en leur puissance ? ALPHONSE, HÉRODE & CAMBISE éloignoient peu de nos mémoires ATRÉE, PALAMÈDE & RHADAMISTHE. Le triomphe des nouveaux venus ne servoit qu'à faire dire : *Tu dors, Brutus !*

Cependant la palme s'enlevoit. Un jeune combattant, devant qui l'on ne se présentoit plus, étendoit déjà la main pour s'en emparer, quand Pyrrhus a paru. En voyant revenir M. de Crébillon sur les rangs, je m'imagine voir le vieil Entelle qui se lève lentement du milieu des Troyens interdits, &

qui jette ſon ceſte aux pieds de Darès. Ce jeune Rival, orgueilleux de ne s'en plus voir, ſe ſaiſiſſoit du prix du Vainqueur. Il voit, il entend tomber le ceſte formidable. Il recule; Entelle ſe dépouille :

Et magnos membrorum artus, magna oſſa, lacertoſque
Exuit, atque ingens mediâ conſiſtit arenâ :
Ille pedum melior motu, fretuſque juventâ ;
Hic membris & mole valens.

Vous m'écrivîtes à la ſortie du Spectacle; & comme vous êtes Poëte & Gaſcon, ſouvenez-vous que vous me mandâtes que nos montagnes avoient dû retentir du bruit des applaudiſſemens. Jugez par-là de l'impatience que vous nous donnâtes de voir Pyrrhus. Il faut que M. de Crébillon ſoit un homme bien déſintéreſſé de plus d'une manière, pour n'en avoir pas plus preſſé l'impreſſion. Nous languîmes dans l'attente deux ou trois mois; il vint enfin, nous lûmes, & nous admirâmes.

Nous l'admirâmes, & nous l'admirons. Cela ne s'accorde pas avec ce que dit un Critique: *qu'il doute que M. de Crébillon ait été bien conſeillé de faire imprimer ſa Tragédie.* Que penſe-t-il encore de l'extravagance du Libraire qui s'en eſt chargé, & de la tolérance du Magiſtrat qui ſouffre que ce Marchand, non content d'en avoir déjà débité deux ou trois mille exemplaires, ſe moque du Public au point d'oſer travailler, comme vous me le marquez, à une ſeconde édition? Ne pourrions-nous pas ſavoir qui eſt cet homme devant qui tant de

monde a tort? Pourquoi la Lettre eſt-elle anonyme? Il eſt toujours glorieux à un nom de paroître ſur un écrit raiſonnable. Il n'y a que les billets doux & les libelles qu'on ne doit point ſigner : prend-il ſa Lettre pour l'un ou l'autre? Peut-être auroit-il peu riſqué de ſe nommer : il eſt de certains noms qui ne décèlent jamais ceux qui les portent. Notre Critique avoue qu'il n'eſt pas Poëte, & ſa proſe nous met dans l'embarras de ſavoir quel titre lui donner. Quel ſtyle, bons Dieux! & M. de Crébillon va faire encore comme il a toujours fait, rire & ſe taire. En vérité, notre Critique a raiſon de dire que cet homme-là n'a pas de conſidération pour le Public, & qu'il ne lui témoigne point de reconnoiſſance. Si-tôt qu'il en a les ſuffrages, il les emporte, & le voilà parti. Qu'on donne, après, tant de démentis qu'on voudra à ſon bienfaiteur; l'ingrat lui laiſſe démêler la fuſée; il a ſon compte, & ſe moque du reſte. Je crois bien qu'il entre dans tout cela tant ſoit peu de mépris pour les Aggreſſeurs. Sa Muſe eſt une trop grande Dame pour s'abaiſſer à quereller des ſervantes. Quelque juſte que ſoit ce mépris, nous y perdons trop pour ne lui en pas vouloir mal. Rome ne dédaigna pas de déployer ſes aigles contre Spartacus. Je le punirai bien : je parlerai pour lui; auſſi bien je conçois quelque choſe de plaiſant dans la lutte d'un petit Savoyard comme moi, avec un mirmidon du Parnaſſe. C'eſt un combat de Pygmées que nous donnerons au Public, pendant que la maſſue d'Hercule ſe repoſe.

Le premier reproche, & celui ſur lequel on appuye le plus fréquemment, eſt l'obſcurité. Je vous prie d'envoyer à M. de Crébillon, pour première pièce juſtificative, le certificat ſuivant.

Je ſouſigné MARTIN CABOCHE, *Savoyard de nation, certifie m'être ſenti l'eſprit élevé & le cœur attendri à la lecture de Pyrrhus. A*** ce** Septembre* 1726. CABOCHE.

Et pour valider ce certificat, j'y joins l'autre ci-inclus des Notables du lieu, qui témoignent que je ſuis dans mon bon ſens, afin qu'on ne me croie pas un fou, capable de me récrier ſur les onzième & douzième chapitres du ſecond Livre de Pantagruël.

Non, MONSIEUR, la pompe du galimatias ne me débauche point. *Une obſcurité reſpectable* ne ſaiſira jamais mon admiration. Il ne me vient point d'émotions du pays des chymères; & dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais pleuré que je n'aie ſçu pourquoi. Ce que le Critique nous dit de votre badaud de Parterre, nous ſurprend fort. Il faut être dans le pays des modes, pour ajouter foi à une pareille nouveauté. Quoi, ce Parterre eſt aujourd'hui ſi bénin que de prendre ſur lui les fautes d'un Auteur? Quand il ſe trouve quelque choſe d'inintelligible dans un ouvrage d'eſprit, le Public admire toujours par proviſion; & l'Auteur en eſt quitte pour un *ſoit plus amplement informé?* Si le portrait eſt fidèle,

c'eſt une bonne commodité pour le Peintre, il fait bien d'en profiter. Mais je ne vois pas que M. de Crébillon ait eu beſoin de cette aveugle indulgence. Levons, de deſſus l'œil du Critique, une taye qu'il prend pour un brouillard dont les objets ſont enveloppés.

Il commence lui-même ſon diſcours par la faute dont il eſt le faux délateur. Tout ce que je puis comprendre dans un exorde ſi embrouillé, c'eſt qu'il admire la généroſité de M. de Crébillon, d'avoir adreſſé ſa Tragédie à un homme diſgracié. De-là il prend occaſion, ſans que ni lui, ni moi, nous ſachions trop pourquoi, ni comment, de parler des pauvres Poëtes, comme d'animaux très-monſtrueux & fort peu ragoûtans dans la ſociété. A vous le dé, Meſſieurs les monſtres, vous êtes bons pour vous défendre. Je ne me mêle que de mes affaires. J'admire Pyrrhus, on le critique, c'eſt mon opinion qu'on attaque, & je la ſoutiens.

Je ſuis fâché qu'on nous amuſe à l'Epître Dédicatoire, où l'on ſe plaint de trouver le *ſtyle des Oracles*. Le ſtyle Epiſtolaire a permiſſion d'être myſtérieux : la Scène eſt entre deux amis ; & ce n'eſt pas une choſe bien décidée qu'en ce cas, le Public en doive avoir la clef : il eſt bien décidé même que dans celui dont il s'agit, le Public ne la doit point avoir. Tout ce que M. de Crébillon lui veut apprendre, c'eſt qu'il a beaucoup d'amitié, d'eſtime, de reſpect, de vénération pour celui à qui Pyrrhus eſt dé-

dié. De pareils ſentimens dans le cœur d'un homme illuſtré par ſon eſprit, d'un homme avéré connoiſſeur en grandes qualités, ſuppoſent clairement tout ce qu'il vouloit dire, & tout ce qu'un ordre modeſte & précis lui faiſoit taire. *Multa paucis*. Le Cenſeur eſt un homme d'eſprit, qui ſavoit très-bien que penſer de tout cela ; & s'il veut parler de bonne foi, il avouera qu'il reproche plutôt à M. de Crébillon de n'avoir pas fait une faute, que d'en avoir fait une.

Au reſte, je n'avois pas encore vû un ouvrage de cette nature, diſcuté juſqu'à l'Epitre Dédicatoire ; l'appétit ſtrident du Cenſeur devoit pénétrer juſqu'à l'approbation, & mordre un peu ſur ſa politeſſe hors de ſaiſon. Il y auroit eû du moins une remarque raiſonnable dans la brochure; car, (ceci ſoit dit en paſſant) il ne feroit pas ſi déraiſonnable qu'on croiroit bien, de railler un peu le ſtyle doucereux des approbations modernes. Les Approbateurs ſont, à ce que je crois, des gens graves, commis uniquement pour examiner ſi les mœurs ne ſont point bleſſées dans un Ouvrage offert au Public. Ils doivent dire ſimplement oui ou non. On ne leur demande pas ce qu'ils en penſent d'ailleurs, & ce n'eſt que ſur ce qu'on ne leur demande pas, qu'ils prononcent à préſent. Cette gentilleſſe eſt contre les règles du juridique & du ſérieux. C'eſt mettre des pompons à la coëffure de Thémis. Que diroit-on d'un Magiſtrat chargé d'informer des mœurs d'un femme qui feroit ainſi ſon rapport à la Cour ? *Meſſieurs, j'ai fait l'enquête des*

mœurs de Madame une Telle : je vous assure, qu'elle a des beaux yeux, la gorge appétissante, la peau douce, &c. & je crois qu'elle vous sera plaisir.

Venons à la pièce. Notre Censeur dit, tout en entrant, qu'il n'y voit goute. Il ne faut pas s'étonner s'il a fait tant de faux pas. Mais à qui la faute? Voici huit ou dix vers-luisans, jetés dans la première Scène, qui répandent assez de lumière. Ecoutons, c'est Glaucias qui parle :

Vous, à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des asyles!
O mon Fils! cher espoir, malheureux Illyrus!
Faut-il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus!
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'Ami parjure & le Père homicide.......
.... Traître Néoptolême!
Est-ce à vous que je dois livrer la vertu même.....
Et n'est-ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide?
Abandonnerez-vous son Fils infortuné?...
Non. Il ne mourra point....

Je vois déjà dans cette Scène, qui est très-courte, que Pyrrhus est fils d'Æacide, dont Néoptolême est le meurtrier. Que Glaucias est un bon Roi qui protège Pyrrhus contre le cruel qui le poursuit. Que ce Protecteur généreux est réduit à cette fâcheuse alternative, ou de perdre son fils Illyrus, ou d'abandonner ce Pyrrhus, dont il a juré d'être l'éternel appui. Que le moment fatal de s'expliquer est arrivé, Qu'il conserve Pyrrhus, & qu'il sacrifie son fils. J'apprends tout cela dans cette petite Scè-

ne, *qu'un homme de beaucoup d'esprit*, dit notre Critique, *a lue deux fois sans pouvoir comprendre sur quoi portoient les exclamations de Glaucias.* Cela seroit particulier, que les confins de la Savoye fussent devenus le pays de la pénétration.

Que d'intérêts différens animent déjà la Scène! Que de mouvemens la terreur & la pitié préparent visiblement à mon cœur! Ce commencement, soutenu d'une male éloquence, renferme un germe tragique, d'où je m'attends à voir éclore mille événemens, dont le pressentiment déjà me charme & m'attache.

La seconde Scène vient promptement achever de m'éclairer sur tout le reste. Je sais que Glaucias est Roi d'Illyrie; que Néoptolême est usurpateur de l'Epire; qu'Illyrus est son prisonnier. Qu'il ne veut lui donner la liberté qu'en échange de Pyrrhus. Que ce Pyrrhus est élevé comme fils de Glaucias, & qu'il se méconnoît lui-même sous le nom d'Hélénus. Que Lysimachus, ami commun des deux Rois, leur ouvre Byzance, où se passe la Scène, pour y traiter ensemble dans une sûreté mutuelle. Que le Tyran vient de remporter une dernière victoire qui lui hausse le ton sur les conditions du traité; & qu'enfin cet Illyrus & ce Pyrrhus, qui doivent être le salut ou la perte l'un de l'autre, sont rivaux, & tous les deux également épris des charmes d'Ericie, fille du cruel Néoptolême.

Tant de ressorts nécessaires pour mettre en

branle une si belle & si grande machine, ne sont pas faciles à arranger dans un petit espace. M. de Crébillon n'auroit peut-être pû tenter d'y réussir, sans donner dans le *brevis esse laboro* d'Horace. On voudroit que la fable du Poëme eût pû s'exposer dans les vingt premiers vers. Je gagerois bien pour M. de Crébillon, qu'il eût souhaité qu'elle eût pû tenir dans le premier hémistiche. Mais cela ne s'est pû, non plus qu'en vingt vers. *Tant pis*, vous diront froidement ces Messieurs, *ne choisissez que des sujets où cela se puisse.* A ce compte on auroit laissé dans le néant bien des miracles de l'Art qu'ils admirent eux-mêmes; à la vérité, parce que les Auteurs sont morts.

Notre Aristarque, à la troisième Scène, dit qu'Hélénus y tombe des nues, & qu'on ne sait quelle raison l'amène là. Je crois l'avoir découvert en lisant la Scène précédente, où Glaucias dit à Androclide:

Néoptolème a craint que fier de mon absence,
Ce Héros n'entreprît de surprendre Bizance:
Enfin, il a voulu qu'il me suivît ici.

Et dans un autre endroit de la même Scène:

Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre:
Le Soleil va bientôt se montrer à nos yeux.......

Apparemment le Soleil est sur l'horizon; voilà ce qui aura fait que Pyrrhus est venu. Quelle obscurité!

Il poursuit ses remarques, & trouve que ces

deux vers dans la bouche d'Hélénus parlant de Pyrrhus,

> Peut-il être en ces lieux si voisin d'un perfide,
> Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide ?

portent trop de lumières dans son esprit; & qu'avec la bonne opinion qu'il a de lui-même, il doit se croire Pyrrhus dès qu'il sait ce Pyrrhus à Byzance; voici un homme qui fuit les lumières où elles sont, pour les aller chercher où elles ne sont pas. L'on ne me démontrera point que ce soit une nécessité bien indispensable que Pyrrhus nous joue ici le mauvais tour de se reconnoître si-tôt sur les plus simples conjectures. Si Illyrus pénètre mieux & ne s'y trompe point, comme on l'objecte, c'est que tel est le bon plaisir de l'Auteur avec permission du bon sens & des vraisemblances. Et de plus, il arrive tous les jours que nous voyons plus clair dans les affaires d'autrui que dans les nôtres.

Ericie, Sc. 5, Act. 1, dit à Hélénus, qui l'aborde galamment au passage : qu'elle va au Temple y prier les Dieux pour la paix; mais on prétend que cette pauvre Princesse n'est qu'une hypocrite qui cherchoit réellement Hélénus pour lui parler d'une entrevue avec Néoptolême. Sur quoi fondé, juge-t-on si témérairement de la dévotion d'Ericie ? Sur ce que dans le cours de cette conversation imprévue, il lui échappe de dire, en parlant de son père.

Ce Prince vous demande un moment d'entretien,
J'ose vous en prier.

Que cela prouve-t-il? le milieu d'un entretien n'a le plus souvent point de rélation avec le motif qui l'a fait ouvrir. Sur cette supposition frivole, on se hâte de conclure qu'*Ericie est une insensée de se retirer sans avoir tiré parole d'Hélenus qu'il verra Néoptolême.* Son excuse là-dessus porte condamnation contre la fausse idée qu'on a conçue d'elle en entrant. Elle part sans tirer cette parole, parce qu'elle n'est point venue pour cela. Le hazard & la politesse ont lié, de part & d'autre, un entretien dont Hélénus se sert pour faire une déclaration hardie d'amour pour elle, & de haine pour son père. N'ayant rien de décent ni d'agréable à répondre, elle continue son chemin vers le Temple; & loin de desirer, ni de devoir ménager l'entrevue qu'elle étoit venue, dit-on, proposer, elle prouve par ces paroles pleines de crainte, qu'elle ne vouloit, ni n'en devoit rien faire.

Mon père veut vous voir, quels que soient ses desseins.
Vous savez peu fléchir, Seigneur, & je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce Prince est mon père.

Une fille qui craint une entrevue où l'on peut insulter un père qu'elle aime, n'est ni tenue, ni tentée de la ménager.

Et l'on demande après cela comment la nouvelle qu'apporte Ericie à Néoptolême de l'amour qu'Hélénus a pour elle, a pu remplir

l'intervalle du premier Acte. *Elle a eu*, dit-on ; *du temps de reste avant que ce premier Acte finît ; Illyrus & son frère ont assez occupé la Scène depuis que la Princesse est sortie.* Tout ceci fait justement notre compte. C'est qu'Ericie n'est pas allée d'abord à son père en quittant Hélénus. Elle est entrée au Temple, ainsi que nous avons dit ; & comme une vertueuse Princesse, y a fait d'assez longues prières. Delà elle est revenue au Palais, où, en fille bien née, elle a fait confidence à son père des discours qu'on lui a tenus, pour qu'il en fasse son profit.

Mais voici la grande objection avec laquelle on croit sapper les fondemens de l'édifice. *Il pose entièrement*, dit-on, *sur le pouvoir conservé à Néoptolême, de disposer du fils de Glaucias, même dans le lieu du congrès.* On croit ce fondement *ruineux*, & par conséquent tout l'édifice écroulé.

Quelle est, demande-t-on, *cette disposition absolue du sort d'Illyrus ? Le privilége inhumain* se répond-on sur le champ, *de le faire mourir à son gré* ; (à son gré) veut dire où, quand & comment il plaira. Là-dessus le Critique fait son plan. Il s'échauffe sur sa chymère : crie au meurtre ! au viol ! & met le feu sous le ventre aux Dieux Hospitaliers. Que ne laisse-t-il répondre ceux qu'il interroge. Il épargneroit ses poulmons.

L'on ne donne point ici de privilége inhumain à Néoptolême, en lui laissant la dispo-

tion d'Illyrus dans le lieu même du congrès. Le privilége de cette disposition ne s'étend qu'à lui conserver là, comme ailleurs, ses droits de Maître & de possesseur sur son prisonnier. Je suis sûr que M. de Crébillon n'a jamais pensé qu'il pût oser fouiller impunément le palais de Lysimachus du sang d'Illyrus. Néoptolême en effet ne dit pas un mot qui marque un dessein formé de commettre cet attentat. Tout ce qu'il dit de plus positif & de plus terrible sur le sort de ce Prince infortuné, se réduit à ces deux vers adressés à l'obstiné protecteur de Pyrrhus:

> Hé bien, vous pouvez donc, au sortir de ce lieu,
> Aller dire à ce fils un éternel adieu.

Hé bien, vous gardez Pyrrhus, & moi, je garde Illyrus. S'il plaît à l'amour paternel de Glaucias, à la sensibilité d'Hélénus, au désespoir d'Illyrus de nommer l'esclavage, *périr, mourir, être immolé* : ce sont des termes figurés qui conviennent à l'excès de leur douleur; & quand il faudroit même prendre ces termes dans leur sens propre, cela ne prouveroit rien. Néoptolême en effet nous est donné comme un barbare, capable de pousser la vengeance jusques-là : il est bon même que l'imagination du Spectateur accepte cette idée sans restriction, pour rendre les choses plus intéressantes. Oui, le tyran fera mourir Illyrus; mais qui vous dit que ce soit à Byzance, ni qu'il songe à violer l'asyle? Il aura tout le temps & le pouvoir de se satisfaire plus loin;

il ne veut pour le présent que *disposer*, qu'*être le maître de son prisonnier*, le droit des gens l'en a mis en possession par le sort des armes; il en veut faire un échange avantageux. Le traité se propose dans une ville où un autre que lui commande. Il y mène ce captif, dont la rançon lui doit acquérir une usurpation à jamais tranquille. Ce captif approchera d'un père & d'un frère entreprenant. Néoptolême veut qu'on lui garantisse son butin : on le fait. Le père arrive à Byzance, & va s'aboucher dans le palais de Lysimachus avec Néoptolême,

Qu'on laisse cependant disposer de son Fils.

Rien n'est si juste, si simple, si naturel. Et c'est là toutefois cette *idée neuve*, cette *idée extraordinaire*, idée *qui choque toutes les idées communes*. Voilà ce fait *si singulièrement imaginé, qu'il en faut apporter au Critique une invincible raison, à peine de nullité. Et remarquez*, continue-t-il tout triomphant, *que nous n'aurions pas, sans ce mauvais vers-là, la Tragédie de Pyrrhus. Est-il possible que cette supposition chimérique n'ait pas fait tomber la plume de la main de M. de Crébillon? Pouvoit-il, sans se décourager à tous momens, poursuivre un Ouvrage dont il voyoit naitre toutes les plus belles parties d'une faute à laquelle on ne sauroit donner un nom?* J'ai trouvé le nom qu'il lui faut, ce nom doit bien étonner le Censeur emphatique; c'est : *Inutilité.* Oui; ce Vers, loin d'être une pierre fondamentale de l'Ouvrage, n'a pas seulement l'honneur d'en être un ornement superflu. Le fait

eſt fondé ſur un droit ſi commun, ſi clair & ſi connu, qu'il ſe devoit ſous-entendre. C'eſt une peccadille que je prends la liberté de remarquer dans un Ouvrage reſpectable; mais on me pardonnera en faveur de la confuſion que cette remarque donne à celui qui vient d'en faire une ſi hardie & ſi mal fondée.

Verùm ubi plura nitent in Carmine, paucis
Offendar maculis.........

Qu'on ne ſoit donc plus ſurpris ſi Néoptolême ſouffre qu'Illyrus aille & vienne librement dans le Palais, *ſans rien craindre de la tendreſſe de Glaucias & de l'impétuoſité d'Hélénus.* Son indulgence n'eſt point imprudente dès que l'aſyle eſt inviolable: & la même raiſon, qui s'oppoſe à ſa cruauté dans cet aſyle, le raſſûre contre les tentatives que voudroient faire Hélénus & Glaucias. Ajoutons même qu'Illyrus a toujours des Gardes, & que cela eſt expliqué.

Au reſte, les conférences permiſes entre le père & le fils, cachent une fineſſe de conduite, qui a paſſé la pénétration du Cenſeur. La politique de Néoptolême n'a garde, en ces conjonctures-ci, d'éloigner le fils du père. Cette vue eſt un aiguillon qui ne donne point de relâche à l'amour paternel. Le ſpectacle d'Illyrus dans les fers, livre un combat continuel à la fidélité incorruptible de Glaucias, & peut faire courir toute ſorte de riſque à Pyrrhus.

M. Racine, que le Critique ne hait point, a mis en œuvre le même artifice dans son Andromaque, quand Pyrrhus envoye cette Princesse inflexible vers son fils Astianax:

Allez, Madame, allez voir votre Fils,
Peut-être en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide:
Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver:
Madame, en l'embrassant songez à le sauver.

La Critique du second Acte, commence par une plainte assez nouvelle, & très-plaisante en son espèce. On trouve à redire que les maximes qui sont dans la bouche du Tyran, ne soient propres qu'à s'insinuer dans les cœurs déjà tous corrompus; mais qu'elles soient incapables de faire impression sur les honnêtes gens. Cela veut dire qu'il faut que M. de Crébillon apprenne à les mieux corrompre une autrefois, & à ne plus s'amuser à besogne faite. Un moment après, la mauvaise humeur se jette d'un autre côté. *Néoptolême est un scélérat qui parle avec trop de vraisemblance, & qui étale trop vivement le sistême de sa politique: & de présenter des scélérats comme des gens persuadés que le vice & la vertu ne sont que des chimères, cela revolte les esprits bien faits.*

Le scélérat qui distingueroit l'un de l'autre, me révolteroit bien autrement. Sa volonté déterminée au mal, qu'il connoîtroit comme tel, me le feroit voir avec bien plus d'horreur. Il me seroit en exécration, au lieu que je puis tolérer celui-ci comme un insensé. Mais le

comble de l'indécence, de quelque façon qu'on peignît la ſcélérateſſe, ſeroit d'y donner des couleurs ſéduiſantes; ce ſeroit traiter la matière un peu trop en Maître; cela ne donneroit pas de bonnes idées de l'intérieur d'un Poëte. M. de Crébillon ne connoît du crime que la définition : il ſent que cela ſuffit pour en déteſter la pratique. Il veut communiquer l'horreur qu'il en a; il y parvient ſimplement par la ſeule image.

La Satire s'égaye ſur le commencement de la deuxième Scène du deuxième Acte. Elle rit d'y entendre les premières nouvelles de la victoire, apportées au Vainqueur par le Vaincu; & *d'y voir*, dit-elle, *les fuyards plus diligens que les Couriers*. Laiſſons-la rire un moment; c'eſt une enfant qui rit de la poupée qu'elle s'eſt faite. Diſons-lui maintenant que le début de Glaucias peut ne pas être prononcé, ni reçu comme une nouvelle, mais comme un aveu généreux & touchant dans la conjoncture. Voilà la pauvre petite poupée déſagencée : l'enfant ne rit plus. Elle gronde à préſent de ce que la Scène d'Hélénus & de Néoptolême (qu'il faut qu'elle admire, en enrageant) eſt arrivée trop tard; ce malheureux délai gâte tout.

Il peut y avoir à la vérité un quart d'heure au plus, en comptant le premier intervalle, que Pyrrhus devoit avoir envie de parler à Néoptolême. Le Critique, très-vif de ſon naturel, pendant l'entre-Acte & les deux ou trois

premières Scènes du nouvel Acte, a eu une impatience inconcevable de voir arriver cette Scène. Il ne comprend pas ce qui peut retarder si long-temps le naturel ardent de cet Amant passionné; & là-dessus un docte précepte sur la nécessité de presser l'action des Personnages introduits. Vive l'érudition bien placée!

Comme l'objection est des plus graves & des plus sérieuses, ramassons toutes nos forces pour y faire une réponse bonne, forte & solide.

Il est vrai que les Acteurs sont tous dans un même Palais. Pourquoi donc ce retard d'un quart d'heure? Voici la raison que j'en ai découverte après une profonde méditation.

Byzance est une Ville maritime de la Thrace, près le Bosphore, qui fut bâtie par Pausanias, Roi des Spartiates, en 5337 du monde, 663 avant Jesus-Christ; comme on bâtissoit alors des Temples de quatorze lieues de long, on édifioit aussi des Palais qui avoient de vastes enceintes, jusqu'à renfermer des forêts où l'on s'égaroit. Tel étoit le Palais de Lysimachus: Hélénus aussi prit la poste en quittant Ericie ponr arriver à l'appartement de Néoptolême, & ne mit pas un demi-quart d'heure à faire une bonne demi-lieue dans la cour. Malheureusement il trouve Néoptolême parti pour la salle de la conférence. Il tourne bride, pique des deux, (suivez bien) a le bonheur de ne point rencontrer d'embarras, & se trouve de retour

deux

deux minutes avant le quart d'heure expiré, & justement comme Glaucias & Néoptolême finissoient leur entretien. Comme il vouloit un tête à tête, & qu'il entendoit encore parler le Tyran, il n'entra pas d'abord, mais s'appercevant que ce n'étoit qu'un monologue, il l'interrompit sur le champ, & ils s'expliquèrent. Et le Critique appelle cela faire envisager Hélénus sous l'idée d'un homme froid & indolent: ma foi, ma foi, voilà un quart d'heure qui n'est pas mal employé. Il étoit difficile de presser davantage l'action; mais il y a par-tout des fâcheux ou des contre-tems. Comment faire.

Néoptolême ayant vu l'indifférence de Glaucias sur le sort d'Illyrus, a soupçonné que ce Prince, au lieu d'être le fils du Roi d'Illyrie, pourroit bien être ce Pyrrus qu'il cherche avec tant d'ardeur : soupçon suscité très-ingénieusement, pour être une source féconde d'incidens nouveaux, & de grands sentimens entre deux Princes.

Le tyran voyant entrer Hélénus, qu'il croit instruit des secrets de son père, s'imagine avoir trouvé les moyens de s'éclaircir.

Mais je vois Hélénus:
J'éclaircirai bientôt mes soupçons sur Pyrrhus.

Il se flatte que ce jeune Prince, emporté par sa passion, payera d'une indiscrétion le don qu'on va lui faire de sa maîtresse à cette condition. Il ne va pas au but de plein saut. Après

un éloge flatteur, il tourne adroitement l'entretien sur l'amour qu'on dit qu'il a pour la Princesse. Hélénus l'avoue : Néoptolême la lui présente avec le Trône de l'Empire. Mais voyant par la réponse d'Hélénus, qui rejette bien loin l'offre du Trône usurpé, que les choses ne se disposent pas bien à sa fantaisie, il s'aigrit. Le Prince réplique avec encore plus de hauteur ; le père d'Ericie s'explique nettement.

Je demande Pyrrhus, ma fille est à ce prix.

Hélénus regarde avec horreur, un bonheur qu'on met à des conditions odieuses, & s'emporte dans son indignation contre le tyran, qui furieux, & n'attendant plus rien d'un homme tel qu'Hélénus, se satisfait de son *premier* soupçon, l'adopte dans sa rage, pour une preuve assurée, & en parle sur ce ton à Hélénus, qui d'abord très-étonné, s'écrie :

Qui? lui Pyrrhus! Seigneur; mais non, songez-y bien...

Néoptolême interrompt, en achevant de lui confirmer la chose, avec un laconisme mystérieux, mais foudroyant ; & s'en va.

Rien de mieux préparé, de mieux conduit ; de plus noble, ni de plus intéressant. Mais le Critique nous conte la chose autrement, & voulant tirer sur cette scène, à quelque prix que ce soit, la ridiculise en la défigurant.

Il a donc soin de dire d'abord, non pas

que *Néoptolème soupçonne*, mais *qu'il ne doutoit point*, sur l'indifférence de Glaucias, que le Prince d'Illyrie ne soit le véritable Pyrrhus. Sur ce mensonge, on prend droit de comparer le personnage du Tyran dans cette Scène, à celui d'un homme fait, qui se joue d'un enfant, représenté, dit-on, par Hélénus, à qui, en ce cas, on ne tiendroit effectivement, que de longs discours inutiles, & qui finiroient par une puérilité impertinente; mais la position du fait est vicieuse. Néoptolême n'est point sûr; il soupçonne.

> Mais je vois Hélénus :
> J'éclaircirai bientôt *mes soupçons* sur Pyrrhus.

Mes soupçons, l'expression est univoque. Pour Hélénus, il le qualifie, à la fin, de *stupide*, *d'esprit bouché*, *qui donne tout à travers dans le paneau. Il ne dit pas un seul mot qui marque le moindre doute; il ne lui vient pas seulement dans l'esprit, que Néoptolême veuille le tromper.* C'est en imposer au Lecteur, bien hardiment. Que signifie donc ce vers, plein de surprise & de réflexion :

> Qui! lui Pyrrhus? Seigneur; mais non, songez-y bien...
> . . . .

Ces points qui marquent un discours coupé, supposent une foule de doutes, que Néoptolême éloigne par une interruption brusque, & dont l'obscurité affectée, mais menaçante, laisse tout croire au généreux Hélénus, en lui faisant tout craindre pour le malheureux Illyrus. Je ne sais rien dans le monde litté-

raire, au-dessus du Critique inutile, si ce n'est le Critique injuste, qui est au-dessous du rien; ou le Critique imposteur?

Cette dernière qualité répand dans l'ouvrage que je détruis, mille choses qui me donnent le droit de ne vouloir plus répondre en détail. Laissons aussi l'ennuyeuse discussion des endroits de cette Tragédie, pleins de ce qu'on appelle *Sentimens*, où le Censeur affectant de ne point sentir comme les autres, veut jeter une obscurité, & des ridicules qu'on n'y verra jamais. Je ne me charge plus de redresser les torts que voudront faire la malice & l'inattention. Que ce soit désormais l'affaire des Lecteurs sensés de Pyrrhus & de sa Critique. Il me suffit à moi, qu'après l'exactitude de mes réponses, on ne puisse pas m'accuser d'avoir recours à la commodité des négatives, & des répliques vagues : on voit trop bien que c'est un fardeau que je dépose, & non pas une épine que je m'arrache. Je me soucie peu de courir péniblement une longue carrière, au bout de laquelle je ne trouverai d'autre gloire, que celle d'avoir pensé comme tout le monde.

C'est dans cet esprit que je laisse à défendre la deuxième Scène du troisième Acte aux amateurs du vrai, du beau, du grand; & que je mets aussi la quatrième sous la protection de ceux qui se plaisent à voir la belle nature dépouillée du faste de l'héroïsme outré.

Mais je demande hautement justice du mé-

pris qu'on ose faire de la Scène excellente, où Glaucias paroît entre son fils, & celui pour qui ce fils est immolé. Quels mouvemens d'admiration & de pitié ne naissent pas dans le cœur, à l'aspect de ce père, aussi généreux qu'infortuné! quand, en présence de celui qui ne sait pas encore que c'est à son salut qu'on sacrifie, il prononce cet Arrêt de mort à son fils:

Le malheureux Pyrrhus est Maître de ma foi;
Je ne suis pas le sien, & ta vie est à moi.

Glaucias est un barbare, un père dénaturé, dont les entrailles ne s'émeuvent point. Comment trouve-t-il donc le secret de me les émouvoir à moi, qui ne suis point père? Si ce précepte est sûr,

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

quel est le cœur qui ne s'est pas senti vivement ému, quand on a vu les dernières tentatives qu'a faites ce Roi généreux sur l'impitoyable Néoptolême? Peut-on rien de plus touchant, que ces dernières paroles, pleines de tendresse & de grandeur, quand il veut fléchir le tyran qui le quitte, sans daigner l'écouter? Relisez ces vers, & ne vous attendrissez pas:

NÉOPTOLÈME.

Vous m'entendez, Seigneur. Adieu. Point de traités,
Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah cruel! arrêtez! Puisqu'il vous faut un gage,

Si c'est peu de ma foi, prenez-moi pour ôtage!
Je suis prêt de vous suivre en ces mêmes climats,
Où j'ai porté cent fois la flamme & le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous céder un Trône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne;
Mais ne réduisez point un Prince vertueux
A trahir en Pyrrhus, son honneur & ses Dieux!
Quand je reçus ce Prince, échappé de vos armes;
Son berceau fut long-temps arrosé de mes larmes:
Je regardai Pyrrhus, comme un présent divin,
Que le Ciel m'ordonnoit de cacher dans mon sein;
Enfin, Pyrrhus m'est plus que si j'étois son père,
Je répondrois aux Dieux d'une tête si chère.
Les sermens les plus saints ont répondu de moi,
Et je mourrois plutôt, que de trahir ma foi:
Il n'est fils, ni sujet que je ne sacrifie,
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NEOPTOLÈME.

Hé bien vous pouvez donc, au sortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtrière,
Je me suis abaissé jusques à la prière;
Mais c'est trop honorer un lâche, tel que toi,
Que de lui témoigner le plus léger effroi.
Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte:
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre, ou perds mon fils, je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la dernière fois:
Oui, barbare; je vole à cet adieu funeste.
Mais toi, tremble en songeant au vengeur qui me reste.

A genoux, profane accusateur! à genoux devant le génie sublime, contre qui vous vous soulevez! voilà du naturel & de l'élévation! J'ignore les rudimens de l'Art; mais je couronne le Poëte, dès qu'il me communique son enthousiasme. A cela je le reconnois divin.

Suivons ce malheureux père, & voyons les derniers adieux qu'il fait à ſon fils. Fils digne de ſon ſang, fils magnanime, dont la ſeule crainte, en ce moment fatal, eſt d'avoir mérité cet abandon par quelque faute qu'il ignore. Voici ce qu'aux tendres regrets d'Illyrus, Glaucias répond tout en larmes, en le ſerrant dans ſes bras :

Illyrus, mon ſeul bien & mon unique eſpoir !
Ah ſi c'eſt ton amour, qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuſe point une preuve nouvelle !
Viens, mon fils, dans les bras d'un père infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encore abandonné ;
Viens te baigner de pleurs, qui couleront ſans ceſſe,
Et ne m'accuſe point de manquer de tendreſſe !
Mon fils, je t'aime encore, tout ce qu'on peut aimer,
Et je te connois trop, pour ne pas t'eſtimer !
Tes reproches honteux, dont ma gloire murmure,
Outragent, plus que moi, le ſang & la nature ;
Mon cœur de ſes retours, n'eſt que trop combattu,
Et je n'ai plus d'eſpoir qu'en ta propre vertu.
Loin de déshonorer mon auguſte vieilleſſe,
Aide-moi de mon ſang à dompter la foibleſſe :
Le malheureux Pyrrhus eſt maître de ma foi,
Je ne ſuis pas le ſien, & ta vie eſt à moi.
Fais voir par les efforts d'une vertu ſuprême,
La victime au-deſſus du ſacrifice même.
Adieu ; ſois généreux autant que je le ſuis ;
Te pleurer & mourir, eſt tout ce que je puis.

Et ſes entrailles ne ſont point émues ! ce n'eſt là qu'un père barbare & dénaturé qui oublie ſon ſang ! L'on oppoſe à Glaucias l'Agamemnon de M. Racine. Le Roi d'Argos avoit bien à faire à ces diſputes, pour ſe voir humilier par le Roi d'Illyrie, non pas pour l'élégance des diſcours, encore moins pour la ſageſſe de

ses démarches. Le Machiniste est trop versé dans *le Machinisme tragique*, pour donner prise là-dessus. Mais pour la qualité de l'héroïsme, celui de Glaucias est fort supérieur à celui d'Agamemnon. Le père d'Iphigénie n'est qu'un glorieux, qui de son propre aveu sacrifioit sa fille en partie à son ambition.

Moi-même (je l'avoue, avec quelque pudeur)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois & de toute la Grèce,
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.

Et Clytemnestre le lui fait bien dire, quand il envoie Iphigénie à l'Autel.

.... L'amour d'un frère, & son honneur blessé,
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé:
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois, vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire, en vos mains confiez,
Cruel! c'est à ces Dieux que vous sacrifiez!

Cette foiblesse qui déshonore Agamemnon a grand besoin, pour être supportable, de ses irrésolutions qu'on nous vante ici. Mais à qui Glaucias sacrifie-t-il uniquement son fils? à l'honneur, à la sainteté des asyles, à la religion des sermens. Sacrifice épuré de toutes passions, de tout intérêt particulier. Plus le Prêtre est impitoyable, plus le sacrifice est méritoire. Rien n'est précieux à Glaucias, dans un malheur, où il ne voit de ressource que dans le parjure. La nature même se tait devant sa vertu; & la Critique osera se faire entendre!

Respirons; le Censeur se repose, la Scène de la reconnoissance a le bonheur de lui plaire. Il l'admire sans ironie; & c'est apparemment là qu'il a trouvé *de ces certaines lueurs*, *qui*, à l'entendre, *échappent à M. de Crébillon malgré lui*, *& qui font juger qu'il ne tiendroit qu'à lui de mériter les suffrages qu'on lui refuse*. Car voilà les louanges de ces Messieurs; toujours le petit correctif à côté. L'encens leur coûte trop pour le donner pur. Ils nous prient cependant *d'être assurés qu'ils se sentent dans la disposition de louer, avec plaisir, ce qui leur paroîtra digne de louanges, comme de censurer avec franchise ce qu'ils croiront digne d'être repris*. Mais quoi qu'ils disent, ils vous servent la coloquinte à pleines corbeilles, & sans mélange; pour le miel, vous ne l'aurez qu'à lêche doigt; ils vous le distillent, goutte à goutte, & toujours frelatté.

Le quatrième Acte profite encore de la foiblesse du Critique, qui n'a pas bien repris ses forces. Il se contente de dire en gros *que cet Acte est le plus mauvais de tous, parce qu'il arrête l'action; & que ce n'étoit pas la peine de faire un Acte avec si peu d'étoffe*. Il n'en fallut pas tant à M. Racine pour faire une Pièce entière. Il s'agit ici de la séparation éternelle de Pyrrhus & d'Ericie : séparation, en ceci, plus intéressante que celle de Titus & de Bérénice, parce qu'elle est accompagnée d'un incident de grande importance, c'est de la métamorphose d'Hélénus en Pyrrhus, aux yeux d'Ericie. La tendresse de l'amante n'en sera pas quitte pour les derniers adieux. Cette Prin-

cesse va savoir encore, pour surcroît de malheur, que son père doit être le bourreau de son amant : que ce cher Hélénus est le malheureux Pyrrhus, du sang de qui Néoptolême est altéré : l'action n'est pas si arrêtée, comme on voit ; ni l'Acte si mal étoffé qu'on le veut faire croire. Pour moi, je soutiens que c'est celui qui fait le plus d'honneur au génie de M. de Crébillon, & qui doit faire aussi le plus de plaisir aux gens de goût. Il amène avec lui sur la Scène cette heureuse variété, qui sait si bien ranimer l'attention. Tout a changé de face ; il semble qu'on rentre dans une seconde action, sans que l'Auteur ait donné la moindre atteinte à l'unité. Le principal Acteur est renouvellé : Hélénus est devenu Pyrrhus. Les esprits sont occupés d'une vive curiosité : l'intérieur du Héros va s'ouvrir & se déployer : on verra comment il se rendra digne de son nouvel être. Ce n'est plus enfin ce jeune impétueux qu'emportoient à tous momens l'impatience & le courage ;

C'est Pyrrhus : c'est le fils & le rival d'Achille.

C'est un héros confondu de honte & d'étonnement : d'étonnement d'être Pyrrhus, & de honte en songeant à ce que Glaucias a fait, & à ce qu'Illyrus alloit faire pour lui. Un flegme altier se saisit tout-à-coup de ce caractère bouillant. Pyrrhus devient maître de lui dès qu'il se connoît la victime à qui le coup est destiné. Il s'y dévoue pour s'acquitter envers ses bienfaiteurs : la reconnoissance, ou

plutôt le noble orgueil de ne le céder à personne en grandeur d'ame, étouffe dans ce cœur courageux jusqu'au desir de la vengeance. Il envoie dire au tyran qu'il va lui livrer Pyrrhus.

C'est dans cette terrible circonstance qu'Ericie le voit, & qu'elle apprend qu'il est Pyrrhus. Cette reconnoissance se fait de la façon du monde la plus belle & la plus nouvelle.

ERICIE.

Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand ni d'être généreux?
Ah je vous reconnois à cet effort suprême!
Justes Dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oui, Madame, c'est lui. C'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus,
Qui sous ce triste nom ne craint point de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoître.

Franchement tout cela me paroît assez beau pour mériter une Critique plus en forme. Mais ce que j'en dis s'appelle, montrer d'un peu plus près les raisins au renard, & les lui tourner du côté le plus mûr. Je suis bien fâché d'avoir dit tout-à-l'heure que cet Acte étoit le meilleur de la pièce; c'est ne pas profiter du beau jeu qu'on me donne: le plus bel éloge que j'aurois pû faire de tout l'ouvrage, eût été de dire comme le Critique, que c'en étoit-là le plus mauvais.

L'on me demande à présent ce qui remplit l'intervalle du quatrième au cinquième Acte.

Mille choſes : Glaucias découvre à Illyrus qu'Hélénus eſt Pyrrhus : il trouve enſuite Hélénus qui cherche Néoptolême ſans en rien dire. Glaucias qui s'en doute, le veut amuſer, & Hélénus a mille peines à s'en débarraſſer. Ericie d'un autre côté prépare ce qu'elle doit dire à Néoptolême pour le pouvoir attendrir. Pendant ce temps-là les gens du parti diſent que le cinquième Acte ne vaudra rien : Colin mouche les chandelles pour éclairer Ericie qui vient chercher ſon père ſur le théâtre, où il la rencontre un moment après. Ah l'incommode choſe que les Rigoriſtes! ce ſont des gens qui ferment les yeux & ſe bouchent les oreilles, & puis après qui veulent tout ſavoir.

La Critique ſe réveille au cinquième Acte, & ſe frotte les yeux pour s'aiguiſer la vue :

Réveillez-vous, belle Endormie,
Réveillez-vous, car il eſt temps ;
Je vois finir la Tragédie,
Sans voir encor de mécontens.

Comment donc, tout ſe paſſe à merveille ! l'Auteur franchit impunément cet écueil ; le dernier vers eſt enfin prononcé. Quel tintamarre! comme on bat des mains! on recommence. Hé quoi! pour une troiſième fois ? *bats donc, Parterre, bats!* Attendez, Meſſieurs les Critiques, nous jaſerons tout-à-l'heure quand on aura battu une quatrième fois. Dieu merci, voilà la dernière décharge ; c'eſt un mauvais moment de paſſé ; cauſons maintenant.

Comment trouvez-vous ce dénouement ? Cette conversion subite de Néoptolême, qu'en dites-vous ? N'est-elle pas d'une impossibilité morale ? Quand ce seroit celles qui se font à la fin de Polyeucte. Quoi ! parce que la générosité de Pyrrhus est un miracle, il plaira à M. le Poëte que ce miracle en engendre un autre. *L'admirer.* Voilà un *l'admirer* qui est admirable. Hé si donc ! admire-t-on comme cela tout d'un coup des vertus parce qu'elles passent l'imagination ? *Il falloit conserver le sentiment, & l'exprimer d'une autre manière en le développant peu-à-peu. Il auroit donné plus de vraisemblance au changement qui se fait dans le cœur de Néoptolême.* Vous avez raison. Bientôt il viendra nous servir du sublime en monosyllabes. Il s'imagine avoir assez préparé ce mouvement imprévu, en faisant dire à son Néoptolême :

Où suis-je ? Quel transport de mon ame s'empare ?
Quel soudain mouvement tout-à-coup s'y déclare ?
A l'aspect imprévu de cet audacieux !

Et en le jetant dans une profonde méditation pendant le cours de trois grands vers ; mais cette préparation vaut autant que la justification de cette hardiesse qu'il renferme dans ces sept vers après son *l'admirer.*

Ne juges point de moi par ce que j'ai pu faire,
Le malheur rend souvent le crime nécessaire ;
Et le penchant des cœurs ne dépend pas plus d'eux,
Qu'il en dépend de naître heureux ou malheureux.
C'est dans le sang des Rois que j'ai puisé la vie ;
Mais quand je serois né des monstres d'Hircanie,
D'un trait si généreux j'aurois été touché.

Tout cela va fort bien : oui, il devoit être touché ; mais il ne devoit pas exprimer en poste son sentiment. Il devoit, comme vous dites, le développer peu-à-peu. Tenez, j'aurois voulu par exemple, quand Glaucias lui a dit :

Il se livre à tes coups ! que veux-tu ?

qu'il répondit : ce que je veux ?... Hé mais, je veux.... je veux.... je veux ma foi, je veux l'admirer.

Je n'aime point non plus, à le voir devenir honnête homme : cela *dégrade un scélerat ; après l'avoir haï pendant toute la pièce, cela me fait enfin parvenir à le mépriser.* Il devoit admirer Pyrrhus, & s'en tenir là. Ne peut-on être touché d'un grand exemple sans se plaire à l'imiter : bien de l'estime pour vous ; un grand regret de vous avoir ôté votre père & votre empire ; mais je ne puis vous rendre celui-ci non plus que celui-là ; tant de repentir qu'il vous plaira, mais point de restitution. Voilà comme fait un scélérat qui l'entend.

Et le mariage de Pyrrhus avec Ericie, qu'en dirons-nous ? Plaît-il ? Les bienséances ne sont-elles pas là bien observées ? Voilà justement le mariage de Rodrigue & de Chimène. Il y a bien si vous voulez une petite différence. L'époux est là le propre meurtrier du père de l'épouse ; & ce n'est ici que l'épouse qui se trouve fort innocemment la fille du meurtrier du père de l'époux. Mais tout cela ne fait rien. C'est Rodrigue & Chimène, vous dis-je ? Oui, Chimène & Rodrigue tout pur. Le voilà

dans le cas du grand Corneille. En vérité, cet homme-là fait des fautes d'écolier.

Je vous avoue que je me lasse à mon tour d'être l'Apologiste d'une chose applaudie avec tant d'éclat. Finissons par quelques réponses à l'examen de la versification : & pour avoir plutôt fait, servons-nous, comme notre Critique, de la synecdoque ; & prenons une partie pour le tout. De cinq Actes, il n'en examine qu'un ; je ne leverai de même qu'un cinquième sur ses observations.

...... & crimine ab uno,
Disce omnes.

J'ai rempli mon devoir, Dieux ! remplissez le vôtre.
Vous fûtes les garants des sermens que je fis :
Sauvez-moi du parjure, ou sauvez-moi mon fils.

Les Dieux, dit-on, *sont témoins, & non pas garants des sermens.* Voilà encore M. de Crébillon dans le malheureux cas du grand Corneille :

Souverains Protecteurs des droits de l'hymenée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée.

Androclide dit, en ouvrant la seconde Scène :

Seigneur, un sort plus doux n'a pas servi le zèle
D'un sujet malheureux, &c.

On demande ce que signifie *un sort plus doux* dans la bouche d'Androclide, qui n'a rien dit encore. Non, mais il vient d'entendre Glaucias qui lui a dit, en le voyant entrer :

Eh que viens-tu chercher en ces funestes lieux,
Près d'un Roi le jouet du sort injurieux ?

Androclide répond :

Seigneur, un sort plus doux n'a pas, &c.

Si c'eût été là le style des Oracles, ils eussent été bien exposés à des démentis.

Pyrrhus, avec le jour, près de moi doit se rendre.

Je donne à deviner ce qu'on a repris dans cette élocution. Je vais le dire mot-à-mot, à condition qu'on m'exemptera d'y répondre.

» *Ne diroit-on pas que Pyrrhus & le jour sont* » *deux personnes qui doivent se touver au lever de* » *Glaucias. On pourroit dire : il vient avec l'Aurore,* » *parce que l'Aurore est personnifiée ; & le jour ne* » *l'est point* ».

Qui fit à l'Univers dès l'âge le plus tendre,
Par un nouvel Achille oublier Alexandre.

Mettons, dit-il, *cette phrase en prose : qui fit, dès l'âge le plus tendre, oublier Alexandre à l'Univers par un nouvel Achille ;* il ne comprend pas cela. Je crois pourtant le *mécanisme tragique* plus propre à décorer les pages du Dictionnaire Néologique, que cette phrase que nous entendons fort bien en Savoye. Oh, le chagrin me prend ; il entre un peu de passion dans mon fait ; & vous m'allez blâmer ; n'importe : La franchise & la raison conduisent ma plume, & je me veux satisfaire.

Dites-moi de bonne foi que veulent dire ces Critiques froides & pédantesques qu'attire immanquablement après soi un Ouvrage applaudi ?

Que la cenſure attaque un Ecrit dont les erreurs ſont d'une ſérieuſe conſéquence pour le Public & pour la poſtérité ; qu'elle redreſſe les Ouvrages d'érudition, de dogme, d'Hiſtoire & de pareille eſpèce, à la bonne heure. Mais que des eſprits mécontens, *pour être*, diſent-ils, *utiles au Public*, viennent le démentir ſans ceſſe & le troubler dans ſes plaiſirs, en chicanant des Auteurs dramatiques qu'il approuve! à quoi bon ? Pyrrhus eſt généralement admiré. Beaux ſentimens, grandes images, bonnes maximes, ſituations raviſſantes : tout ce qui charme dans le tragique y abonde. Que prétend faire un Critique, avec des obſervations pointilleuſes dont on le diſpenſe ? Ces eſpèces de gens-là s'introduiſent dans un feſtin pour incommoder les conviés, pour y dégoûter d'un mets excellent ſur lequel elles s'attachent, & pour ne s'y repaître ſouvent que de la fumée des viandes. L'utilité publique : le beau prétexte! Laiſſons pour un moment la cauſe de M. de Crébillon qui ſe paſſera bien de notre appui; & ſuppoſons qu'un Tragique ait été trente ans un Auteur obſcur & un mauvais Verſificateur, un Critique oſera-t-il nous promettre de le rectifier ? Diſons plus ; oſera-t-il nous ſoutenir en face qu'il en ait l'intention ? Lui! vouloir perfectionner quelqu'un ? Lui, de qui un ouvrage parfait ſeroit le ſupplice ? il s'en garderoit bien. Il faudroit ne voir que des admirateurs & ſe taire : les fautes qui ſe trouvent dans un bel Ouvrage, ſont tout ce qui le lui rendent ſupportable. Elles ſont le repos de ſon cœur. Quoi ! la mouche voltigera une

heure autour de ce beau corps sans pouvoir trouver une petite égratignure où se reposer. Ah, quelle fatigue! si nous ne trouvons pas à nous placer à notre aise, faisons du moins comme les cousins; posons-nous au hazard: on nous chassera sur le champ, mais nous aurons du moins fiché l'aiguillon.

Ainsi raisonnent les esprits de Critique: car ils ont beau dire, l'aigreur & l'amertume percent toujours chez eux. Ecoutez-les dans leurs Exordes, *ils vont se renfermer dans les bornes de la retenue & de la politesse*. On fait serment d'*avoir un respect sincère pour l'Auteur qu'on attaque*. C'est le style de la première page. Tournez le feuillet; le parjure & l'ironie sont au revers. Tel est le procédé du Censeur qui vient de prononcer sur Pyrrhus. Qui pourroit excuser la dureté de ce reproche injuste qu'il fait à M. de Crébillon.

» *Il semble que pour faire valoir votre bel esprit,*
» *vous preniez plaisir à choquer les idées commu-*
» *nes. Si vous introduisez un scélérat, vous ne*
» *manquez pas de le prendre sous votre protection.* «

Le serpent n'est assûrément pas là caché sous l'herbe. Est-ce là cet homme *en garde contre les traits qui échappent dans un écrit polémique, & qui veut se renfermer dans les bornes exactes de la politesse?* Le trait que je cite passe assûrément un peu l'impolitesse & la raillerie. Je ne dis rien de la vérité qui n'est pas moins blessée que les bienséances; car enfin voyons

cette protection déclarée qu'accorde l'esprit de M. de Crébillon aux coupables infortunés qu'il introduit.

Atrée reste frappé de la *fatale* imprécation de Thyeste : Ægyste est massacré : Rhadamiste périt : Sémiramis se tue. Voilà des gens mal protégés. L'on nous donne une longue définition de la bonne Tragédie; donnons-en pour remerciment, une très-courte de la bonne Critique. Le Critique doit être réservé, véridique, infaillible. Avois-je tort de dire un peu plus haut : *Que nous voyons souvent plus clair aux affaires d'autrui qu'aux nôtres ?*

M. de Crébillon n'introduit le crime sur son Théâtre, que pour mettre mieux la vertu dans son jour. C'est un Peintre ingénieux, qui dans *un jugement de Pâris* distribue son sujet de façon que les beaux visages de Junon, de Pallas & de Vénus sont opposés à l'Ægide où l'on voit la face affreuse de Méduse. Si les yeux se fixent un moment avec horreur sur celle-ci, c'est pour de là passer avec plus de plaisir à la vue des trois Beautés qui font le principal objet du tableau.

Le génie de notre Auteur moderne s'est sauvé de la contagion. Il n'est pas à l'affût d'un petit tour léger, ni d'une phrase gentille & fleurie. Il a de la force & de la majesté, de l'audace & de l'élévation. Il s'ouvre des routes inconnues à la médiocrité. L'Aigle perce la nue : le Public ravi éclate en applau-

dissemens. A ce bruit glorieux on voit sortir du fond de son antre obscur

La maigre dame au teint livide & blême,
Aux deux yeux creux, au visage effaré,
Au cœur infect, qui bourreau de lui-même,
Nourrit l'aspic dont il est dévoré.

L'envie, jette un triste regard sur le char de triomphe; elle tire un serpent de son sein, le lance au milieu d'une troupe de gens qui attendent la mort de M. de Crébillon pour l'admirer. Ils courent aussi-tôt flétrir de leur souffle envenimé les fleurs dont les chemins étoient parsemés. Leurs cris confus veulent étouffer des acclamations qui les assassinent. *Cet homme que vous couronnez a trop ensanglanté ses exploits.* Tournons la tête, & répondons à ce cri plus ordinaire que les autres.

Faire ce reproche à M. de Crébillon, c'est reprocher le Tragique à la Tragédie. Le sang n'a pas coulé sur la Scène : il n'y devoit point couler. C'est une règle trop essentielle de son Art en France; il s'y est conformé : mais en est-il une pour la force & pour le choix des images. Le chemin du sublime est escarpé; il faut de la vigueur & de la hardiesse pour y parvenir : & quand le Poëte s'est soumis à des bienséances (qui dans le fond sont arbitraires) il est libre d'ailleurs, & n'a plus d'autre Maître que son essor. Celui de M. de Crébillon le mène aux sources de la terreur; il y puise, & nous la répand au fond du cœur : mais pour en adoucir les impressions, il les ac-

compagne toujours des mouvemens de l'admiration & de la pitié. La tendresse fraternelle réveillée dans le cœur de Thieste, & la généreuse compassion de Plysthène marchent sans cesse à côté des fureurs d'Atrée. Si la barbarie du persécuteur m'indigne ou m'épouvante, le courage & la magnanimité des malheureux me touchent en même temps & me relèvent le cœur. Après tout, la cruauté est une chose journalière & concevable, dont la peinture arrête médiocrement. Ce qui me frappe uniquement & ce qui m'occupe le plus, c'est la noblesse & la fierté surnaturelle des victimes. Enfin, il s'agit de sçavoir ce que l'Ouvrage a fait sur moi; j'ai pleuré; j'ai frémi; j'admire : il a vaincu.

Allons plus loin, & parlons librement. Un Poëte n'écrira-t-il que pour son siècle & que pour sa Nation ? Il n'y a point de terme ni de borne à son Art. L'enthousiasme embrasse tout l'Univers & tous les temps. Les goûts ont leur durée & leur enclos. Il plaît à l'urbanité Françoise aujourd'hui de se révolter contre ce qui lui paroît trop terrible sur la Scène : rien n'est plus possible un jour que le contraire. N'a-t-on pas admiré les Catons galants & les Brutus damerets ? On ne veut plus en entendre parler. Pourquoi le François, devenu de plus mâle en plus mâle, ne prendroit-il pas un jour le goût des Grecs à qui nous ne rougissons pas assurément de ressembler. Euripide & Sophocles, les deux colonnes de la Tragédie, ont exercé des cruautés abominables sur le théâ-

tre d'Athênes. Ils vivent malgré cela depuis 3000 ans. Si l'humanité dans cet Art est une perfection, j'en promets 6000 à M. de Crébillon, qui est beaucoup moins cruel que ces Tragiques. En un mot, la Poësie n'est qu'une peinture : il y a de l'injustice & de l'enfance à se plaindre du trop d'effet qu'elle produit sur nous. Si les phantômes de l'Art vous épouvantent, fuyez les Chef-d'Œuvres des grands Peintres, & n'osez plus regarder la défaite de Maxence, ni le massacre des Innocens.

Mais non; ces phantômes sont, malheureusement pour vous, des phantômes brillans, qui charment plus qu'ils n'épouvantent. Ils ont emprunté l'éclat durable des Astres; & leur splendeur sera dans tous les temps le plaisir des cœurs & des yeux. Mais comme il est des oiseaux nocturnes qui détestent la clarté du jour, il est aussi des génies dévoués aux ténèbres de l'oubli, dont les yeux ne sauroient souffrir un phâre allumé sur le Temple de Mémoire. Rappellons-nous l'esprit qui les anime; & laissons tomber des reproches qui ne sont que sur le bord des lèvres. L'Accusé n'est que trop bien justifié dans le fond de leur cœur, où ils rient de la simplicité du peu de gens qu'ils persuadent : car si la bonne-foi, si l'amour pur de la vérité, si un desir sincère de louer & de blâmer à propos régloit leurs discours; les mêmes voix qui fulminoient contre les catastrophes sanglantes, applaudiroient aujourd'hui au dénouement pacifique. Vous qui vous êtes plaint d'avoir crû voir ailleurs les

